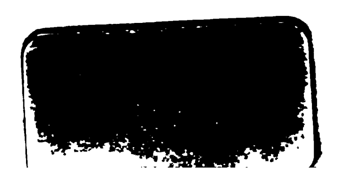


LES

ÉCRIVAINS PÉDAGOGUES

DU XVIe SIÈCLE

LES

ÉCRIVAINS PÉDAGOGUES

DU XVIe SIÈCLE

IMPRI[illegible] DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
[illegible]RE, 20, PARIS. — 4166-0.

BIBLIOTHÈQUE PÉDAGOGIQUE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
De M. H. COCHERIS, Inspecteur général de l'Instruction publique
Directeur de *la Revue pédagogique*

LES

ÉCRIVAINS PÉDAGOGUES

DU XVIe SIÈCLE

EXTRAITS DES ŒUVRES DE

ÉRASME, SADOLET, RABELAIS, LUTHER, VIVÈS,
RAMUS, MONTAIGNE, CHARRON

Par **PAUL SOUQUET**
agrégé de philosophie



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1880

BIBLIOTHÈQUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

De M. A. Cocheris, Inspecteur général de l'Instruction publique

Directeur de *la Revue pédagogique*

LES

ÉCRIVAINS PÉDAGOGUES

DU XVIe SIÈCLE

EXTRAITS DES ŒUVRES DE

ÉRASME, SADOLET, RABELAIS, LUTHER, VIVÈS,

RAMUS, MONTAIGNE, CHARRON

Par PAUL SOUQUET

agrégé de philosophie



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

INTRODUCTION

LES ÉCRIVAINS PÉDAGOGUES DU XVI[e] SIÈCLE

ET LA RENAISSANCE DANS L'ÉDUCATION.

S'il est vrai que l'éducation exerce sur un peuple une grande influence dont les effets, pour être quelquefois lents à paraître, ne sont pas moins sûrement produits, il est également vrai que les doctrines et les pratiques de l'éducation portent l'empreinte du temps et du milieu social. Tout un ensemble de croyances, de mœurs, de coutumes, de manières de voir et de sentir sont exprimées à chaque époque dans le régime scolaire qui, à ce moment, est en vigueur et communément accepté. Tout changement survenu dans le fond des croyances, des mœurs, des coutumes, des manières de voir et de sentir, se traduira par des protestations contre un système d'éducation devenu suranné et par

un remaniement tant des méthodes et des programmes d'enseignement que du régime disciplinaire ou économique des écoles.

L'histoire morale de l'humanité est écrite dans l'histoire de l'éducation publique, avec ce retard de quelques années qu'il y a toujours entre l'idée qui se produit et l'idée qui se réalise dans les faits, entre le besoin nouveau senti et ce besoin satisfait. C'est que, par l'éducation, on forme des hommes et que la manière dont on les forme est tout autre suivant la conception qu'on se fait de l'homme et de sa destination, suivant la façon dont on envisage chez l'homme deux choses : la nature et l'esprit.

La Renaissance, qui fut une grande transformation intellectuelle et morale, opéra dans l'éducation un changement profond. Parce que le seizième siècle comprend l'homme et la vie autrement que le moyen âge ne les avait compris, le seizième siècle proteste de toutes ses voix contre l'éducation telle que le moyen âge l'avait organisée. Le moyen âge bridait et matait la nature, tant la chair que le moral, comme mauvaise en soi et infectée de malice originelle; il bridait et matait l'esprit, la pensée, par le principe de l'autorité et par les formules. Des deux côtés, nature et esprit, le moyen âge était méfiant et dur; c'est pourquoi il avait institué

un système d'éducation destiné à contenir l'homme, qui est en germe chez l'enfant, sous une tutelle étroite et rigide, et dans les limites d'un développement à la fois artificiel et borné. — Au contraire, ce beau siècle de la Renaissance, où l'antiquité retrouvée et délicieusement sentie fut une seconde fois la jeunesse du monde, ce siècle réclame les droits de la nature et de l'esprit, et, comme il aspire puissamment à l'expansion réglée des facultés, comme il fait cas de l'homme, il se montre, jusque dans l'éducation, humaniste et humain.

Matières d'études, méthodes d'enseignement, procédés disciplinaires, tout porte, au moyen âge, l'empreinte de l'étroit et rébarbatif esprit de la scolastique : l'enfance, le petit peuple des écoliers y furent soumis à un régime dont les principes offusquent notre entendement, et dont les pratiques nous serrent le cœur. Nous sommes tendres à la jeunesse, jusqu'à la gâterie; nous l'émancipons volontiers, peut-être y passons-nous la mesure ; mais c'est un sûr instinct et une vue juste qui inspirent universellement aux hommes de notre temps une aversion mêlée de tristesse pour le système d'éducation usité dans le moyen âge. L'imagination populaire ne fait que forcer un peu la couleur quand elle se représente l'éducation de ces temps gothiques, du neuvième au seizième siècle, sous les traits

d'un pâle visage d'écolier transi, levé avant l'aube, veillant tard, courbé sur un grimoire, déchiffrant avec une gravité d'enfant triste et souffrant ces formules bizarres où s'enveloppe une pensée mystérieuse et puérile, tremblant sous la férule ou recevant, les yeux baissés et dans une attitude contrainte, les oracles d'un pédant inhumain. Les dépositions, les exécrations consignées par la plume de quelques hommes du seizième siècle qui, enfants à la fin du quinzième, ont vu ces choses et en ont pâti les derniers, justifient la sombre idée que nous nous faisons de la pédagogie aux époques scolastiques.

Le tableau en est tout tracé en quelques traits inoubliables, répandus dans les écrits d'Érasme, de Luther, de Ramus et d'autres encore. Érasme surtout a des accents, une sincérité d'invective, une précision dans le détail raconté, qui écartent le soupçon d'une exagération purement littéraire dans le goût des philippiques cicéroniennes et par imitation de l'hyperbole antique. « L'orbilianisme (1) », comme dira un pamphlétaire du dix-huitième siècle, c'est-à-dire l'odieuse pratique des coups, familière au moyen âge, l'abus coutumier des

(1) Mot tiré du nom d'Orbilius, maître d'école dont le poète Horace avait subi la férule et qu'il nomme « plagosus Orbilius ».

sévices corporels, sont énergiquement dépeints et flétris par Érasme. Le verbalisme, le formalisme, le pédantisme des pédagogues scolastiques, — les mots en *isme* ne messiéent pas ici, — sont fustigés par Ramus, si compétent, esprit si ouvert et si original, avec une verve socratique et une vigueur de bon sens qui emportent la pièce.

La littérature pédagogique du seizième siècle abonde en documents qui nous permettent de nous figurer avec une suffisante exactitude le régime physique, moral et intellectuel de l'éducation au moyen âge.

Les procédés disciplinaires, d'abord, y sont empreints de cette brutalité systématique et froide que l'esprit ascétique engendre; ils sont avilissants par la forme des sévices, inhumains par leur excès; ils seraient monstrueux au delà de tout, s'ils n'étaient en partie excusés par l'inconscience de la routine, par la conviction, alors profonde, que la contrainte matérielle est l'instrument nécessaire et naturel du triomphe du bien et du vrai, par l'obsession de cette pensée que la chair et l'orgueil sont les citadelles de Satan, enfin par ce sombre esprit théologique du temps qui rabaisse l'homme et le déprime pour le sauver de lui-même. Une faute légère de conduite, quelquefois un soupçon, quand ce n'est le propos gratuit et délibéré d'éprouver l'enfant ou

de prévenir les suggestions de la nature mauvaise, une erreur de mémoire, un manquement aux formules, attirent sur lui un châtiment corporel, depuis la férule et le fouet jusqu'à ces sortes d'exécutions prolongées qui sont, dans l'école, la parodie sinistre de la torture et du gibet : exceptions, sans doute, mais documents aussi et tristes attestations! Entre eux, les écoliers ont des cruautés qui sont l'imitation et la revanche de celles du maître : les « brimades » comme nous disons, les « bejaunaiges » selon le mot du temps, vont quelquefois jusqu'au raffinement atroce dans la grossièreté. Enfin la brutalité féodale, quand elle est tempérée par l'influence ecclésiastique, se tourne en une discipline rigide et monastique, en une consigne maussade et stricte, qui veut chez l'écolier les yeux baissés, et une botte de paille pour tout escabeau.

Est-il besoin de dire que l'hygiène et les exercices du corps n'ont point de place dans un pareil régime d'éducation ?

Comme la chair et l'orgueil, comme la nature et le corps, l'esprit est durement contraint; il est mis au jeûne et à la torture. Les méthodes d'enseignement lui sont une torture; les matières enseignées lui sont un jeûne. Ce sont d'arides et rebutantes méthodes, hérissées de formules et de règles abstraitement énoncées

dans un latin barbare; des manuels gothiques (1) surchargés de termes obscurs, et d'un tel abus de phraséologie que le savoir le plus modeste en prend un air de diablerie pédantesque : trop de mots pour fort peu de choses, trop de règles pour fort peu d'usage ; la mémoire surmenée, l'entendement oisif ou plutôt perverti par un ergotage intrépide, par une dialectique verbale et creuse, mécanisme d'une effroyable complication et subtilité qui travaille dans le vide. Les disputes scolaires, les argumentations en forme, sans fond et sans fin, les citations, les commentaires, les divisions et distinctions, toute cette procédure formaliste et en quelque sorte chicanière, avec l'autorité en dernier appel et le syllogisme pour unique méthode, font de l'éducation, comme de la science qui en est, pour ainsi dire, bâtée, une sorte de laborieuse et docte barbarie.

Les matières d'étude sont pauvres, appauvries surtout : le *trivium* (grammaire, dialectique, rhétorique) et le *quadrivium* (arithmétique, musique, géométrie et astronomie), c'est-à-dire les sept arts libéraux qui forment le programme de l'enseignement, ne sont

---

(1) Le *De modis significandi*, le *Doctrinale* d'Alexandre de la Villedieu, etc.

trop souvent que les compartiments à demi vides où la dialectique toute verbale du temps et le formulaire indéchiffrable des règles dissimulent très mal l'indigence du fond. D'idées substantielles, de faits positifs et coordonnés, néant ou à peu près. L'histoire, l'étude des langues, le commerce des poètes et des orateurs antiques, les humanités, tout languit, tout est dédaigné, ou, s'il n'est dédaigné, du moins est ajourné faute de goût, de maîtres experts, disons aussi faute de textes abondants, faciles à multiplier et à répandre. « Temporum infelicitas » est un mot d'une grande tristesse et d'une grande justesse, que plusieurs, au seizième siècle, époque heureuse, appliquent aux âges scolastiques. Malgré tout, la scolastique eut ses mérites : elle reste dans la mémoire des hommes comme un modèle de rigoureuse contention d'esprit et d'application tenace, minutieuse, à ce froid et enivrant labeur de lire, de méditer et d'écrire. Ajoutons que, dès le onzième siècle, saint Anselme réprouve la brutale façon dont les écoliers sont traités ; qu'au quatorzième siècle le mystique Gerson, chancelier de l'Université, écrit des traités élémentaires (1) pour les *simples gens* et garde cette bonne piété, cette ferme

---

(1) Compayré. *Hist. Critique des doctrines de l'éducation en France*, t. I, p. 51.

douceur qui demandent grâce pour l'enfant; enfin au milieu du quinzième siècle Æneas Sylvius Piccolomini, le futur pape Pie II, « recommande, avec un zèle égal à celui des humanistes de l'âge suivant, la lecture des poètes, des orateurs, des philosophes de l'antiquité (1). » Mais dans son ensemble, dans ses tendances et ses pratiques, l'éducation scolastique fut, on ne saurait le nier, une discipline étroite et compressive tant au physique qu'au moral, un régime inspiré par un esprit d'ascétisme théologique et gâté par l'abus d'une dialectique toute verbale et formaliste : éducation, en un mot, propre à former non des hommes pour la vie, mais des clercs pour une théocratie ou des disputeurs d'école.

Le seizième siècle est une grande époque, en pédagogie comme ailleurs. La Renaissance s'accomplit dans l'éducation comme elle se consomme, autour d'elle et au-dessus d'elle, dans la science, les lettres et les arts. Époque privilégiée et unique, cet âge de crise féconde hérite des découvertes de la fin du quinzième siècle et met en œuvre des moyens puissants de régénération. Il voit les espaces terrestres s'agrandir, les temps anti-

(1) COMPAYRÉ. *Hist. critique des doctrines de l'éducation en France*, t. Ier, p. 51.

ques revivre pour le vivifier, la science s'étendre et la conscience s'agiter, et, par-dessus tout cela, l'invention de Gutenberg, l'imprimerie, après tout ce qui avait immobilisé la pensée, venant à la fois la fixer pour toujours et la propager en tout lieu, lui donner un corps et des ailes ! Après des siècles de contrainte, où une consigne et un interdit avaient pesé sur la nature et sur l'esprit en l'homme, c'est un siècle d'expansion qui s'ouvre : au travers du fatras scolastique, l'antiquité ressaisie c'est l'humanité retrouvée. Respect de la nature, culte de l'esprit, appétit de connaître, joie de vivre et de penser, sentiment vif et frais de la réalité, goût des pures beautés antiques, éternelles et humaines, recherche de la simplicité dans les méthodes, l'éducation considérée enfin comme une préparation à la vie telle qu'elle est pour l'homme, sous le regard de Dieu, au sein de la nature, de la famille et de la société : voilà l'inspiration de ce seizième siècle, docte et naïf, studieux et ouvert, jeune, et tout plein de l'antiquité, humaniste et humain.

L'homme se souvient qu'il a un corps, et que l'enfance, chose tendre, est « une frêle espérance d'âme » dans un corps frêle ; l'esprit, au sortir des observances de ce long carême scolastique, va faire, au seizième siècle, ses humanités sous Érasme et Ramus, l'école

buissonnière avec Montaigne et son carnaval chez Rabelais. Sans doute le siècle de la Renaissance est loin d'avoir réalisé, en fait, l'idéal de l'éducation : il n'est remarquable ni par la réformation soudaine et générale de ce qui était, ni par de grandes et définitives créations pédagogiques. Toutefois, par le concert d'un effort qui est commun tant aux libres esprits qu'aux catholiques et aux protestants, ce siècle vit ce que nous appelons les trois degrés de l'enseignement prendre l'essor. L'instruction populaire est l'objet d'un vœu exprimé dans les cahiers de la noblesse, aux états généraux d'Orléans de 1560, sous l'inspiration du protestantisme : la Réforme, en effet, convia les humbles à ce modeste banquet des intelligences que nous appelons l'instruction primaire. L'instruction secondaire, celle des collèges, est organisée puissamment, quoique dans un esprit sujet à plus d'une réserve, par la naissante Société de Jésus (1), rivale triomphante, en ce point, de la vieille Université de Paris.

Enfin, l'enseignement supérieur prend forme et consistance par la récente institution du Collège de France et sous l'influence de Ramus. D'autre part, s'il est vrai que l'éducation, au seizième siècle, ne répudie point tout

(1) Voir dans le *Ratio studiorum* de la compagnie de Jésus le plan d'organisation des études et le code disciplinaire des Jésuites. Cet ouvrage, commencé en 1584, fut terminé seulement en 1599.

d'un coup et entièrement, dans la pratique, la double barbarie scolastique des méthodes et des procédés disciplinaires, il est hors de doute au moins que, dans les doctrines et la théorie de l'éducation, le seizième siècle n'a rien omis de ce qu'il se devait à lui-même: il n'a failli ni à la condamnation des pratiques du moyen âge, ni à la déclaration expresse des principes rénovateurs de la pédagogie. L'éducation moderne date de là: nous avons encore, dans le seizième siècle, sur ce point, plus à prendre qu'à reprendre.

Procédés disciplinaires, méthodes d'enseignement, matière d'études, la Renaissance a régénéré de ces trois côtés l'éducation; son influence se marque encore par trois endroits : l'hygiène, le rôle de la famille, l'instruction de la femme.

La férule et le fouet, les sévices corporels sont, dans leur excès au moins, un objet de réprobation pour les écrivains pédagogues du seizième siècle: ils protestent au nom de la pitié offensée et au nom de la dignité morale de l'être humain. Ils ont bien connu l'enfant, ils ont aimé sa faiblesse. Chose remarquable: ils sont presque unanimes à vouloir qu'on utilise les plus jeunes années pour l'éducation, voire pour l'instruction, et en même temps ils veulent que la douceur du maître et que l'étude rendue attrayante aux petits et proportionnée à

leur âge permettent qu'on les ménage, sans que pour cela on les néglige. Un souci délicat et viril à la fois dicte à plusieurs d'entre eux des conseils excellents sur l'allaitement, sur le régime et le vêtement qui conviennent à l'enfant : ils se font, par l'inspiration toute paternelle de leurs écrits, les directeurs de conscience du père et de la mère, les docteurs aimables et graves de la « Mesnagerie ». Ils évitent le double excès d'une tendresse pour l'enfant qui dégénérerait en faiblesse, et d'une préoccupation excessive du corps (1) dans l'éducation. La « Civilité puérile », le soin de l'extérieur et de la tenue, ne leur paraissent pas indignes de leur attention.

Les méthodes d'enseignement les préoccupent au plus haut degré : utiliser les facultés de l'écolier tout en économisant son effort, voilà ce qu'ils cherchent, au rebours de la scolastique, qui exigeait une effroyable dépense de contention d'esprit pour un fruit médiocre. Méthodes simplifiées, méthodes pratiques, et, au besoin, pour le premier âge, méthodes attrayantes : voilà leur grand précepte. Depuis l'étude de l'alphabet jusqu'à la

---

(1) Erasme, sur ce point, a défini la bonne mesure à garder, en des termes excellents, dans le *De pueris instituendis;* un peu plus de gymnastique toutefois serait nécessaire.

discipline des « Arts », tous recommandent et suggèrent à l'occasion, quand ils ne les prêchent d'exemple comme fit Ramus, les moyens d'enseigner les moins compliqués, les plus abrégés, les plus propres à soulager l'esprit en formant le jugement. La sobriété et le choix dans les règles formulées, l'étude des modèles antiques, l'innovation précieuse des exercices écrits et de la composition, l'emploi de la langue française recommandé, le soin que quelques-uns ont pris de débrouiller dans des livres d'enseignement le fatras des traités barbares et surannés de la pédagogie scolastique, le précepte socratique que l'art sans la pratique ne vaut rien : voilà les mérites solides et l'œuvre bienfaisante des Erasme, des Ramus et de leurs contemporains, en ce qui regarde les méthodes.

Quant aux matières d'enseignement, le même esprit à la fois esthétique, moral et utilitaire, joint aux facilités toutes nouvelles que le temps leur donne, leur inspire d'accroître ce que nous appellerions le contenu de l'instruction : l'étude des langues latine, grecque, hébraïque, leur paraît un indispensable moyen de culture dans les lettres, les sciences et la théologie ; ils mettent les lectures publiques et le commentaire des écrivains antiques au premier rang des exercices scolaires ; ils tiennent l'histoire en honneur, comme une école

d'expérience pour la vie et une perpétuelle leçon de morale ; l'étude des sciences leur semble aussi noble qu'utile, pourvu qu'elle soit approfondie et bien conduite. Un appétit de connaître vraiment encyclopédique, le besoin de tout savoir, de bien savoir, et de bien apprendre d'abord, sont le fond même de la conception pédagogique de Rabelais et de Ramus, qui sont parmi les plus grands dans cette époque, elle-même fort grande.

Les pédagogues du seizième siècle ont fait, la plupart, une large place dans leurs écrits à l'éducation de la femme. Erasme et Vivès voient dans l'instruction une sauvegarde pour la moralité de la jeune fille, et, pour la jeune mère, un puissant moyen d'influence morale sur ses enfants. Si on considère, d'autre part, que l'instruction du peuple est la grande préoccupation de Luther, et que Ramus, hardi à demander la garantie des examens publics pour les professeurs royaux, ne met pas moins d'insistance à demander la réduction des frais multipliés qui interdisaient la maîtrise ès arts aux écoliers indigents, — on reconnaîtra que, en outre de tant d'autres mérites éminents, les écrivains pédagogues du seizième siècle ont eu ce mérite, qui n'est pas le moindre, de souhaiter et de préparer une large diffusion des bienfaits de l'éducation. C'est qu'ils

en ont senti, et parfois exprimé noblement l'importance moralisatrice et sociale.

On cherche en vain ce qui a manqué à ce siècle pour être une grande époque pédagogique : il a de plus cet avantage qu'il vient le premier, dans l'ordre des temps, parmi les beaux siècles en ce genre, et qu'il a ouvert les voies. Rien ne manque à sa gloire : il manquait à la nôtre de le connaître et de l'estimer son prix. A lire et relire ces vieux auteurs, qui sont pour nous les sages d'une antiquité prochaine et comme voisine, nous nous retrempons aux sources salubres et nous gagnons de mieux sentir, exprimées dans ce naïf langage, les vérités durables et humaines de la doctrine de l'éducation. D'ailleurs, pouvons-nous nous flatter que notre régime pédagogique ne soit, aujourd'hui encore, gâté par aucun reste de cette barbarie dont le seizième siècle nous présente la satire parfaite et la réforme naissante?

C'est ainsi que nous trouvons et profit et plaisir au commerce de ces inimitables diseurs d'excellentes choses, vieilles gens par le tour ingénu et la libre façon d'un parler archaïque, par la dévotion à cette antiquité qui leur était nouvelle, mais gens d'un esprit tout moderne par ce goût de rectitude, par ce souci de l'être humain pour lui-même, par cet élan vigoureux vers la réalité de la nature et la droiture de la

raison, qui font d'eux plus que des ancêtres pour nous, — des précurseurs.

Relire quelques pages choisies de ces simples et robustes penseurs, de ces pédagogues éminents et sincères, humains, sérieux et enjoués, évoquer l'image des meilleurs d'entre eux, n'est-ce pas joindre à l'attrait d'un souvenir historique et d'un plaisir littéraire l'utilité d'une leçon philosophique et morale qui nous remet aux yeux, en nous en ravivant les traits essentiels, la grande tradition de la pédagogie libérale et virile, dont, plus tard, Port-Royal, Rollin et Rousseau s'inspireront?

Erasme, Ramus, Rabelais et Montaigne méritent surtout qu'on s'attarde un moment devant leur œuvre, devant leur figure même, originale et à jamais vivante. Le premier en date, c'est **Erasme**, en qui la rencontre de l'esprit antique et de la pensée moderne produit une émancipation moyenne et douce, pleine de charme; Erasme l'humaniste passionné qui disait : « Quand j'aurai de l'argent, j'achèterai des livres, puis j'achèterai des habits. » Il fit la guerre au pédantisme des Cicéroniens outrés comme à la barbarie des scolastiques attardés; il voulut pour l'enfant la famille attentive, le maître aimable, instruit, ingénieux à ménager la faiblesse de son élève, l'étude facile et, au besoin,

attrayante. Dans un de ses *Colloques* et dans son traité du *Mariage chrétien,* il se montre très soucieux de l'instruction féminine. L'hygiène et la civilité puérile l'induisent en des détails d'une familiarité ingénue. Erasme fut, dans l'éducation comme ailleurs, l'apôtre consciencieux et clairvoyant de la Renaissance : il la prêche et il la sert.

Ramus en fut le martyr, après une vie dévouée à combattre pour la bonne discipline de l'esprit. Les broussailles et les ronces scolastiques qui obstruaient les avenues du savoir lui sont odieuses, et quand il s'écrie : « *Hem! quid vetat paulisper socratizein?* » il semble un nouveau Socrate déclarant la guerre, au nom du bon sens et du goût, à ces modernes « sophisteries » dont tout le moyen âge avait été infesté. « Il ne me manque que la ciguë », disait-il. Il eut la nuit de la Saint-Barthélemy. « Peu de règles et beaucoup d'usage » fut sa devise ; il composa des ouvrages intelligibles sur les matières enseignées alors, et sa *Dialectique* fut le premier livre philosophique écrit en français avant le *Discours de la Méthode,* de Descartes. Il fonda par testament une chaire à ses frais dans ce Collège de France où, lecteur royal, il avait donné le scandale du bien, de la raison et du vrai, poussant aux réformes, lui-même

réformateur dans le haut enseignement. Grand esprit et grand cœur.

Rabelais avertit son lecteur du sérieux que recèle sa chronique burlesque et licencieuse. Le lecteur s'en fût sans doute avisé tout seul, et d'autant plus volontiers lui en eût rendu grâces qu'un fond de philosophie vraie est un régal exquis sous l'exubérante folie d'une jovialité de bon aloi. Mais cet aveu de l'intention et du propos délibéré a son prix; nous ne craignons plus de prêter à plaisir notre pensée à l'auteur, et nous sommes tout préparés à recevoir la sienne pour notre profit. La religion, la politique, l'économique, comme il l'appelle (c'est-à-dire le gouvernement des choses de la famille, comprenant l'éducation), — ce sont les sujets dont il parle sinon avec gravité, au moins avec une intention sérieuse et un jugement très réfléchi, — tempérant même au besoin, surtout quand il touche à l'éducation, sa verve brutale et dévergondée.

Rabelais pédagogue, — pour nous en tenir à ce point, — Gargantua et Pantagruel proposés en exemple à l'enfance ou à la jeunesse, le paradoxe peut sembler un peu fort; mais, en vérité, il n'y a point ici de paradoxe, ni rien de pareil à cette idolâtrie des dévots de

Shakespeare qui trouvent chez leur auteur des oracles sur toutes sortes de sujets. Rabelais, avec toute son intempérance d'imagination et la fougue déréglée de ses joyeusetés plus que hardies, Rabelais est honnête au fond : ce fut, en outre, un grand esprit, et cet émancipateur colossalement gai de la pensée humaine et du bon sens français, cet inimitable instituteur de notre nation vaut bien la peine qu'on l'écoute quand il parle de l'éducation de l'enfance. Il sentit tout le prix des jeunes années et, à voir la fière et magistrale esquisse qu'il nous trace de l'art de les utiliser, on conviendra qu'il ne mérita point le reproche qui pèse sur la scolastique et sa triste façon « d'endoctriner » et « d'instituer » les enfants. *Ne tu pueri contempseris annos.* Il avait une haute idée de la capacité humaine et demandait à l'esprit beaucoup, à proportion de l'estime qu'il en faisait et à raison du bon usage qu'il avait fait du sien propre.

S'il semble exiger trop des forces de l'enfant et lui imposer un trop laborieux régime, on se souviendra que son disciple est un géant. Outre le plaisir malicieux d'opposer la féconde activité d'un esprit bien conduit, en pleine réalité de la nature et des choses, à la stérile et rebutante lenteur des méthodes surannées, il dut peut-être forcer de ce côté la mesure

comme il l'exagérait sur les autres points, pour bien garder la proportion dans ce grossissement prodigieux du personnage, qui est gigantesque.

Rabelais a un sentiment vigoureux de la moralité et il l'exprime, avec un à-propos touchant, dans un endroit de son livre où ce sentiment apparaît mêlé de respect et de tendresse virile : c'est lorsqu'il écrit cette page éternelle, la lettre de Gargantua à son fils, simple et grave comme serait le testament d'un grand honnête homme, toute pleine de l'admiration naïve des lettres et du savoir, d'orgueil paternel et de sagesse tout humaine, de piété sobre et robuste : digne mandement d'un excellent père à son fils, où l'intimité tempère la gravité biblique de quelques accents.

Quant au disciple, si Rabelais ne l'a pas présenté supérieur à la commune humanité par les dons de l'esprit non plus que par les hautes qualités du cœur, c'est sans doute que l'esprit ne se mesure pas aux dimensions du reste et qu'il est, comme dit Pascal, d'un autre ordre; c'est surtout parce qu'une sorte de simplesse et de médiocrité s'accommodait mieux, dans le personnage, au ton de l'œuvre et au caractère de cette bouffonnerie un peu grosse qui veut l'énormité, mais non pas la grandeur, et laisse à la pure épopée ce qui serait héroïque. Au reste, il vaut mieux que ce soit ainsi,

et l'épreuve est plus concluante, étant faite sur un esprit qui ressemble à tant d'autres. Il nous suffit que Gargantua soit bon et sensible jusqu'à « plorer comme une vache », quand le gracieux page Eudémon lui révèle par comparaison que son premier précepteur n'a fait de lui qu'un lourdaud scolastique.

Montaigne n'est pas le moins vif à dauber sur l'éducation scolastique : moraliste aimable, génie tout libre et épris de la nature, il répudie « l'instruction livresque » et veut « la tête bien faite plutôt que bien pleine ». Son « gentilhomme » annonce « l'honnête homme » du XVII[e] siècle, et on peut dire qu'il a devancé, inspiré Port-Royal dans ses vues et ses pratiques pédagogiques. Il y a même entre eux ce trait de ressemblance décisif, que les sciences leur paraissent, quoique à un point de vue différent, un moyen plutôt qu'une fin, et en elles-mêmes « pleines d'étendue et d'enfoncements inutiles. » A Port-Royal on dira « pleines de recoins. »

L'horreur du pédantisme, l'initiative et la spontanéité respectées chez l'enfant, l'étude des langues étrangères recommandée, ainsi que les voyages et le commerce des hommes, en tout une sagesse moyenne, jusque dans cette « douceur sévère » qu'il approuve à l'égard de l'en-

fant, jusque dans ce conseil de « lui mettre en la fantaisie une honneste curiosité de s'enquérir de tout », — mais sans approfondir : ces traits, où se marque l'inspiration de Montaigne pédagogue, font voir qu'il borna sa vue à un idéal de politesse, de jugement sain, de culture variée, d'ouverture d'esprit et de caractère. Rabelais et Ramus ont porté autrement loin l'ardeur et le goût du savoir pour lui-même. S'ils socratisent tous deux, c'est en empruntant au sage Athénien le goût de la droiture et simplicité dans la discipline de l'esprit, l'horreur des sophisteries pédantesques, le souci de joindre à l'art la pratique et aux discours la réalité de la nature et des choses. Montaigne, lui, tient de Socrate un peu de ce dédain pour la spéculation et de cette préoccupation dominante du point de vue moral auquel il sacrifie la haute curiosité, l'avidité de connaître, d'étendre en tout sens et d'approfondir le savoir. N'importe : avec Montaigne, c'est bien de l'être humain qu'il s'agit, de l'homme vivant dans le monde et formé pour la vie ; c'est lui encore qui nous éloigne le plus de cette froide conception, de cette aberration monacale et scolastique de « l'automate dialecticien », fruit de la culture despotique et bornée du moyen âge.

Tels furent ces esprits, qui font honneur à l'esprit, ces rénovateurs bienfaisants, ces hommes de cœur au ju-

gement droit qui, pour avoir aimé l'enfant et respecté l'homme en lui, demeurent nos maîtres en pédagogie. Ils tiennent leur place dans ce grand Conseil perpétuel de l'Education qui se recrute à travers les siècles parmi l'élite des penseurs.

Souhaitons, en finissant, que les extraits présentés ici au lecteur le mettent en goût de connaître tout entiers les écrivains pédagogues du seizième siècle. Ils ont, avec complaisance, avec un scrupule attentif et une perspicacité faite de bon sens comme de bonne foi, traité (la plupart en latin, nous devons en prévenir) ce grave problème de l'éducation, d'où tant de choses dépendent, qui ne rencontre pas en France, aujourd'hui, un seul indifférent.

PAUL SOUQUET,

ÉCRIVAINS PÉDAGOGUES

DU

XVIe SIÈCLE

ÉRASME (DIDIER).

ÉRASME (Didier) naquit à Rotterdam le 28 octobre 1467. Fils naturel de Gérard, bourgeois de Gouda, et de Marguerite, fille d'un médecin de Lévemberghe, en Brabant, nommé Pierre; il prit le nom d'Erasme comme ayant en grec à peu près le même sens que celui de Gérard dans sa langue. D'abord enfant de chœur dans la cathédrale d'Utrecht, puis écolier chez les Jérômites de Déventer, il prend à 17 ans l'habit de chanoine régulier dans le monastère de Stein, près Gouda. Puis il obtint une bourse au collège Montaigu, à Paris. Il séjourna successivement en Angleterre, à Bologne, Venise, Padoue, visita Rome, Bruxelles, Bâle, Fribourg, entra en relations ou en amitié avec les plus grands personnages de son temps, refusa la pourpre cardinalice et mourut dans la nuit du 11 au 12 juillet de l'an 1536. Outre *l'Eloge de la Folie* (1509) et *les Colloques*, (1522) il a écrit, entre autres ouvrages pédagogiques, les opuscules *De pueris statim ac liberaliter instituendis*, et *De civilitate morum puerilium*, dont la *Déclamation* de Pierre Saliat n'est qu'une traduction; l'*Institutio christiani matrimonii*, *Lettre sur l'éducation d'un prince*, etc.

UTILISER LES PREMIÈRES ANNÉES.

Si vous m'en croyez, au plutôt Chrysippe, le plus pénétrant des philosophes, vous mettrez votre enfant à

l'étude incontinent, quand son âme est encore vierge de soucis et de vices, sa nature tendre et maniable, son esprit souple, capable de se plier à tout et aussi de garder les préceptes reçus. Car rien ne nous est si présent dans le vieil âge que ce dont notre jeunesse a été comme imprégnée. Et ne vous laissez pas émouvoir par les propos de ceux qui vont répétant que l'enfance est aussi peu capable d'entendre les leçons qu'on lui fait que de supporter la fatigue de l'étude. Car, d'abord, les premiers éléments exigent surtout l'effort de la mémoire, qui, chez les enfants, est merveilleusement tenace; ensuite, puisque la nature nous a destinés à connaître, saurait-on s'appliquer trop tôt à cette initiation dont la mère nature elle-même a déposé en nous les germes? Ajoutez à cela qu'il y a des choses que, grands, nous aurons besoin de savoir et qui, par une disposition de nature, s'apprennent bien plus vite et plus facilement dans l'âge tendre que plus tard : ainsi les éléments de la lecture, les langues, les apologues et les fables. Et puis, pourquoi juger cet âge impropre à l'étude, quand il est déjà capable de recevoir les leçons morales (1)? D'ailleurs, sitôt qu'ils savent parler, ne faut-il pas que les enfants fassent quelque chose ? Et que feront-ils, si ce n'est cela? Ne vaut-il pas bien mieux qu'ils s'amusent à s'instruire qu'à des bagatelles? On me dira que ce qu'ils peuvent faire dans ces premières années est fort peu de chose.

(1) Rousseau, dans l'*Émile*, condamne l'usage de faire apprendre par cœur, déclare que l'étude des langues ne convient pas à l'enfance, proscrit ou ajourne les Fables de La Fontaine, et interdit toute leçon morale durant l'enfance.

Mais ce peu, est-ce raison d'en faire fi, quand il est indispensable au reste qui est de grande importance? D'ailleurs, ce petit profit, si mince qu'il soit, pourquoi le négliger? Un peu, puis un peu, et ainsi de suite, c'est de quoi faire un monceau qui vaut la peine qu'on s'en occupe.

Au surplus considérez que, ce que l'enfant apprend fût-il peu de chose, il pourra, jeune homme, consacrer à des études plus importantes le temps que ces études plus humbles lui prendraient alors. Enfin, tandis qu'il est occupé à ses petits travaux, il est préservé de ces vices qui gâtent trop souvent l'âge tendre. Il n'y a rien, en effet, qui soit pour l'esprit tout entier une distraction plus sûre que l'étude. Voilà un profit qui n'est certes pas à dédaigner.

(De pueris statim ac liberaliter instituendis.)

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION

La nature est bien puissante, mais l'éducation peut encore plus, et en triomphe. On se donne du mal pour avoir un chien bien dressé à la chasse, un cheval vaillant à la course, et de ce côté nul soin ne semble trop précoce. Mais avoir un fils qui soit l'honneur et le soutien de ses parents, sur qui l'on puisse se décharger d'une bonne part des soucis domestiques, dont la piété soit pour votre vieillesse une consolation et un appui, en qui la race puisse trouver un protecteur assuré, le foyer un époux fidèle, la république un citoyen brave et utile, c'est de quoi l'on ne s'inquiète point, ou trop tard. On ensemence, pour qui? On laboure, pour qui?

Pour qui bâtit-on? Pourquoi court-on après l'argent sur terre et sur mer? n'est-ce pas pour ses enfants? Mais tant de biens, quel profit ou quel honneur feront-ils si celui à qui ils iront ne sait pas en user? On se travaille démesurément pour acquérir des possessions; mais de celui qui possèdera, nul souci. Donne-t-on une lyre à qui ne sait pas la musique? Va-t-on garnir une superbe bibliothèque pour qui ne sait pas lire? Et l'on amasse tant de richesses pour un fils à qui l'on n'a jamais appris à en faire bon usage! Si celui pour qui vous amassez cette fortune a été bien élevé, ce sont des instruments que vous assurez à ses vertus; s'il a l'esprit inculte et grossier, qu'avez-vous fait que lui fournir des moyens de faire le mal et d'être criminel ?..... Faut-il que, de tous les biens qu'on possède, on néglige uniquement celui qui est le plus précieux, celui pour qui l'on a amassé tous les autres?

(*De pueris*, etc.)

S'Y PRENDRE DE BONNE HEURE

A peine une femme a-t-elle conçu, si l'astrologue annonce un enfant mâle : « Nous le destinerons, dit-on, à la suite militaire du roi; nous lui ferons avoir quelque bon évêché, quelque grasse abbaye; nous en ferons un prébendier ou un doyen. » S'il s'agit de songer à cela, on ne croit pas qu'il soit trop tôt, encore que l'enfant soit à naître: mais s'agit-il de former son esprit, on a peur de s'y prendre de trop bonne heure. Quoi! vous êtes à ce point empressé de le voir en imagination chef d'armée ou magistrat, et si peu de savoir

s'il sera bon chef d'armée ou magistrat utile à l'État ! Avoir un fils évêque ou abbé, vous vous en préoccupez avant le temps ; mais s'il remplira bien sa charge d'évêque ou d'abbé, c'est de quoi il n'est pas temps de se soucier !

(*De pueris*, etc.)

L'ÉDUCATION UTILE SURTOUT AUX GRANDS

Vous dites : « Il aura de quoi vivre ». Mais de quoi bien vivre, l'aura-t-il ? D'habitude, plus on est riche, moins on s'inquiète de l'éducation de ses enfants. « Qu'ont-ils affaire de philosophie ? dit-on. Ils auront assez ». Justement, plus ils auront, plus les secours de la philosophie leur sont nécessaires. Plus un navire est grand, plus il porte de marchandises, et plus il a besoin d'un pilote habile. Donner les moyens de bien vivre ! qu'est-ce, auprès de cela, que de donner seulement la vie ? Les enfants doivent peu à des parents qui ne leur ont donné que l'être et ne les ont pas formés à bien vivre. On célèbre cette parole d'Alexandre : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène ». C'est à bon droit que Plutarque critique ce propos ; car, plus son empire était grand, plus il aurait dû souhaiter de posséder la philosophie de Diogène.

(*De pueris*, etc.)

UN MOT D'ARISTIPPE

Répartie ingénieuse d'Aristippe à un épais et riche personnage qui lui demandait à quoi l'instruction pouvait servir à son jeune fils : « Quand ce ne serait, dit-il,

qu'à empêcher qu'assis au théâtre, il ne soit comme pierre sur pierre ! »

(*De pueris*, etc.)

UNE FAUSSE OPINION

C'est avec raison que les gens habiles ont rejeté l'opinion qu'avant l'âge de sept ans l'enfant ne doit pas étudier du tout.... On a imputé fréquemment cette opinion à Hésiode. Quand même elle serait de lui sans contestation, il n'est aucun homme dont l'autorité doive avoir assez de crédit sur nous pour nous empêcher de suivre un avis meilleur proposé par quelque autre. Ceux qui ont été du sentiment que j'ai dit n'ont pas pris garde que ce qu'il faut, ce n'est pas que l'enfant n'apprenne rien avant sa septième année, mais c'est qu'avant cet âge on ne le surcharge pas de ces sortes d'études qui fatiguent et ne peuvent que le rebuter, comme apprendre par cœur, réciter, écrire. Car à peine trouverait-on un esprit d'enfant, si docile, si maniable et soumis fût-il, qui s'accoutumât à ces exercices d'emblée et sans de certains encouragements. Chrysippe accorde trois années aux nourrices; mais ce n'est pas à dire que, durant cette période, l'éducation de l'enfant sera nulle (1), surtout en ce qui regarde le moral et la langue maternelle; seulement il entend qu'on doit user de moyens caressants pour préparer l'enfant à la vertu et au savoir : c'est affaire soit aux nourrices, soit aux

(1) Rousseau, Pestalozzi et M. Herbert Spencer sont aussi d'avis qu'il y a une éducation qui commence au berceau.

parents, dont les mœurs — qui en doute ? — exercent une influence extrême sur l'éducation de l'enfant. Et comme la première chose que les enfants doivent apprendre, c'est de parler d'une manière nette et pure, nourrices et parents ne contribuaient pas peu jadis à assurer ce point. Ce début de l'éducation n'importe pas seulement beaucoup pour l'éloquence, mais aussi pour le jugement et pour l'étude de toutes les sciences. Car c'est l'ignorance des langues qui a étouffé ou gâté de nos jours les connaissances de tout ordre. Les Gracques se firent admirer par leur éloquence : mais c'est à leur mère Cornélie qu'ils en furent en partie redevables, au jugement de Cicéron. « On voit, dit-il, qu'ils ne furent pas moins élevés à l'école du langage de leur mère que sur ses genoux. » C'est donc sur les genoux maternels qu'ils prirent leurs premières leçons.

(*De pueris*, etc.)

LE TRAVAIL PRÉCOCE NUIRA-T-IL A LA SANTÉ DE L'ENFANT ?

Je sais que quelques personnes font une objection ; il est à craindre, disent-elles, que le travail de l'étude ne porte quelque atteinte à la santé, dans ces frêles corps d'enfants.

Je pourrais leur répondre que, s'il y a quelque chose de perdu du côté de la vigueur corporelle, cet inconvénient est largement compensé par l'acquisition des biens spirituels, d'un ordre si éminent. Car enfin, ce n'est pas un athlète que nous formons, mais un philosophe, mais un politique, à qui il suffit de se bien porter, sans

qu'il ait besoin de la force d'un Milon de Crotone. Je reconnais toutefois qu'il y a des ménagements à garder envers un âge tendre, pour ne pas nuire à son développement. Mais combien de gens déraisonnables s'effraient pour leurs enfants des fatigues de l'étude, qui ne sont pas effrayés d'un danger bien autrement grave : je veux dire des excès de nourriture aussi nuisibles à l'esprit des petits enfants qu'à leur corps, des intempérances du manger et du boire, qui ne sont vraiment pas de cet âge. Ils font asseoir ces petits êtres à des festins surchargés de plats et qui se prolongent quelquefois fort avant dans la nuit; ils les gorgent de mets épicés et qui embrasent le palais, jusqu'à leur donner parfois des indigestions. Ils sanglent et fagotent leurs petits membres délicats dans des accoutrements incommodes, par montre et vanité, ainsi qu'on affuble un singe de vêtements d'homme ; ils ne savent que faire pour efféminer le corps de leurs enfants, et ne s'attendrissent sur leur santé que lorsqu'il s'agit de l'instruction, c'est-à-dire de la plus salutaire chose et de la plus nécessaire.

(*De pueris*, etc.)

LE TRAVAIL PRÉCOCE NUIRA-T-IL A LA BEAUTÉ DE L'ENFANT?

Ce que j'ai dit de la santé s'applique également à la beauté : je ne veux pas, sans doute, qu'on la néglige tout à fait, mais en prendre un soin excessif n'est pas digne d'un homme. Il n'est rien qu'on redoute pour elle si furieusement que l'étude, et pourtant il y a des choses qui la gâtent bien plus : excès du manger et du boire, veilles interminables, batailles et horions,

enfin cette lèpre honteuse à laquelle il n'est presque pas d'adolescent débauché qui échappe. Voilà ce qu'il faut interdire à ses enfants, plutôt que l'étude, si on est si fort en souci de leur santé et de leur beauté.

(De pueris, etc.)

COMMENT ON MÉNAGERA LA FAIBLESSE DE L'ENFANT.

Au surplus, il dépend de vous d'épargner autant que possible à l'enfant le travail et, par suite, la fatigue. Que faut-il pour cela? Enseigner à ces tendres esprits non pas beaucoup de choses et de toutes mains, mais seulement des choses excellentes et appropriées à un âge sur qui n'a de prise que l'attrayant, et non le compliqué. Ce qu'il faut encore, c'est une manière d'instruire dont l'agrément fasse de l'étude un divertissement et non une peine. Cet âge veut être séduit par attrait, car il ne peut pas encore comprendre combien de profit, d'honneur et de jouissances l'instruction doit lui procurer plus tard. Pour le gagner, le maître comptera en partie sur sa douceur et son affabilité, en partie sur cette adresse ingénieuse qui lui fera imaginer différents procédés propres à rendre à l'enfant l'étude attrayante et la fatigue insensible.

(De pueris, etc.)

LES MAITRES BRUTAUX.

C'est grand dommage quand les façons du maître font prendre à l'enfant l'étude en grippe, avant qu'il ait pu comprendre les raisons qu'il a de l'aimer. Le premier pas dans le chemin de l'instruction, c'est l'af-

fection qu'on a pour son précepteur. Avec le temps, l'enfant, qui d'abord avait aimé l'étude à cause de son maître, aimera son maître de tout l'amour qu'il aura pour les lettres (1). En effet, de même que les présents, à l'ordinaire, ne sont jamais plus bienvenus que de la part de personnes qui nous sont particulièrement chères, ainsi l'instruction, dans un âge où on ne saurait s'y complaire par raison, se fait aimer pour l'amour de celui qui la donne. Isocrate a dit excellemment qu'on n'apprend jamais mieux que lorsqu'on a le goût d'apprendre. Or, nous apprenons tout volontiers de ceux que nous aimons. Mais il y a des maîtres si malplaisants dans leurs façons, que même leurs femmes ne sauraient les aimer ; gens à figure refrognée, d'un commerce rébarbatif, qui ont l'air de mauvaise humeur lors même qu'ils sont bien disposés, incapables d'un mot gracieux, ayant à peine un sourire pour répondre à qui sourit : on dirait que les Grâces, à leur naissance, se sont détournées d'eux. Ces gens-là, c'est à peine si je voudrais leur confier des chevaux sauvages à dompter ; tant s'en faut qu'on doive, à mon avis, mettre entre leurs mains des créatures frêles et qui encore sentent le lait. Et ce sont ces hommes-là que d'aucuns jugent très propres à former le jeune âge, croyant qu'intraitable butor veut dire maître irréprochable. Mais on a tort de se fier à la mine : sous ces dehors patibulaires, trop souvent, se cachent des mœurs inavouables, et la pudeur défend

(1) Erasme est surtout un humaniste. D'ailleurs le mot du texte latin *litteræ* signifie ici les études en général, la culture.

de dire au profit de quelles vilenies ces bourreaux exploitent quelquefois la terreur qu'ils inspirent aux enfants. Pas même les parents ne peuvent bien élever leurs enfants, s'ils ne s'en font que craindre. La première chose, c'est de s'en faire aimer; peu à peu vient ensuite, non la terreur, mais un respect honnête qui fait plus que la crainte.

(*De pueris*, etc.)

RÉGIME BARBARE

Ces gens-là se voient comme rois dans leurs trônes : c'est merveille de les voir faire rage et exercer un empire absolu non sur les bêtes, comme dit le poète comique, mais sur un âge qu'il faudrait couver de tendresses. Vous jureriez non une école, mais un lieu de torture ; ce ne sont que férules qui claquent, fouets qui cinglent, gémissements et sanglots, menaces épouvantables qui retentissent. Que voulez-vous que les enfants y apprennent, si ce n'est à détester l'étude ? Et une fois que cette horreur de l'étude s'est emparée d'eux dans l'âge tendre, devenus grands, ils en gardent le dégoût.

Le vieux comique a bien raison de dire qu'il y a une grande différence entre le père et le possesseur d'esclaves. Celui-ci n'obtient rien que par contrainte ; celui-là inspire à son fils l'horreur et la haine du mal, le goût de faire le bien de son propre mouvement et non par la crainte d'être châtié, loin des yeux de son père comme en sa présence. Le père qui n'y peut réussir,

dit notre poète, doit avouer qu'il n'entend rien à gouverner les enfants.

(De pueris, etc.)

TRISTES EFFETS DES COUPS ET SÉVICES

Il y a des enfants que l'on tuerait plutôt que de les amender par les coups : par la douceur et les avertissements bienveillants, on en fait ce qu'on veut. J'avoue qu'enfant, j'étais de ce caractère ; mon précepteur, qui m'aimait plus que tous mes camarades, parce qu'il fondait sur moi, disait-il, de grandes espérances, me surveillait aussi de plus près, et, voulant un jour éprouver si j'étais capable d'endurer le fouet, il me chargea de je ne sais quel méfait auquel je n'avais jamais pensé seulement, puis me donna le fouet.

Cela suffit à me faire perdre tout le goût que j'avais pour l'étude, et mon petit courage en fut si abattu que je faillis périr de chagrin, et fus pris ensuite d'une fièvre quarte. Sitôt que cet homme eut compris son erreur, il se répandit en regrets auprès de ses amis : « Voilà, disait-il, une nature d'enfant que j'ai failli perdre, faute de la connaître. » Car ce n'était pas un homme grossier, ni ignorant, ni, je le crois, méchant. Il revint à une meilleure pratique, mais trop tard pour moi.

(De pueris, etc.)

GRADUER ET MÉNAGER LES EFFORTS DE L'ENFANT

Nous gardons à la maison nos enfants, passé l'âge de la puberté, nous les y gâtons dans l'oisiveté, la mollesse

et les cajoleries, avant de nous résoudre à les envoyer à une école publique. Quand ils y sont enfin entrés, et supposé que tout aille au mieux, ils prennent quelque teinture de la grammaire; à peine savent-ils décliner et conjuguer, et faire accorder un substantif avec un adjectif, ils sont censés posséder à fond la grammaire et on les met à cette damnée dialectique où ils désapprennent infailliblement le bon langage, s'ils l'ont appris toutefois. Mais c'est un heureux temps au prix de celui où, bambins, nous étions torturés par le *De modis significandi* et le questionnaire *ex quâ vi*, n'apprenant rien, hormis à mal parler.

De même que le corps, dans le premier âge, est nourri à petites doses, distribuées par intervalles, ainsi l'esprit de l'enfant doit être nourri de connaissances appropriées à sa faiblesse et présentées petit à petit d'une manière attrayante; puis il s'accoutume à des objets plus sérieux, et ainsi il ne sent pas la fatigue; car l'effort continu et ménagé, tout en coûtant beaucoup moins, assure les progrès et donne en somme les mêmes résultats. Témoin cet athlète qui, dit-on, s'était habitué à porter chaque jour un veau, l'espace de quelques stades; le veau devenu bœuf ne lui coûtait rien à porter. Le surcroît que chaque jour ajoutait à l'effort lui avait été insensible. Mais il y a des gens qui veulent que les enfants deviennent hommes en un jour; ils ne tiennent pas compte de l'âge et mesurent à la leur la force de ces tendres esprits. D'abord ils les pressent avec aigreur, ils exigent tout d'eux, ils froncent le sourcil si l'enfant ne répond pas à leur attente et ils

s'échauffent comme s'ils avaient affaire à un homme, oubliant sans doute qu'ils ont eux-mêmes été enfants. Que Pline est plus humain lorsqu'il adresse à un précepteur cette admonestation: « Souviens-toi que c'est un adolescent, et que tu le fus jadis. » Mais le plus grand nombre le prennent de si haut avec ces frêles créatures, qu'ils semblent ne plus se souvenir que leurs élèves et eux-mêmes sont hommes.

(*De pueris*, etc.)

MOYENS ATTRAYANTS, MÉTHODES FACILES

Il faut dire ici brièvement la manière de rendre l'étude attrayante aux enfants. Ils apprendront à parler leur langue, sans aucune fatigue, par l'usage et la pratique. Quant à la lecture et à l'écriture, dont l'apprentissage est quelque peu fastidieux, le maître en atténuera ingénieusement l'ennui par l'artifice d'une méthode attrayante. Il y a tels élèves, en effet, qui pour connaître et assembler leurs lettres, et surtout pour apprendre le rudiment de la grammaire, se donnent beaucoup de mal et n'avancent point, prompts d'ailleurs à comprendre d'autres choses moins élémentaires. Il faut prévenir chez eux le dégoût par artifice; les anciens nous en ont montré les moyens. Ils moulaient en forme de lettres des friandises aimées des enfants et leur faisaient ainsi, véritablement, avaler l'alphabet. Dis-moi le nom de cette lettre, je te la donnerai. Ou bien on faisait sculpter des lettres en ivoire, qui servaient de jouet à l'enfant, ou bien on utilisait à cette fin telle autre chose dont l'enfance fait son amusement. Les Anglais sont pas-

sionnés pour tirer de l'arc et c'est la première chose qu'ils apprennent à leurs enfants. Aussi un père ingénieux, ayant remarqué chez son fils un goût extraordinaire pour cet exercice, lui donna un arc et des flèches de toute beauté; sur l'arc et sur chacune des flèches étaient peints les caractères de l'alphabet. Puis, en guise de but, il lui indiquait successivement une des lettres de l'alphabet, grec d'abord, puis latin. Si l'enfant touchait et nommait en même temps une lettre, on lui faisait compliment et on le récompensait d'une cerise ou d'un autre petit cadeau. Cette manière d'instruire en amusant réussira, surtout si on fait rivaliser entre eux deux ou trois enfants (1). Car alors ils redoublent d'attention, piqués au jeu par l'espérance de la victoire et la crainte d'être surpassés. C'est grâce à une semblable invention qu'un enfant a pu, en quelques jours, apprendre la forme et le nom des lettres de l'alphabet, alors que les maîtres ordinaires, à grand renfort de coups, de menaces et d'injures, mettent trois ans et plus à les faire entrer dans la tête de leurs élèves. Toutefois, ce que je n'approuve pas dans l'emploi de cette méthode, c'est la complication excessive des moyens, comme de faire dessiner les lettres à l'aide de combinaisons de dés. Des jeux qui dépassent la portée des enfants sont-ils bons pour leur faire apprendre leurs lettres ? C'est là non pas soulager leur esprit, mais ajouter un travail à un autre. C'est ainsi qu'il y a des

(1) Rousseau proscrit le stimulant de l'émulation, mais par une contradiction, il en fait usage dans une circonstance. (V. *l'Emile.*)

machines d'un maniement si difficile, qu'elles doublent la besogne, au lieu de la faciliter.

Je conviens que les éléments de la grammaire sont, au début, une étude fort aride et plus nécessaire qu'agréable. Mais le savoir-faire du maître, ici encore, épargnera à l'enfant une bonne part d'un travail rebutant. On se bornera d'abord, en fait de préceptes, à ce qu'il y a de meilleur et de plus simple.

Présentement, de quelles complications, de quelles difficultés ne tourmente-t-on pas le cerveau de l'enfant! Ils apprennent les noms des lettres avant que d'en connaître la figure; dans les flexions des noms et des verbes, on les force à apprendre à combien de cas, modes ou temps répond un même mot. Ainsi *Musæ*, génitif et datif singuliers, nominatif et vocatif pluriels de *Musa*; *Legeris*, de *Legor*, *Legerim* et *Legero*. Quel vacarme et quelle grêle de coups dans la classe, quand on interroge les enfants là-dessus! Encore quelques maîtres, pour faire montre de leur savoir, prennent-ils grand soin d'ajouter comme à plaisir à ces difficultés. Leur signalez-vous une méthode d'enseigner plus facile, ils répondent que c'est avec celle-là qu'ils ont appris et ne souffrent pas que les enfants soient mieux traités qu'ils ne le furent eux-mêmes.

(*De pueris*, etc.)

DES TRAITEMENTS CORPORELS

Je reviens à l'enfance : il ne lui vaut rien de l'accoutumer aux coups. L'abus des sévices corporels fait qu'une nature fière devient intraitable ; basse, s'abandonne au désespoir. A la longue, le corps s'endurcit aux taloches et l'esprit aux reproches. Il y a plus : il ne faut pas user fréquemment des réprimandes un peu vives. Une médecine donnée mal à propos aggrave le mal au lieu de le soulager ; et si on l'emploie continuellement, elle cesse d'être une médecine et n'opère pas plus que ne ferait un mets désagréable et peu salubre. Mais voici qu'on nous corne aux oreilles les oracles des Hébreux : « Avare du fouet, ennemi de son fils. Qui aime bien son fils, ne laisse pas chômer le fouet. » Et encore : « Courbe lui le cou dans sa jeunesse et meurtris-lui les côtes tant qu'il est petit. » Cette manière de châtier a pu convenir aux Juifs de l'ancien temps. Aujourd'hui, il faut interpréter plus humainement le précepte hébraïque. Car, à le prendre au pied de la lettre, quoi de plus absurde que de courber le cou de l'enfant et de lui meurtrir les côtes tant qu'il est petit ? Ne croirait-on pas que c'est un bœuf qu'on dresse à la charrue et non un être humain qu'on forme à la vertu ? Et à quelle fin toutes ces rigueurs ? « Pour que ton fils, est-il dit, n'ait pas besoin un jour de frapper à la porte du prochain. » C'est la pauvreté, comme le pire des maux, que la sagesse hébraïque veut qu'on épargne à son fils. Qu'y a-t-il de plus insupportable que cette pensée ? Que notre fouet, ce soit

une remontrance faite sur un ton raisonnable, parfois une semonce, mais tempérée par la douceur, et non envenimée d'aigreur. Voilà le fouet qu'il nous faut prendre avec nos fils et ne jamais poser, si nous voulons que, bien élevés, ils aient de leur propre fonds les moyens de vivre en gens de bien et ne soient pas réduits à aller mendier, pour se conduire, un conseil chez les voisins. Le philosophe Lycon nous enseigne qu'il y a deux aiguillons à stimuler les esprits enfantins : la honte et la gloire ; la honte, c'est la crainte d'un reproche mérité ; — la gloire est la mère de tous les arts. Voilà les vrais aiguillons à stimuler l'esprit de nos fils. Voulez-vous que je vous indique aussi le bâton dont il faut leur toucher les côtes? « Un travail opiniâtre vient à bout de tout », dit le plus excellent des poétes. Soyons à petits soins, pleins de vigilance et d'application, insistons, répétons, inculquons! Voilà de quel bâton il faut leur meurtrir les côtes.

(*De pueris*, etc.)

JUSTE IMPORTANCE DU *décorum*. — TENUE ET CIVILITÉ

Bien que ce *decorum* extérieur et ces civiles façons d'être aient leur fondement dans les dispositions intérieures d'une âme bien réglée, néanmoins nous voyons les précepteurs les mettre quelquefois en oubli, et de fort honnêtes et doctes gens laisser à désirer sur ce point. Je conviens qur c'est ici la partie la moins relevée de la philosophie : mais elle est fort utile, tant pour nous concilier la sympathie que pour rendre

sensible aux yeux par des dehors prévenants les qualités de l'âme. Il est bon que l'homme garde la convenance et la mesure dans son esprit et son corps, dans ses gestes et son vêtement. Mais rien ne sied mieux aux enfants qu'un visage modeste, et principalement aux enfants nobles. Or, il faut tenir pour nobles tous ceux qui ennoblissent leur âme par la culture des arts libéraux. Que d'autres peignent sur leurs écus lions, aigles, taureaux, léopards : celui-là a plus de vraie noblesse, qui pourrait en guise de blason faire peindre sur son écusson autant d'images qu'il a appris d'arts libéraux.

(De civilitate morum puerilium.)

SOINS DU CORPS

Il faut entretenir la propreté des dents ; mais les blanchir avec une poudre, c'est affaire aux filles ; les frictionner avec une poudre de sel ou d'alun est mauvais pour les gencives. Si quelque chose s'arrête dans les dents, il ne faut pas l'ôter avec son couteau, ni avec ses ongles, à la manière des chiens ou des chats, ni avec sa fourchette, mais bien avec la pointe d'une petite broche, ou une plume taillée, ou un de ces petits os qu'on détache de la cuisse du poulet. Se laver la figure, le matin, avec de l'eau pure est décent et salubre : le faire à nouveau après ne rime à rien.

(De civilitate, etc.)

LES MANIÈRES NE SONT PAS TOUT

Ceux qui ont l'avantage d'être de bonne famille ne voudraient pas démentir leur origine par des façons inciviles. Ceux que la fortune a fait naître du peuple s'efforceront de racheter, par une manière délicate de se tenir, ce qui leur manque du côté de la naissance. Il n'est donné à personne de choisir ses parents ou sa patrie, mais il appartient à chacun de façonner son esprit et ses manières.

J'ajouterai un petit précepte qui me paraît des plus importants. C'est un principe essentiel de civilité, tout en ne péchant pas soi-même, de pardonner volontiers aux manquements des autres, et, si on a un camarade peu civil, de ne pas l'aimer moins pour cela. Combien, en effet, rachètent ce défaut par des qualités solides ! Il ne faut pas dire : hors des règles de la civilité, point d'honnête homme !

(*De civilitate*, etc.)

L'ENFANCE

Le premier âge est comme le printemps : il ne produit que fleurs aimables à réjouir les yeux et gazons verdoyants à souhait, en attendant que l'âge mûr, cet automne de la vie, fasse plier les greniers sous le poids de la récolte.

(*De civilitate*, etc.)

COLLOQUE DE L'ABBÉ ET DE LA FEMME INSTRUITE

Anthronius. — Quel bagage est-ce là?

Magdala. — N'est-il pas élégant?

Anthronius. —Élégant, je ne sais, mais peu convenable à une jeune fille ou à une mère de famille.

Magdala. — Et pourquoi?

Anthronius. — Ce ne sont que livres partout.

Magdala.— A votre âge, abbé et homme de cour, vous n'avez jamais vu de livres dans les palais des héroïnes?

Anthronius.— Si fait, mais écrits en français. Ceux-ci sont en grec et en latin.

Magdala.—N'y a-t-il que les livres écrits en français pour nous rendre sages?

Anthronius. — Tout cela est bon pour les héroïnes qui ont du temps à perdre et qui veulent s'amuser.

Magdala. — Quoi! n'est-il permis qu'aux héroïnes d'être instruites et de bien vivre?

Anthronius. — Des livres, passe encore; mais latins, non!

Magdala. — La raison?

Anthronius.— C'est que cette langue ne vaut rien pour les femmes.

Magdala. — Je suis curieuse d'apprendre pourquoi.

Anthronius. — Parce qu'elle est peu faite pour sauvegarder leur pudeur.

Magdala.— Parlez-moi pour cela des livres écrits en français, tout remplis d'histoires des plus frivoles!

Anthronius. — C'est autre chose.

Magdala. — Expliquez-vous clairement.

Anthronius. — C'est une opinion reçue qu'une femme sachant le latin est chose rare et insolite.

Magdala. —Que me parlez-vous du vulgaire, le pire des conseillers? De la coutume, qui justifie toute pratique mauvaise? Il faut qu'on s'habitue aux choses excellentes; ainsi, ce qui était insolite deviendra familier, agréable ce qui choquait, honorable ce qui passait pour inconvenant.

Anthronius. — J'entends.

Magdala. — N'est-il pas bon qu'une femme née en Allemagne apprenne le français ?

Anthronius. — Très bon.

Magdala. — Pour quel motif?

Anthronius. — Afin qu'elle puisse s'entretenir avec ceux qui parlent cette langue.

Magdala. — Et vous trouvez mauvais que j'apprenne le latin pour m'entretenir chaque jour avec tant d'auteurs si éloquents, si instructifs, si sages, si bon conseillers ?

Anthronius. — Les livres font perdre aux femmes le peu qu'elles ont de cervelle.

Magdala. — Je ne sais ce que vous en avez, vous autres hommes; pour moi, le peu que j'en ai, j'aime mieux le consacrer à des études utiles qu'à des prières qu'on marmotte sans que l'esprit y ait part, à des festins de nuit, à des prouesses de buveur.

Anthronius. — Le commerce assidu des livres n'engendre que sottise.

Magdala. — Pas plus que celui de vos compagnons de table, bouffons ou bateleurs.

Anthronius. — Au moins ils chassent l'ennui... Pour moi, je ne voudrais pas être le mari d'une femme savante.

Magdala. — Et moi, je m'applaudis d'avoir un mari qui ne vous ressemble pas. Car, pour savante que je suis, il m'est plus cher et je l'en aime davantage.

Anthronius. — Il faut se donner une peine infinie pour devenir savant, puis la mort vient...

Magdala. — Dites-moi, homme admirable, si vous deviez mourir demain, qu'aimeriez-vous mieux, mourir fou ou sage?

(Colloques.)

SADOLET

SADOLET (Jacques), né à Modène en 1477, évêque de Carpentras et cardinal, fondateur de plusieurs écoles d'enfants, conseiller de plusieurs papes, ami d'Érasme. Écrivain élégant, cicéronien comme Bembo, il a écrit sur l'éducation : *De liberis recte instituendis liber,* Venise, 1533, traité complet de tout ce qui touche aux mœurs et à l'éducation littéraire des enfants. Mort à Rome, le 18 octobre 1547.

ALLAITEMENT MATERNEL

Sitôt que l'enfant est né, le premier soin du père doit être de le faire nourrir par la mère : car, outre qu'ils ont même sang, l'allaitement redouble la tendresse maternelle : plus une œuvre a coûté, plus, quand elle est achevée, on s'y complaît avec amour. Toutefois, si on est forcé de recourir à une nourrice, il faut en choisir une qui soit de mœurs chastes et d'esprit posé ; en effet, de même que nous voyons la nourriture quotidienne influer non seulement sur le corps, mais aussi sur l'âme, de même le lait que donne un corps régi par un esprit bien réglé communique à la constitution de l'enfant les qualités de l'esprit elles-mêmes.

(*De liberis instituendis.*)

DEVOIR DU PÈRE

La père qui veut élever et former son fils pour en faire un parfait homme de bien, devra se montrer à lui tel qu'il veut le voir. Il n'y a pas de meilleure leçon à lui donner. Je ne veux pas dire par là qu'on doive s'interdire de lui assurer tels avantages dont son père a pu être privé. Celui-ci, en effet, a pu, par la faute de ses parents ou par sa situation de fortune, être déshérité de certains bienfaits de l'éducation qu'il ne doit pas moins procurer à son fils : c'est la nature qui a mis au cœur de tout père le désir de laisser des enfants qui vaillent mieux et aillent plus loin que lui : aspiration légitime où se montre en chacun l'amour non seulement de son fils, mais de lui-même; car on veut naturellement se perpétuer et on porte en soi le besoin de l'immortalité. Un père veut revivre en son fils et il lui semble que cet être à sa ressemblance, c'est encore lui-même.

(Ibidem.)

INFLUENCE DE L'EXEMPLE

Le premier devoir d'un père qui s'occupe d'élever son fils sera de se montrer lui-même tel qu'il souhaite que celui-ci devienne. En effet, sitôt qu'il a quelque connaissance, c'est sur le père que l'enfant jette les yeux : il l'observe, il considère attentivement toutes ses manières de faire et de dire. Ainsi prenons bien garde, en voulant le former pour la vertu et l'honneur, de ne pas le gâter par l'exemple du mal qu'il découvrirait en nous. Et comme les premières impressions viennent par les yeux, il faut que le père présente aux

regards de son fils l'image sensible d'un homme posé et grave, qui, dans son vêtement et dans toute sa tenue extérieure, garde une mesure décente. Dans les actes journaliers et courants, à la maison, il se vêtira de manière à n'être ni recherché dans sa mise, ce qui est frivole, ni malpropre, ce qui serait négligence ou avarice.

(Ibidem.)

LOIS SUR L'ÉDUCATION. — ROLE DE L'ÉTAT

On voit bien que c'est à cette culture et à cette discipline excellente par les soins de l'État que sont dus ces précieux fruits de bonnes mœurs dont les temps anciens ont abondé. Nous, nous y sommes négligents et nous abandonnons entièrement à la fantaisie des parents le soin d'élever leurs enfants. Or, qu'il y en a peu qui soient sages sur ce point, qui aient souci de rendre leurs enfants les meilleurs possible, ou, s'ils en ont le désir, qui connaissent la manière et les moyens de les bien élever ! Les pères sont, à l'ordinaire, aveugles : n'a-t-il pas fallu que les lois intervinssent pour les éclairer, pour diriger leur bonne volonté ou les contraindre en cas de résistance?

Les lois de Solon prescrivaient aux pères de veiller à l'éducation de leurs enfants et de se conformer sur ce point à certaines dispositions inscrites dans le code. Si quelque père, par avarice ou par malice, contrevenait à l'esprit et à la lettre de la loi, des peines étaient édictées : le premier venu pouvait traduire en juge-

ment et déférer aux tribunaux ce père dénaturé. La loi qui ordonnait au fils de remplir envers son père les devoirs de la nature et de l'humanité faisait une exception à son égard, et n'obligeait pas son fils à aimer, respecter et soutenir dans le besoin un père si peu digne de ce nom.

(Ibidem.)

LES HUMANITÉS

La lecture assidue des orateurs antiques, dans leur diversité, ne procure pas seulement le plaisir de connaître les génies des hommes les plus éminents, elle développe encore la faculté du jugement, qu'elle exerce dans des genres multiples et variés.

Il faut en dire autant des historiens dont nous avons une abondance et un choix qui ne le cède pas à la Grèce ancienne.

L'histoire nous met aux yeux, plus vivement encore que l'éloquence, les leçons de la prudence humaine. En effet, à lire et relire les paroles et les actions des anciens capitaines et des hommes qui ont marqué dans la conduite des affaires publiques, on s'instruit merveilleusement, par le succès qu'ils en ont eu, de ce qu'il faut rechercher ou éviter dans la vie. Que dirai-je des poètes ? On sait quels maîtres de langage ils sont en grec et en latin, et quelle puissance ils ont, non seulement pour charmer les esprits, mais pour leur donner de l'élan.

(Ibidem.)

LA MUSIQUE

Il est une musique véritable et noble, propre à créer et à maintenir dans l'esprit cette belle alliance de l'agréable et de l'honnête ; je te la recommande, et à tous les adolescents qui ont souci de s'avancer dans l'étude de la vertu. Car, pour cette musique qui aujourd'hui court les rues, qu'y voit-on d'honnête et de beau? Nul fond de paroles et de pensées ne la soutient ; ou, si quelque pensée s'y trouve, le sens en est étouffé et rendu inintelligible par les roulades qui brisent les mots et défigurent les syllabes : on dirait que la musique a été inventée non pour adoucir et tempérer les esprits, mais pour ne s'adresser qu'aux oreilles et pour imiter le chant des oiseaux ou des bêtes, auxquels pourtant nous serions fâchés de ressembler.

Je veux une musique où la pensée soit belle, le rhythme sévère, et qui, par les accents d'une voix virile, élève l'âme. Si l'on y joint les mouvements du corps réglés sur les sons et la mesure, voilà la danse et les chœurs : nous ne les défendons pas absolument à la jeunesse ; pourvu qu'ils soient peu fréquents et qu'on y garde la sobriété. Ils serviront à égayer les jeunes esprits et à les distraire du travail assujettissant des études.

Les rhythmes, les pensées exprimées en vers, mais du genre sérieux que nous avons dit, la lecture des poètes, le chant des morceaux cadencés, sont choses fort bonnes à toutes les époques de la vie : l'agréable et l'utile s'y rencontrent ensemble, et c'est là une diver-

sion tant à la sévérité des études qu'aux occupations de la vie publique.

(*Ibidem.*)

UTILITÉ DE LA PHILOSOPHIE BIEN ÉTUDIÉE

Laisse là le fatras et les billevesées de ces gens-là (1) et adonne-toi à la philosophie comme à la science de la vie et du bonheur, qui nous apprend non seulement à bien penser, mais à bien agir et à nous conduire comme il faut. C'est elle qui te donnera la fermeté et la constance dans les bonnes mœurs; c'est elle qui enrichira tes discours d'une merveilleuse abondance et fertilité d'idées et de connaissances. C'est elle qui te suggérera et bon conseil et bon vouloir.

Que si quelqu'un, nourri à l'étude de la philosophie, se porte ensuite à d'autres études, soit qu'il veuille se tourner vers le droit civil, ou le maniement des affaires publiques, ou n'importe quel autre art qui procure honneur et gloire, qu'il sache que, de quelque côté qu'il veuille aller, il aura beaucoup plus de facilité pour se rendre savant en ces matières et apportera dans la pratique plus de sagesse et d'habileté.

(*Ibidem.*)

(1) Les pédants.

RABELAIS (François)

RABELAIS (François), né vers 1483, à Chinon, en Touraine. Auteur de la chronique de *Gargantua* et de *Pantagruel*. — Curé de Meudon après avoir été moine des ordres de saint François et saint Benoît. — Mort à Paris en 1553.

La vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence, livre plein de pantagruélisme. 1542.

Extraits.

LIVRE I

CHAPITRE XIV.

Comment Gargantua feut institué par un Sophiste en lettres latines.

Ces propos entenduz, le bon homme Grandgousier fut ravy en admiration, considérant le hault sens et merveilleux entendement de son fils Gargantua.

Et dist à ses gouvernantes: « Philippe, roi de Macédone, congneut le bon sens de son fils Alexandre, à ma-

nier dextrement (1) un cheval. Car ledict cheval estoit si terrible et efrené, que nul ne ausoit monter dessus, parce que à tous ses chevaucheurs il bailloit la saccade (2): à l'un rompant le coul, à l'aultre les jambes, à l'aultre la cervelle, à l'aultre les mandibules (3). Ce que considérant Alexandre en l'hippodrome (qui estoit le lieu où l'on pourmenoit et voltigeoit les chevaulx), advisa que la fureur du cheval ne venoit que de frayeur qu'il prenoit à son umbre. D'ont montant dessus, le feist courir encontre le soleil, si que l'umbre tumboit par derrière ; et par ce moïen rendit le cheval doulx à son vouloir. A quoy congneut son père le divin entendement qui en luy estoit, et le feist très bien endoctriner par Aristoteles (4), qui pour lors estoit estimé sus tous philosophes de Grèce.

Mais je vous diz qu'en ce seul propos que j'ay présentement devant vous tenu à mon filz Gargantua, je congnois que son entendement participe de quelque divinité, tant je le voy agu, subtil, profund et serain. Et parviendra à degré souverain de sapience (5), s'il est bien institué. Pourtant, je veulx le bailler à quelque homme sçavant, pour l'endoctriner selon sa capacité. Et n'y veulx rien espargner. »

De faict, l'on lui enseigna un grand docteur sophiste, nommé maistre Thubal Holoferne, qui luy aprint sa

(1) Adroitement.
(2) Il lançait une ruade.
(3) Les mâchoires.
(4) Instruire par Aristote.
(5) Sagesse..

charte (1) si bien qu'il la disoit par cueur au rebours; et y fut cinq ans et troys mois. Puis luy leut Donat (2), le Facet (3), Théodolet, et Alanus *in parabolis* (4), et y fut treze ans six moys et deux sepmaines.

Mais notez que ce pendent il luy aprenoit à escripre gotticquement, et escripvoit tous ses livres, car l'art d'impression n'estoit encores en usaige.

Et portoit ordinairement un gros escriptoire, pesant plus de sept mille quintaulx, duquel le gualement estoit aussi gros et grand que les gros pilliers de Enay; et le cornet y pendoit à grosses chaînes de fer, à la capacité d'un tonneau de marchandise.

Puis luy leugt *De modis significandi* (5), avecques les commens de Hurtebize, de Fasquin, de Tropditeulx, de Gualehaul, de Jehan le Veau, de Billonio, Brelinguandus et un tas d'aultres : et y fut plus de dix-huict ans et unze moys. Et le sceut si bien que, au coupelaud (6), il le rendoit par cueur à revers. Et prouvoit sus ses doigtz à sa mère que *de modis significandi non erat scientia*.

Puis, luy leugt le Compost (7), où il fut bien seze

(1) Son alphabet.

(2) *Ælius Donatus,* précepteur de saint Jérôme et auteur d'une grammaire latine.

(3) L'auteur du Facet est Reineras Alemanne.

(4) Traité d'Alain de l'Isle sur les paraboles.

(5) Ouvrage de Jean de Garlande.

(6) A l'examen.

(7) Le *Compost,* traduction d'un livre d'Anianus, intitulé *Computus*.

ans et deux moys, lors que son dict précepteur mourut, et fut l'an mil quatre cent vingt.

Après en eut un aultre vieulx tousseux, nommé maistre Jobelin Bridé (1), qui lui leugt Hugutio (2), Hebrard (3), Grecisme, le Doctrinal (4), les Pars, le *Quid est*, le *Supplementum*; Marmotret (5), *de Moribus in mensa servandis*; Seneca *de Quatuor virtutibus cardinalibus* (6); Passavantus (7) *cum commento*, et *Dormi secure*, pour les festes, et quelques aultres de semblable farine : à la lecture desquelz il devint aussi saige qu'onques puis ne fourneasmes nous.

CHAPITRE XV

Comment Gargantua fut mis soubs aultres pédagogues.

A tant son père apperceut que vraiment il estudioit très-bien et y mettoit tout son temps, toutes fois que en rien ne profictoit. Et qui pis est, en devenoit fou, niais, tout resveux et rassoté. De quoi se complaignant à don Philippes des Marais, viceroi de Papeligosse, entendit que mieulx lui vauldroit rien n'apprendre,

(1) Nom de fantaisie.

(2) Évêque de Ferrare et Grammairien.

(3) Ebrard de Béthune auteur du *Grécisme*.

(4) Le *Doctrinal* a été composé par Alexandre de Villedieu, cordelier.

(5) Le *Mammotrectus* est du Cordelier Marchesino.

(6) Ce traité est d'un faux Senèque, appelé Martin, évêque de Prague.

(7) Jacques Passavent, jacobin de Florence.

que tels livres soubs tels précepteurs apprendre. Car leur sçavoir n'estoit que besterie : et leur sapience n'estoit que mouffles (1), abastardissant les bons et nobles esperits, et corrompant toute fleur de jeunesse. « Qu'ainsi soit, prenez, dist-il, quelqu'un de ces jeunes gens du temps présent, qui ait seulement estudié deux ans : en cas qu'il n'ait meilleur jugement, meilleures paroles, meilleur propos que vostre fils, meilleur entretien et honesteté entre le monde, réputez-moi à jamais un taille-bacon de la Brene (2). »

Ce qu'à Grandgousier pleut tres-bien, et commanda qu'ainsi fust faict.

Au soir en soupant, ledict des Marais introduict un sien jeune page de Ville-Gongis, nommé Eudemon, tant bien testonné (3), tant bien tiré, tant bien espoussesté, tant honeste en son maintien, que trop mieulx ressembloit quelque petit angelot qu'un homme. Puis dist à Grandgousier :

« Voyez-vous ce jeune enfant ? il n'ha encores douze ans ; voyons, si bon vous semble, quelle différence y ha entre le sçavoir de vos resveurs matéologiens de temps jadis, et les jeunes gents de maintenant. »

L'essai plut à Grandgousier, et commanda que le page proposast. Alors Eudemon, demandant congé de ce faire au dict viceroi son maistre, le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche vermeille, les yeulx asseurés et le regard assis sus Gargantua, avecques modestie

(1) Et leur sagesse n'était rien.
(2) Tranche-lard de la Brive, petit pays de la Touraine.
(3) Testonné, c'est-à-dire les cheveux fins et soignés.

juvénile, se tint sus ses pieds, et commença le louer et magnifier premièrement de sa vertus et bonnes mœurs, secondement de son sçavoir, tiercement de sa noblesse, quartement de sa beaulté corporelle. Et pour le quint (1), doulcement l'exhortoit à révérer son père en toute observance, lequel tant s'estudioit à bien le faire instruire ; enfin le prioit qu'il le voulsist retenir pour le moindre de ses serviteurs. Car aultre don pour le présent ne requérait des cieulx, sinon qu'il luy feust faict grace de lui complaire en quelque service agréable.

Le tout feut par icelluy proféré avecques gestes tant propres, pronunciation tant distincte, voix tant éloquente, et language tant aorné et bien latin, que mieulx ressembloit un Gracchus ,un Ciceron, ou un Emilius du temps passé, qu'un jouvenceau de ce siècle.

Mais toute la contenence de Gargantua fut qu'il se print à plorer comme une vache, et se cachoit le visaige de son bonnet, et ne fut possible de tirer de luy une parole, non plus qu'un pet d'un asne mort.

D'ond son père fut tant courroussé, qu'il voulut occire maistre Jobelin. Mais ledict des Marays l'enguarda par belle remonstrance qu'il luy feist : en manière que fut son ire (2) modérée. Puis commenda qu'il feust payé de ses guaiges, et qu'on le feist bien chopiner théologalement : ce faict, qu'il allast à tous les diables.

(1) Le cinquième point.
(2) Colère.

« Au moins, disoit-il, pour le jourd'huy ne coustera il guères à son houste (1), si d'adventure il mouroit ainsi saoul (2) comme un Angloys. »

Maistre Jobelin party de la maison, consulta Grandgousier avecques le viceroy, quel précepteur l'on luy pourroit bailler, et feut advisé entre eulx, que à cest office seroit mis Ponocrates, pédagogue de Eudemon, et que touts ensemble iroient à Paris, pour congnoistre que estoit l'étude des jouvenceaulx de France pour icelluy temps.

CHAPITRE XXI.

L'estude de Gargantua, selon la discipline de ses précepteurs sophistes.

. . . .

Ce faict, voulut de tout son sens estudier à la discrétion de Ponocrates. Mais icelluy, pour le commencement, ordonna qu'il feroit à sa manière accoustumée, affin d'entendre par quel moyen, en si longtemps, ses antiques précepteurs l'avoient rendu tant fat, niais et ignorant.

Il dispensoit doncques son temps en telle façon, que ordinairement il s'esveilloit entre huyt et neuf heures, feust jour ou non ; ainsi l'avoient ordonné ses

(1) Hôte.
(2) Ivre.

régens antiques, alléguant ce que dict David : *Vanum est vobis ante lucem surgere* (1).

Puis se guambayoit, penadoit et paillardoit, se gambillait, étendait ses bras comme un oiseau déploie ses ailes pour prendre l'essor et se roulait sur la paillasse parmy le lict quelque temps, pour mieulx esbaudir ses esperitz animaulx, et se habilloit selon la saison, mais voluntiers portoit-il une grande et longue robbe de grosse frize, fourrée de renards ; après se peignoit du peigne de Almaïn, c'estoit des quatre doigtz et le poulce. Car ses précepteurs disoient que soi aultrement peigner, laver et nettoyer, estoit perdre temps en ce monde.

. . . .

Ponocrates luy remonstroit que tant soubdain ne debvoit repaistre au partir du lict, sans avoir premièrement faict quelque exercice. Gargantua respondit. « Quoi ? N'ay-je faict suffisant exercice ? Je me suis vaultré six ou sept tours parmy le lict, devant que me lever. Ne est-ce assez ? Le pape Alexandre (V) ainsi faisoit, par le conseil de son médicin juif, et vesquit jusques à la mort, en despit des envieux. Mes premiers maistres me y ont acoustumé, disans que le desjeuner faisoit bonne mémoire ; pourtant y beuvoient les premiers. Je m'en trouve fort bien et n'en disne que mieulx.

Et me disoit maistre Thubal (qui feut premier de sa licence à Paris), que ce n'est tout l'advantaige de

(1) Il est inutile de vous lever avant le jour.

courir bien toust, mais bien de partir de bonne heure; aussi n'est-ce la santé totale de nostre humanité, boyre à tas, à tas, comme canes, mais ouy bien de boyre matin : *unde versus :*

Lever matin n'est poinct bon heur,
Boyre matin est le meilleur.

Après avoir bien à poinct desjeuné, alloit à l'eglise, et luy pourtoit on dedans un grand panier un gros breviaire empantophlé (1).

CHAPITRE XXII

Les jeux de Gargantua.

. . . .

Après avoir bien joué, sassé, passé et beluté temps, convenoit boire quelque peu : c'estoient unze peguads pour homme ; et soubdain après bancqueter, c'estoit sus un beau banc, ou en beau plein lict s'estendre et dormir deux ou troys heures sans mal penser ny mal dire.

Luy esveillé secouoit un peu les aureilles : ce pendent estoit apporté vin frais ; là beuvoyt mieulx que jamais.

Ponocrates luy remonstroit que c'estoit maulvaise diète, ainsi boyre après dormir. » C'est, (respondist Gargantua), la vraie vie des Pères. Car de ma nature je dors sallé, et le dormir m'a valu autant de jambon. »

(1) Un breviaire dans son portefeuille.

Puis commençoit estudier quelque peu, et patenostres en avant, pour lesquelles mieulx en forme expédier, montoit sus une vieille mulle, laquelle avoit servy neuf roys. Ainsi marmotant de la bouche, et dodelinant de la teste, alloit veoir prendre quelque connil (1) aux filets.

Au retour se transportoit en la cuysine pour sçavoir quel roust (2) estoit en broche.

Et souppoit très bien par ma conscience, et voluntiers convioit quelques beuveurs de ses voisins, avecques lesquelz beuvant d'autant, comptoient des vieulx jusques és nouveaulx.

Entre aultres avoit pour domesticques les seigneurs du Fou, de Gourville, de Grignault et de Marigny.

Après souper venoient en place les beaux Évangiles de boys, c'est-à-dire force tabliers, ou le beau flux, un, deux, troys, ou à toutes restes pour abréger; ou bien alloient veoir les garses d'entour et petitz banquetz parmy, collations et arrière-collations. Puis dormoit sans desbrider jusques au lendemain huict heures.

CHAPITRE XXIII.

Comment Gargantua feut institué par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour.

Quand Ponocrates congneut (3) la vitieuse manière de vivre de Gargantua, délibéra aultrement le instituer en

(1) Lapin.
(2) Rôti.
(3) Connut.

lettres ; mais pour les premiers jours le toléra : considérant que nature ne endure mutations soubdaines sans grande violence. Pour doncques mieulx son œuvre commencer, supplia un sçavant médicin de celluy temps nommé maistre Théodore, à ce qu'il considérast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voye. Lequel le purgea canonicquement avec elébore de Anticyre, et par ce médicament luy nettoya toute l'altération et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi Ponocrates lui feist oublier tout ce qu'il avoit appris soubz ses antiques précepteurs, comme faisoit Timothée à ses disciples, qui avoient esté instruictz soubs aultres musiciens.

Pour mieulx ce faire, l'introduisoit és compaignies des gens sçavans qui là estoient, à l'émulation desquelz luy creust l'esperit et le desir de estudier aultrement et se faire valoir.

Après, en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoit heures quelconcques du jour, ains tout son temps consommoit en lettres et honeste sçavoir.

Se esveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendent qu'on le frotoit, luy estoit leue quelque pagine (1) de la divine Escripture haultement et clerement avecques pronunciation compétente à la matière, et à ce estoit commis un jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propos et argument de ceste leçon, souventes foys se adonnoit à révérer, adorer, prier et supplier le bon

(1) Page.

Dieu, duquel la lecture montroit la majesté et jugemens merveilleux....

Là son précepteur répétoit ce que avoit esté leu, luy exposant les poincts plus obscurs et difficiles.

Eulx retornans considéroient l'estat du ciel, si tel estoit comme l'avoient noté le soir précédent, en quelz signes entroit le Soleil, aussi la Lune pour icelle journée.

Ce faict, estoit habillé, peigné, testonné, acoustré et parfumé, durant lequel temps on lui répétoit les leçons du jour d'avant.

Luy-mesme les disoit par cueur, et y fondoit quelques cas practicques et concernens l'estat humain, lesquels ilz estendoient aulcunes foys jusques deux ou troys heures, mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit du tout habillé. Puis par troys bonnes heures luy estoit faicte lecture.

Ce faict, yssoient hors, tousjours conférens des propoz de la lecture et se desportoient en Bracque (1), ou ès prés, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone (2), galentement se exerçens le corps comme ilz avoient les ames auparavant exercé.

Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté; car ilz laissoient la partie quand leur plaisoit, et cessoient ordinairement lors que suoient parmy le corps ou estoient aultrement las. Adoncq estoient très bien essuéz et frottéz, chan-

(1) Jeu de paume du faubourg Saint-Marceau.

(2) Jeu de paume à trois personnes placées dans les coins d'un triangle.

geoient de chemise, et doulcement se pourmenans, alloient veoir sy le disner estoit prest. Là attendens récitoient clairement et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant monsieur l'appétit venoit; et par bonne opportunité s'asséoient à table.

Au commencement du repas estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors, si bon sembloit, on continuoit la lecture, ou commenceoient à deviser joyeusement ensemble, parlans pour les premiers mots de la vertu, propriété, efficace et nature de tout ce que leur estoit servy à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines et de l'apprest d'icelles. Ce que faisant, aprint en peu de temps tous les passaiges à ce compétens en Pline, Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Élian et aultres. Iceulx propos tenus, faisoient souvent, pour plus estre asseuréz, apporter les livres susdictz à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dictes, que pour lors n'estoit médicin, qui en sceust à la moitié tant comme il faisoit.

Après, devisoient des leçons leues au matin, et paré achevant leur repas par quelque confection de cotoniat (1), s'escuroit les dens avec un trou de lentisce (2), se

(1) Gelée de coings.

(2) Le lentisce, arbre d'où découle le mastic, servait aux Romains de cure-dents.

lavoient les mains et les yeulx de belle eaue fraische, et rendoient grâces à Dieu par quelques beaulx canticques faictz à la louange de la munificence et bénignité divine. Ce faict, on apportoit des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles : lesquelles toutes yssoient de arithmétique.

En ce moyen, entra en affection deicelle science numérale, et tous les jours après disner et souper y passoit temps aussi plaisantement qu'il souloit ne dez ou ès chartes. A tant sceut d'icelle et théoricque et practique si bien, que Tunstal (1), angloys,qui en avoit amplement escript, confessa que vraiment en comparaison de luy il n'y entendoit que le hault alemant.

Et non seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathématicques, comme géométrie, astronomie et musicque. Car attendens la concoction et digestion de son past, ils faisoient mille joyeux instrumens et figures géométricques, et de mesme praticquoient les canons astronomicques. Après se esbaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus un thème à plaisir de gorge.

Au reguard des instrumens de musicque, il apprint jouer du luc, de l'espinette, de la harpe, de la flutte de alemant et à neuf trouz, de la viole et de la sacqueboutte.

Ceste heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgeoit des excrémens naturelz; puis se remettoit

(1) Cuthbert Tunstal, évêque de Durham.

à son estude principale par troys heures ou d'avantaige, tant à répéter la lecture matutinale que à poursuyvre le livre entreprins, que aussi à escripre, bien traire et former les antiques et romaines lettres.

Ce faict, yssoient hors de leur hostel, avecques eulx un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'escuyer Gymnaste, lequel luy montroit l'art de chevalerie.

Changeant doncque de vestemens, montoit sus un coursier, sus un roussin, sus un genet, sus un cheval barbe, chevál légier, et luy donnoit cent quarières, le faisoit voltiger en l'aer, franchir le fossé, saulter le palys (1), court-tourner en un cercle, tant à dextre comme à senestre.

Là, rompoit, non la lance : car c'est la plus grande resverie du monde, dire : « J'ay rompu dix lances en tournoy ou en bataille ! » un charpentier le feroit bien ; mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc assérée, verde et froide rompoit un huys, enfonçoit un harnoys, aculloy un arbre, enclavoyt un anneau, enlevoit une selle d'armes, un haubert, un gantelet. Le tout faisoit armé de pied en cap. Au reguard de fanfarer (2) et faire les petitz popismes (3) sus un cheval, nul ne le feict mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare n'estoit qu'un singe en comparaison. Singulièrement estoit aprins à saulter hastivement d'un cheval sus l'autre sans prendre terre

(1) Palissade.

(2) Se montrer en la lice avec trompettes et clairons.

(3) Exprimer le son avec lequel on flatte les chevaux qui ne sont pas accoutumés à être montés.

(et nommoit-on ces chevaulx désultoires); et, de chascun cousté, la lance au poing, monter sans estrivières; et sans bride guider le cheval à son plaisir. Car telles choses servent à discipline militaire.

Un aultre jour s'exerçoit à la hasche, laquelle tant bien coulloit, tant verdement de tous pics resserroit, tant souplement avalloit en taille ronde, qu'il feut passé chevalier d'armes en campaigne, et en tous essais.

Puis bransloit la picque, sacquoit de l'espée à deux mains, de l'espée bastarde, de l'espagnole, de la dague et du poignard; armé, non armé, au boucler, à la cape, à la rondelle.

Couroit le cerf, le chevreuil, l'ours, le dain, le sanglier, le lièvre, la perdrys, le faisan, l'otarde. Jouoit à la grosse balle, et la faisoit bondir en l'aer aultant du pied que du poing.

Luctoit, couroit, saultoit, non à troys pas un sault, non à clochepied, non au sault d'alemant, « car, disoit Gymnaste, tels saulx sont inutiles et de nul bien en guerre, » mais d'un sault persoit un fossé, voloit sus une haye, montoit six pas encontre une muraille, et rampoit en ceste façon à une fenestre de la haulteur d'une lance.

Nageoit en parfonde eau, à l'endroict, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seulz pieds, une main en l'aer, en laquelle tenant un livre transpassoit toute la rivière de Seine sans icelluy mouiller, et tyrant par ses dens son manteau comme faisoit Jules César. Puis d'une main entroit par grande force en un basteau : d'icelluy se gettoit derechief en l'eaue, la teste première; sondoit

le parfond, creusoyt les rochiers, plongeoit ès abysmes et goulphres.

Puis icelluy basteau tournoit, gouvernoit, menoit hastivement, lentement, à fil d'eau, contre cours, le retenoit en pleine escluse, d'une main le guidoit, de l'aultre s'escrimoit avec un grand aviron, tendoit le vele, montoit aulx matz par les traictz, couroit sus les brancquars, adjustoit la boussole, contreventoit les boulines, bendoit le gouvernail.

Issant de l'eau (1), roidement montoit encontre la montaigne et dévalloit (2) aussi franchement; gravoit (3) ès arbres comme un chat, saultoit de l'une en l'aultre comme un escurieux (4), abastoit les gros rameaulx comme un aultre Milo; avec deux poignards asséréz et deux poinsons esprouvés, montoit au hault d'une maison comme un rat, descendoit puis du hault en bas, en telle composition des membres, que de la cheute n'estoit aucunement grevé.

Jectoit le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'espieu, la halebarde, enfonceoit l'arc, bandoit ès reins les fortes arbalestes de passe, visoit de l'arquebouse à l'œil, affeustoit le canon, tyroit à la butte, au papegay, du bas en mont, d'amont en val, devant, de cousté, en arrière, comme les Parthes.

On lui attachoit un cable en quelque haulte tour pen-

(1) Sortant de l'eau.
(2) Descendait.
(3) Gravissait.
(4) Ecureuil.

dent en terre, par icelluy avecques deux mains montoit, puis dévalloit sy roidement et si asseurément, plus que ne pourriez parmy un pré bien égallé.

On lui mettoit une grosse perche apoyée (1) à deux arbres, à icelle se pendoit par les mains, et d'icelle alloit et venoit sans des pieds à rien toucher, que à grande course on ne l'eust peu aconcepvoir.

Et pour se exercer le thorax et pulmon, crioit comme tous les diables. Je l'ouy une foys appellant Eudémon depuis la porte Sainct Victor jusques à Montmartre. Stentor n'eut oncques telle voix à la bataille de Troye.

Et pour gualentir les nerfz, on luy avoit faict deux grosses saulmones de plomb, chascune du poys de huyt mille sept cens quintaulx, lesquelles il nommoit altères. Icelles prenoit de terre en chascune main et les eslevoit en l'aer au dessus de la teste, et les tenoit ainsi sans soy remuer troys quarz d'heure et d'advantaige, que estoit une force inimitable.

Jouoit aux barres avecques les plus forz, et, quand le poinct advenoit, se tenoit sus ses pieds tant roidement qu'il se abandonnoit ès plus adventureux en cas qu'ils le feissent mouvoir de sa place, comme jadis faisoit Milo, à l'imitation duquel aussi tenoit une pomme de grenade en sa main, et la donnoit à qui lui pourroit ouster.

Le temps ainsi employé, luy froté, nettoyé, et refraischy d'habillemens, tout doulcement retournoit,

(1) Appuyée.

et passant par quelques préz ou aultres lieux herbuz, visitoient les arbres et plantes, les conférent avec les livres des Anciens qui en ont escript, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Marec et Galen, et en emportoient leurs pleines mains au logis : desquelles avoit la charge un jeune page nommé Rhizotome, ensemble des marrochons (1), des pioches, cerfouettes, bèches, tranches et aultres instrumens requis à bien arborizer. Eulx arrivéz au logis, ce pendent qu'on aprestoit le souper, répétoient quelques passaiges de ce qu'avoit esté leu et s'asséoient à table.

Notez ici que son disner estoit sobre et frugal : car tant seulement mangeoit pour réfréner les aboys de l'estomach, mais le soupper estoit copieux et large ; car tant en prenoit que luy estoit de besoing à soy tretennir et nourrir, ce que est la vraye diète prescripte par l'art de bonne et seure médicine, quoy qu'un tas de badaulx médicins, herselez en l'officine des Sophistes (2), conseillent le contraire. Durant icelluy repas estoit continuée la leçon du disner, tant que bon sembloit ; le reste estoit consommé en bons propos touts lettrez et utiles.

Après grâces rendues se adonnoient à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petitz passe-temps qu'on faict és chartes, és dez et guobelets, et là demouroient faisans grand'chère, s'esbaudissans aulcunes foys jusques à l'heure de dor-

(1) Instrument aratoire.

(2) Avicenne et ses sectateurs.

mir ; quelquefoys alloient visiter les compagnies des gens lettrez, ou des gens qui eussent veu pays estranges.

En pleine nuict, davant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert veoir la face du ciel ; et là notoient les comètes, sy aulcunes estoient, les figures, situations, aspectz, oppositions et conjunctions des astres.

Puis avec son précepteur récapituloit brièfvement à la mode des pythagoricques tout ce qu'il avoit leu, veu, sceu faict et entendu au décours de toute la journée.

Si prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense ; et luy rendant grâce de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clémence pour tout l'advenir. Ce faict, entroient en leur repos.

CHAPITRE XXIV.

Comment Gargantua employoit le temps, quand l'aer estoit pluvieux.

S'il advenoit que l'aer fust pluvieux et intempéré, tout le temps davant disner estoit employé comme de coustume, excepté qu'il faisoit allumer un beau et clair feu, pour corriger l'intempérie de l'aer. Mais aprè disner, en lieu des exercitations, ils demouroient en la maison, et par manière de apothérapie (1) s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier du boys, et à battre

(1) Apothérapie, c'est-à-dire par apposition.

les gerbes en la grange. Puys estudioient en l'art de paincture et sculpture, ou revocquoient en usage l'anticque jeu des tables, ainsi qu'en ha escript Leonicus, et comme y joue nostre bon amy Lascaris.

En y jouant recoloient les passages des auteurs anciens, esquels est faicte mention, ou prinse quelque métaphore sus iceluy jeu. Semblablement, ou alloient veoir comment on tiroit les métaulx, ou comment on fondoit l'artillerye ; ou alloient veoir les lapidaires, orfevres et tailleurs de pierreries, ou les alchymistes et monnoyeurs, ou les haultelissiers (1), les tissotiers (2), les velotiers (3), les horologiers (4), mirailliers (5), imprimeurs, organistes, tincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers ; et partout donnans le vin, aprenoient et considéroient l'industrie et invention des mestiers.

Alloient ouir les leçons publicques, les actes solennelz, les répétitions, les déclamations, les plaidoyez des gentilz d'avocatz, les concions des prescheurs évangéliques.

Passoit par les salles et lieux ordonnez pour l'escrime et là contre les maistres essayoit de tous bastons, et leurs monstroit par évidence, que aultant, voyre plus, en sçavoit que iceulx. Et au lieu de arboriser visitoient les bouctiques des drogueurs, herbiers, et apothecaires, et

(1) Fabricants de tapisserie de haute lisse.
(2) Fabricants de tissus.
(3) Fabricants de velours.
(4) Constructeurs d'horloges.
(5) Fabricants de miroirs.

soigneusement considéroient les fruictz, racines, fueilles, gommes, semences, axunges pérégrines, ensemble aussi comment on les adultéroit.

Alloit veoir les bastesleurs, trajectaires (1) et thériacleurs (2), et considéroit leurs gestes, leurs ruses, leurs sobressaulx et beau parler : singulièrement de ceulx de Chaunys en Picardie, car ils sont de nature grands jaseurs, et beaulx bailleurs de baillivernes en matière de cinges verds.

Eulx retournez pour soupper, mangeoient plus sobrement que ès aultres jours, et viandes plus désiccatives et exténuantes, affin que l'intempérie humide de l'aer communicquée au corps par nécessaire confinité, fust par ce moyen corrigée et ne leur feust incommode par ne soy estré exercité, comme avoient coustume.

Ainsi fut gouverné Gargantua, et continuoit ce procès de jour en jour, profictant comme entendez que peut faire un jeune homme scelon son aage de bon sens, en tel exercice ainsi continué. Lequel, combien que semblast pour le commencement difficile, en la continuation tant doulx fut, légier et délectable, que mieulx ressembloit un passe-temps de roy que l'estude d'un escholier.

Toutesfoys, Ponocrates, pour le séjourner de ceste véhémente intention des esperitz, advisoit une foys le moys quelque jour bien clair et serein, auquel bougeoient au matin de la ville, et alloient à Gentilly, ou à Boloigne, ou à Montrouge, ou au pont-Charanton, ou à Vanves,

(1) Joueurs de passe-passe.
(2) Terme de mépris.

ou à Sainct-Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grande chère dont ilz se pouvoient adviser : raillans, gaudissans, buvans d'aultant, jouans, chantans, dansans, se voyltrants (1) en quelque beau pré, dénigeans (2) des passcreaulx, prenans des cailles, peschants aux grenouilles et escrevisses.

Mais encores qu'icelle journée feust passée sans livres et lectures, poinct elle n'estoit passée sans profict, car en ce beau pré ilz recoloient par cueur quelques plaisants vers : de l'Agriculture de Virgile, de Hesiode ; du Rusticque de Politian ; descripvoient quelques plaisans épigrammes en latin ; puis les mettoient par rondeaux et ballades en langue françoyse.

En banquetant, du vin aisgué (3) séparoient l'eau : comme l'enseigne Cato *de Re rust.*, et Pline, avecques un guobelet de lyerre ; lavoient le vin en plain bassin d'eau, puis le retiroient avec un embut (4), faisoient aller l'eau d'un verre en aultre, bastissoient plusieurs petitz engins automates, c'est-à-dire soy mouvans eulx mesmes.

(1) Se vautrant.
(2) Dénichant.
(3) Vin aigué, c'est-à-dire eau rougie.
(4) Entonnoir.

PANTAGRUEL, ROY DES DIPSODES, RESTITUÉ A SON NATUREL AVEC SES FAICTZ ET PROUESSES ESPOVANTABLES, COMPOSEZ PAR FEU M. ALCOFRIBAS, ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE.

MDXLII

EXTRAITS DU LIVRE II. — CHAPITRE V.

Des faicts du noble Pantagruel en son jeune âge.

Ainsi croissoit Pantagruel de jour en jour et prouffitoit à veu d'œil, dont son père s'esjouissoit par affection naturelle. Et luy feist faire, comme il estoit petit, une arbaleste pour s'esbatre après les oysillons, qu'on appelle de présent la grand arbaleste de Chantelle (1); puis l'envoya à l'eschole pour apprendre et passer son jeune eage. De faict, vint à Poictiers pour estudier, et proffitta beaucoup.

. . . .

Puis retourna non à Poictiers, mais voulut visiter les aultres universitez de France, dont, passant à la Rochelle, se mist sus mer et vint à Bourdeaulx, auquel lieu ne trouva grand exercice, sinon des gabarriers jouans aux luettes sus la grave. De là vint à Thoulouse, où aprint fort bien à dancer, et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usance des escholiers de la-

(1) Place forte du Bourbonnais.

dicte université ; mais il n'y demoura gueres, quand il vit qu'ilz faisoyent brusler leurs régents tout vifz comme harans soretz, disant : ja Dieu ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez altéré sans me chauffer d'avantage.

Puis vint à Montpellier, où il trouva fort bons vins de Mirevaulx et joyeuse compagnie, et se cuida mettre à estudier en médicine, mais il considéra que l'estat estoit fascheux par trop, et mélancholicque, et que les médecins sentoyent les clystères comme vieulx diables. Pourtant vouloit estudier en loix ; mais, voyant que là n'estoient que troys tiegneux et un pelé de légistes au dit lieu se partit.. Et en chemin fist le pont du Guard et l'amphithéâtre de Nismes en moins de troys heures, qui toutesfoys semble œuvre plus divin que humain.

... Ainsi vint à Bourges, où estudia bien longtemps et proffita beaucoup en la faculté des loix. Et disoit aulcunesfois que les livres des loix luy sembloyent une belle robbe d'or triumphante et précieuse à merveilles, qui feust brodée de m.....: car, disoit-il, au monde n'y ha livres tant beaulx, tant aornés, tant élégans, comme sont les textes des Pandectes; mais la brodure d'iceulx, c'est assavoir la Glose de Accurse, est tant sale, tant infame et punaise, que ce n'est que ordure et villénie.

. . . .

CHAPITRE VI.

Comment Pantagruel rencontra un Limozin qui contrefaisoit le langaige françoys.

Quelque jour, je ne sçay quand, Pantagruel se pourmenoit après soupper avecques ses compaignons, par la porte d'où l'on va à Paris. Là rencontra un jeune escholier tout jolliet, qui venoit par icelluy chemin ; et après qu'ils se feurent saluez, lui demanda : Mon amy, dont viens tu à ceste heure? — L'escholier lui respondit : De l'alme(1), inclyte(2) et célèbre académie, que l'on vocite (3) Lutèce. — Qu'est-ce à dire ? dist Pantagruel à un de ses gens. — C'est, respondit-il, de Paris. — Tu viens doncques de Paris ? dist il. Et à quoy passez vous le temps, vous aultres messieurs étudiens au dict Paris? — Respondit l'escholier: Nous transfretons (4) la Sequane (5) au dilucule (6) et crepuscule ; nous deambulons (7) par les compites (8) et quadriviers de l'urbe (9); nous despumons la verbocination latiale (10) : et comme veri-

(1) Vénérable, féconde.
(2) Illustre.
(3) Appelle.
(4) Traversons.
(5) La Seine.
(6) Au point du jour.
(7) Nous nous promenons.
(8) Les carrefours.
(9) Place publique de la ville.
(10) Nous rejetons le bavardage.

similes amorabonds (1), captons la benevolence (2) de l'omnijuge, omniforme et omnigene sexe féminin.

Puis cauponizons (3) és tavernes meritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Magdaleine, et de la Mule, belles spatules vervecines perforaminées de petrocil (4). Et si, par forte fortune, y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies (5), et soyent exhaustés de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices (6) et vestes opignerées, prestolans les tabellaires à venir des penates et lares patriotiques. ».

A quoy Pantagruel dist · « Que diable de langaige est ceci? Par Dieu tu es quelque hérétique. — Seignor non, dist l'escholier, car libentissimement, dès ce qu'il illucesce quelque minutule lesche du jour, je démigre en quelque un de ces tant bien architectez monstiers; et là, me irrorant de belle eau lustrale, grignotte d'un transon de quelque missicque precation de nos sacrificules. Et, submirmillant mes precules horaires, eslue et absterge mon anime de ses inquinaments nocturnes. Je révère les olympicoles. Je vénère latrialement le supernel astripotent. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescripts décalogiques ; et selon la facultatule de mes vires, n'en discède la late unguicule. Bien est vériforme qu'à cause que Mammone ne supergurgite

(1) Vraisemblables amoureux.
(2) Bienveillance.
(3) Nous fréquentons les cabarets.
(4) Veau persillé.
(5) Bourses.
(6) Nous vendons nos livres.

goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lent à supereroger les eleemosynes à ces égènes quéritants leur stipe ostialement.

— Et bren, bren, dist Pantagruel, qu'est-ce que veult dire ce fol ? Je croi qu'il nous forge ici quelque language diabolique, et qu'il nous charme comme enchanteur. — A quoi dist un de ses gents : Seigneur, sans doubte ce galant veult contrefaire la langue des Parisians ; mais il ne faict qu'escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser et croit parler comme Pindare : et lui semble bien qu'il est quelque grand orateur en françois, parce qu'il dédaigne l'usance commune de parler. — A quoi dist Pantagruel. Est-il vrai ? — L'escholier respondit : Senior missaire, mon génie n'est poinct apte nate à ce que dict ce flagitiose nébulon pour escorier la cuticule de nostre vernacul gallicque (1) : mais viceversement, je gnave opere, et par vèles et rames je me enite de le locupleter (2) de la redondance latinicome. — Par Dieu, dist Pantagruel, je vous apprendrai à parler. Mais devant respond-moi, d'ond es-tu ? — A quoi dist l'escholier : L'origine primève de mes aves et ataves fut indigène des régions Lemoviques (3), où requiesce le corpore de l'agiotate (4) sainct Martial. — J'entends bien, dist Pantagruel. Tu es Limozin, pour tout potage. Et tu

(1) Notre langue maternelle, le Français.

(2) Je m'efforce de l'enrichir.

(3) Du Limousin.

(4) Très Saint.

veulx ici contrefaire le Parisian. Or vien ça que je te donne un tour de peigne. »

Lors le print à la gorge, lui disant : Tu escorches le latin : par sainct Jean, je te ferai escorcher le regnard, car je t'escorcherai tout vif. — Lors commença le pauvre Limozin à dire : Vée dicou gentilastre, ho sainct Marsault, adjouda mi ! Hau, Hau ! laissas à quo au nom de Dious, et ne me touquas grou. — A quoi dist Pantagruel : A ceste heure parles tu naturellement. »

. . . .

CHAPITRE VII.

Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaulx livres de la librairie de Sainct Victor.

Après que Pantagruel eut fort bien estudié en Aurélians (1) il delibéra visiter la grande université de Paris.....

Vint à Paris avecques ses gens ce faict, et à son entrée tout le monde sortit hors pour le veoir, comme vous scavez bien que le peuple de Paris est sot par nature, par béquarre et par bémol ; et le regardoyent en grand esbahyssement et non sans grande peur qu'il n'emportast le Palais ailleurs, en quelque pays *a remotis*, comme son père avoit emporté les campanes cloches de Nostre Dame, pour attacher au col de sa jument. Et, après quelque espace de temps qu'il y eut demouré et fort bien estudié en tous les sept ars libéraulx, il disoit que

(1) Orléans.

c'estoit une bonne ville pour vivre. Et trouva la librairie de Sainct Victor (1) fort magnificque, mesmement d'aulcuns livres qu'il y trouva, des quelz s'ensuit le répertoire, et *primo* : (2)..... Desquelz aulcuns sont ja imprimez, et les aultres l'on imprime maintenant en ceste noble ville de Tubinge.

CHAPITRE VIII.

Comment Pantagruel, estant à Paris, receut lettres de son père Gargantua, et la copie d'icelles.

Pantagruel estudioit fort bien, comme assez entendez, et prouffictoit de mesmes, car il avoit l'entendement à double rebras (3) et capacité de mémoire à la mesure de douze oyres (4) et bottes d'olif (5). Et comme il estoit ainsi là demourant, receut un jour lettres de son père en la manière que s'ensuit :

« Très chier fils, entre les dons, graces et prérogatives, desquelles le souverain plasmateur (6) Dieu tout puissant ha endouayiré (7) et aorné l'humaine nature à son commencement, celle me semble singulière et ex-

(1) Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, aujourd'hui la halle aux vins de Paris.

(2) Suit un catalogue de titres grotesques : *Bigua Salutis, Bragueta juris, le Moustardier de penitence, les Houseaulx, alias, les bottes de patience, la Croquignolle des curez*, etc.

(3) Manteau court que, du temps de l'auteur, on redoublait sur le bras.

(4) Tonneaux.

(5) Tonnes d'huile d'olive.

(6) Créateur.

(7) Donné en douaire.

cellente, par laquelle elle peurt en estat mortel acquérir espèce de immortalité, et en décours (1) de vie transitoire perpétuer son nom et sa semence. Ce qui est faict par lignée yssue de nous en mariage légitime; dont nous est aulcunement instauré ce que nous feut tollu (2) par le péché de nos premiers parens, esquelz fut dict, que parce qu'ilz n'avoient esté obéssans au commendement de Dieu le créateur, ils mourroient. et par mort seroit réduicte à néant ceste tant magnificque plasmature, en laquelle avoit esté l'homme créé. Mais, par ce moyen de propagation séminale, demoure és enfans ce que estoit déperdu és parens, et és nepveux ce que dépérissoit és enfans, et ainsi successifvement jusques à l'heure du jugement final, quand Jésu Christ aura rendu à Dieu le père son royaulme pacificque hors tout dangier et contamination de péché: car alors cesseront toutes générations et corruptions, et seront les élémens hors de leurs transmutations continues, veu que la paix tant désirée sera consommée et parfaicte, et que toutes choses seront réduictes à leur fin et période. Non doncques sans juste et équitable cause je rends graces à Dieu mon conservateur, de ce qu'il m'ha donné povoir veoir mon antiquité chenue (3) refleurir en ta jeunesse. Car, quand, par le plaisir de luy qui tout régist et modère, mon ame laissera cette habitation humaine, je ne me réputeray totalement mourir, ains passer d'un lieu en aultre, attendu que en toy et par

(1) Cours.
(2) Enlevé.
(3) Blanche.

toy je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant, et conversant entre gens de honneur et mes amys, comme je souloys (1). La quelle mienne conversation ha esté moyennant l'ayde et grace divine, non sans péché, je le confesse (car nous péchons tous, et continuellement requérons à Dieu qu'il efface noz péchez) mais sans reproche.

» Parquoy, ainsi comme en toy demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluysoient les meurs de l'ame, l'on ne te jugeroit estre garde et thrésor de l'immortalité de nostre nom, et le plaisir que prendroys ce voyant seroit petit, considérant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demoureroit, et la meilleure, qui est l'ame et par laquelle demeure nostre nom en bénédiction entre les hommes, seroit dégénérante et abastardie. Ce que je ne dis par defiance que je aye de ta vertu, laquelle m'ha esté ja par cy devant esprouvée, mais pour plus fort te encourager à proficter de bien en mieulx. Et ce que présentement te escriz, n'est tant à fin qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir vescu tu te resjouisses, et te refraischisses en courage pareil pour l'advenir. A laquelle entreprinse parfaire et consommer, il te peult assez soubvenir comment je n'ay rien espargné : mais ainsi y ay-je secouru comme si je n'eusse aultre thrésor en ce monde que de te veoir une fois en ma vie absolu et parfaict, tant en vertu, honesteté, et preud'hommie, comme en tout sçavoir libéral et honeste,

(1) J'avais l'habitude.

et tel te laisser après ma mort, comme un mirouoir représentant la personne de moy ton père, et si non tant excellent et tel de faict comme je te souhaite, certes bien tel en désir.

» Mais encores que mon feu père de bonne mémoire Grandgousier, eust adonné tout son estude à ce que je profitasse en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur et estude correspondit très-bien, voire encores oultrepassast son désir : toutesfoys, comme tu peulx bien entendre, le temps n'estoit tant idoine ne commode és lettres comme est de présent, et n'avoys copie de tels précepteurs comme tu as eu. Le temps estoit encores ténébreux, et sentant l'infélicité et calamité des Gotz, qui avoient mis à destruction toute bonne littérature. Mais, par la bonté divine, la lumière et dignité ha esté de mone age rendue és lettres, et y voy tel amendement que de présent a difficulté serois-je receu en la première classe des petitz grimaulx, qui en mone age virile estoys, non à tort, réputé le plus savant dudict siècle.

» Ce que je ne dis par jactance vaine (encores que je le puisse louablement faire en t'escripvant, comme tu as l'autorité de Marc Tulle en son livre de Vieillesse, et la sentence de Plutarche au livre intitulé, *Comment on se peut louer sans envie*), mais pour te donner affection de plus hault tendre.

» Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, grecque (sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant), hébraïque, chaldaïque, latine : les impressions tant élégantes et correctes en

usance, qui ont esté inventées de mon eage par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens sçavants, de précepteurs très-doctes, de librairies très-amples, qu'il m'est advis que ny au temps de Platon, ny de Cicéron, ny de Papinian, n'estoit telle commodité d'estude comme on y veoit maintenant. Et ne se fauldra plus doresenavant trouver en place ny en compagnie, qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve. Je voy les brigans, les boureaulx, les adventuriers, les palefreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps.

» Que diray-je? les femmes et filles ont aspiré à ceste louange et manne céleste de bonne doctrine. Tant y ha que en l'eage où je suis, j'ay esté contrainct de apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avois contemnées comme Caton, mais je n'avoys eu le loisir de comprendre en mon jeune eage. Et voluntiers me délecte à lire les moraulx de Plutarche, les beaulx dialogues de Platon, les monumens de Pausanias, et antiquitez de Athenæus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu mon créateur me appeler, et commander yssir de ceste terre.

» Parquoy, mon fils, je te admoneste que employe ta jeunesse à bien proficter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'aultre par louables exemples, te peut endoctriner. J'entens et veulx que tu apprenes les langues parfaictement : premièrement la grecque, comme le veult Quintilian ; secondement la latine, et puis l'hébraïcque pour les sainctes lettres ; et

la chaldaïque et arabicque pareillement; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, à Cicéron. Qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoy te aydera la cosmographie de ceulx qui en ont escript. Des artes libéraulx, géométrie, arimétisque et musicque, je t'en donnay quelque goust quand tu estoys encore petit, en l'eage de cinq à six ans : poursuys le reste, et de astronomie soiches-en tous les canons. Laisse-moy l'astrologie divinatrice, et l'art de Lullius (1), comme abus et vanitez. Du droit civil, je veulx que tu soiches par cœur les beaux textes et me les confères avecques philosophie.

» Et quant à la congnoissance des faictz de nature, je veulx que tu te y adonnes curieusement, qu'il n'y ayt mer, rivière, ny fontaine, dont tu ne congnoisses les poissons : tous les oyseaulx de l'aer, tous les arbres, arbustes et fructices des foretz, toutes les herbes de la terre, touts les métaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout orient et midy, rien ne te soit incongneu.

» Puis soingneusement revisite les livres des médicins grecs, arabes et latins, sans contemner (2) les thalmudistes (3) et cabalistes, et par fréquentes anatomies acquier-toy parfaicte congnoissance de l'aultre monde, qui est l'homme. Et par quelques heures du jour commence

(1) Raimond Lulle.
(2) Mépriser.
(3) Le Talmud est un recueil des traditions bibliques.

à visiter les sainctes lettres : premièrement, en grec, le Nouveau Testament et Epistres des apostres : et puis, en hébrieu, le Vieulx Testament. Somme, que je voy un abysme de science ; car, doresenavant que tu deviens homme et te fais grand, il te fauldra yssir de ceste tranquillité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes pour deffendre ma maison, et nos amys secourir en tous leurs affaires contre les assaulx des malfaisans. Et veulx que de brief tu essayes combien tu as proficté, ce que tu ne pourras mieulx faire que tenant conclusions en tout sçavoir publiquement envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrez, qui sont tant à Paris comme ailleurs.

» Mais parce que, selon le saige Salomon, sapience n'entre point en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'ame ; il te convient servir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées, tout ton espoir, et par foy formée de charité estre à luy adjoinct, en sorte que jamais n'en soys désemparé par péché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cueur à vanité : car ceste vie est transitoire : mais la parole de Dieu demoure éternellement. Soys serviable à tous tes prochains, et les ayme comme toi-même. Révère tes précepteurs, fui les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point resembler ; et les graces que Dieu te a données, icelles ne reçoipz en vain. Et quand tu congnoistras que tu auras tout le sçavoir de par delà acquis ; retourne vers moi, afin que je te voye, et donne ma bénédiction devant que mourir.

» Mon filz, la paix et grace de Notre Seigneur soit

avecques toy. Amen. De Utopie, ce dix-septiesme jour du moys de mars, ton père Gargantua. »

Ces lettres reçues et veues, Pantagruel print nouveau courage, et feut enflambé à proficter plus que jamais, en sorte que le voyant estudier et proficter, eussiez dict que tel estoit son esperit entre les livres, comme est le feu parmy les brandes (1), tant il l'avoit infatigable et strident.

(1) Bruyères.

LUTHER

LUTHER (Martin), fameux réformateur religieux du seizième siècle. Né le 10 novembre 1484 à Eisleben dans le comté de Mansfeld en Saxe. Mort le 18 février 1546.

CRITIQUE DU VIEUX SYSTÈME D'ÉDUCATION

Je le déclare, j'aimerais mieux que l'on fermât tout à fait les gymnases et les monastères, que de voir pratiquer la manière d'enseigner et de vivre qui jusqu'à ce jour y a été en usage. Je voudrais que tous les jeunes gens n'apprissent rien et fussent incapables de parler, plutôt que de les voir formés à telle école, sous la férule de tels précepteurs. Et voici mon avis et mon vœu : c'est que ces étables de baudets à deux pieds et que ces écoles diaboliques soient détruites de fond en comble et rasées, ou bien qu'elles soient par une pieuse métamorphose transformées en écoles chrétiennes.

Ne voyez-vous pas comment les Romains en usaient, quelle manière ils avaient d'élever les enfants? Entre quinze et dix-huit ans, ils les instruisaient en toute diligence des lettres grecques et latines, ainsi que de tous les arts qu'on appelle libéraux ; puis tout de suite

les mettaient à la guerre et les faisaient participer aux fonctions publiques. C'est cette éducation qui produisit ces hommes sages, éminents, dignes de la mémoire des siècles, les Camille, les Fabius, les Scipions, les Paul Émile, les Caton, et tant d'autres qui joignirent à une instruction merveilleusement étendue et variée une grande expérience en toutes sortes de choses.

Lettres aux seigneurs et magistrats des villes d'Allemagne.

BONNE INSTRUCTION

A qui faut-il imputer cette pénurie d'hommes éminents dans toutes les cités ? A l'incurie des magistrats qui ont laissé, dans leur indolence, la jeunesse grandir comme elle a pu, telle qu'une forêt envahie par les ronces, les broussailles et les lianes. Aussi la forêt n'a point porté de bois capable de servir aux charpentes : elle n'a produit que branches sans usage et bonnes au plus à faire du feu.

Pourquoi donc ne fondons-nous pas des écoles sur le bon modèle, où l'on enseignerait des choses dont l'enfant tirerait autant d'agrément qu'il en peut avoir à jouer aux palets tout le long du jour ? Car nous en sommes venus à ce point, dans cet âge fortuné, que les enfants ne peuvent apprendre ni les langues, ni les arts libéraux, ni l'histoire, qu'en se jouant et comme par plaisir. Les écoles ne sont plus ces galères et ces lieux de torture où jadis nous peinions sur la théorie des cas et des temps, pauvres diables abîmés de coups à grand renfort de férule et de fouet, où nous n'appre-

nions rien dans les mains de ces bourreaux de l'enfance toujours criant et battant, répandant la terreur et l'angoisse. On trouve bien du temps pour apprendre aux enfants à jouer aux cartes, à chanter, à danser : pourquoi n'en trouverait-on pas aussi bien et plutôt pour les instruire dans les lettres, occupation plus honnête et aussi plus profitable, tandis que les jeunes années leur laissent du loisir et leur donnent une facilité et une vivacité plus grandes pour tout apprendre?

Lettre aux seigneurs, etc.

FAIRE LES DÉPENSES NÉCESSAIRES

Il y a une chose qui mérite l'attention de tous ceux qui, soucieux de l'étude des langues et de la multiplication des écoles, veulent arrêter les méchants propos qui pleuvent sur l'Allemagne (*germanæ bestiæ*) : ils doivent ne pas entraver les études par un esprit de lésinerie, ne pas reculer devant la dépense nécessaire pour établir de vastes bibliothèques fournies de livres de toutes sortes, principalement dans les villes populeuses qui peuvent s'imposer des sacrifices. Et cela non seulement afin de procurer les moyens de s'instruire par la lecture à ceux qui ont mission de nous guider, soit dans les affaires publiques, soit dans les choses sacrées, mais encore pour que, de la sorte, tous les bons livres soient préservés de périr, ainsi que les sciences et les langues. C'est un point que Saint-Paul n'a pas négligé; car il écrit à Timothée sur le goût de la lecture et, une autre fois, sur des manuscrits de la Troade.

Lettre aux seigneurs, etc.

LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

N'était-ce pas une triste condition, dans un temps de barbarie, que celle de l'enfant qui devait durant vingt années étudier, et à quelle fin? pour pouvoir être initié aux choses de la religion et, comme on dit, lire la messe. Trois fois heureux, et plus, le jeune homme qui voit ses efforts couronnés d'un pareil résultat! O trois et quatre fois heureuse la mère qui avait mis au monde un fils dont elle était fière, au demeurant pauvre incapable, vraie nullité, qui n'était bon à rien ni pour les autres ni pour lui-même. Voilà les maîtres dont il nous fallait nous contenter, gens qui, ignorants eux-mêmes, n'ont pu nous enseigner ni la vérité ni la piété, bien plus, également incapables de nous instruire et de s'instruire eux-mêmes de la vie et des principes de la raison. Or d'où venait le mal? De ce qu'on n'avait pour tous livres que ceux des moines ignares et de sophistes barbares, vraies bêtes de somme. Force leur était donc de devenir eux-mêmes ce qu'étaient les livres où ils avaient appris, à savoir de parfaits ignorants. L'aigle altier ne naît pas des timides colombes et un sot n'engendre qu'un sot.

La première place dans les bibliothèques sera pour les annales, chroniques et histoires de toutes sortes, qui perpétuent le souvenir des temps passés; elles sont éminemment utiles pour qui veut connaître la marche du monde et se mêler des affaires publiques.

Lettre aux seigneurs, etc.

RÔLE DE L'ÉTAT, SON INTERVENTION NÉCESSAIRE

Il y a plus d'une raison pour ne pas laisser aux parents le soin de l'éducation. D'abord la plupart sont assez peu gens de bien pour ne pas s'en acquitter, supposé qu'ils en eussent la capacité : ils sont comme l'autruche qui abandonne ses œufs, ils donnent la vie à leurs enfants et les laissent s'élever comme ils peuvent. Et pourtant ces enfants devenus hommes, sont nos concitoyens, ils ont même patrie, même cité. Comment donc la raison supporterait-elle, bien plus, comment la charité chrétienne souffrirait-elle qu'ils grandissent au hasard, gâtés par tous les vices, dépourvus de toute saine éducation, comme un champ abandonné qu'envahissent les chardons et l'ivraie? Ils ne tarderont pas à corrompre et à perdre le reste de la jeunesse. On n'a pas voulu les élever, la cité tout entière en portera la peine : c'est ce qui est arrivé à Sodome, à Gomorrhe et à quelques autres villes, au témoignage de l'histoire Sainte.

Lettre aux seigneurs, etc.

APPEL AUX MAGISTRATS

Je vous prie (1), chers amis et seigneurs, accueillez avec bienveillance mes écrits et mes conseils. Je cherche votre intérêt et celui de l'Allemagne tout entière. Nous voyons, dans toute l'étendue du pays, les écoles

(1) Cité par M. Compayré : *Histoire critiq. des doct. de l'Éduc.* tome I, p. 150.

tomber; les gymnases n'ont plus d'élèves... C'est Satan qui suggère aux hommes cet oubli de l'éducation des enfants... La chose est grave et importante. Que si chaque année on emploie tant d'argent pour acheter des machines de guerre, pour construire des routes, pour rétablir des ponts, et en vue de mille autres objets d'utilité publique, pourquoi n'en emploierait-on pas bien davantage ou tout au moins autant pour nourrir des maîtres d'école, des hommes actifs et intelligents capables d'élever et d'instruire notre jeunesse? Nous avons parmi nous des maîtres distingués et savants, très avancés dans l'étude des langues et la connaissance des autres arts, et qui pourraient rendre les plus grands services si on les employait à former les jeunes gens. N'est-il pas évident pour tout le monde qu'un adolescent peut aujourd'hui apprendre en trois ans plus de choses que n'en savaient autrefois toutes les universités et tous les monastères? On a vu des jeunes gens étudier vingt ans, selon les anciennes méthodes, et arriver à peine à balbutier un peu de latin, sans rien connaître d'ailleurs de leur langue maternelle.

Dieu a prodigué ses bienfaits au XVIe siècle. Mais il ne faut pas laisser perdre ces richesses, il faut les répandre et les multiplier. Chaque jour nous voyons naître et croître des enfants sous nos yeux, et il n'y a personne qui s'en occupe! Voulons-nous donc, nous Allemands, demeurer toujours des fous et des bêtes, comme les peuples voisins nous appellent? (*Germaniæ bestiæ.*)

La première chose que nous ayons à faire, c'est de cultiver les langues, le latin, le grec et l'hébreu; car

les langues sont les fourreaux qui renferment l'esprit, les vases qui contiennent les vérités religieuses. Si nous laissons perdre les langues, le sens des Ecritures s'obscurcira de plus en plus, et la liqueur céleste se répandra. Ce n'est pas que tout prédicateur doive pouvoir lire les saintes Ecritures dans l'original, mais il faut qu'il y ait parmi nous des docteurs capables de remonter jusqu'à la source.

Quand il n'y aurait ni âme, ni ciel, ni enfer, encore serait-il nécessaire d'avoir des écoles pour les choses d'ici-bas, comme nous le prouve l'histoire des Grecs et des Romains. J'ai honte de nos chrétiens, quand je les entends dire : « L'instruction est bonne pour les ecclésiastiques, mais elle n'est pas nécessaire aux laïques. » Ils ne justifient que trop, par de tels discours, ce que les autres peuples disent des Allemands. Quoi! il serait indifférent que le prince, le seigneur, le conseiller, le fonctionnaire fût un ignorant ou un homme instruit capable de remplir chrétiennement les devoirs de sa charge? Vous le comprenez, il nous faut en tous lieux des écoles pour nos filles et nos garçons, afin que l'homme devienne capable d'exercer convenablement sa profession, et la femme de diriger son ménage et d'élever chrétiennement ses enfants. Et c'est à vous, seigneurs, de prendre cette œuvre en main, car, si l'on remet ce soin aux parents, nous péririons cent fois avant que la chose se fasse. Et qu'on n'objecte pas qu'on manquera de temps pour instruire les enfants : on en trouve bien pour leur apprendre à danser et à jouer aux cartes. Si j'avais des enfants et des ressources pour

les élever, je voudrais qu'ils apprissent, non seulement les langues et l'histoire, mais encore la musique et les mathématiques. Je ne puis me rappeler sans soupirer qu'il m'a fallu lire, non les poëtes et les historiens de l'antiquité, mais les livres des sophistes barbares, avec grande dépense de temps, avec dommage pour mon âme, en sorte qu'aujourd'hui encore j'ai grand'peine à me débarrasser l'âme de ces souillures et de cette lie. Certes, je ne veux plus d'écoles semblables à celles d'autrefois, où l'enfant perdait plus de vingt ans à apprendre par cœur Donat et les vers insupportables d'Alexandre, ne devenant pas même plus habile au jeu de paume; nous vivons dans des temps plus heureux. Je demande que l'enfant aille à l'école au moins une heure ou deux par jour, et il faut qu'on prenne les plus capables pour en faire des instituteurs et des institutrices. Assez longtemps nous avons croupi dans l'ignorance et la corruption; assez et trop longtemps nous avons été « les stupides Allemands », il est temps qu'on se mette au travail. Il faut, par l'usage que nous ferons de notre intelligence, prouver à Dieu que nous sommes reconnaissants de ses bienfaits.

Les filles, elles aussi, ont assez de temps pour qu'on exige d'elles qu'elles aillent chaque jour à l'école, au moins une petite heure. Elles emploient bien plus mal leur temps lorsqu'elles passent plusieurs heures à danser, à conduire des rondes ou à tresser des couronnes.

Lettre aux Seigneurs, etc.

VIVÈS

VIVÈS (**Louis**), philologue espagnol, évêque de Valence, — né en 1492, mort en 1540. Ses principales œuvres pédagogiques sont : *De institutione feminæ christianæ, libri tres* (*1523*) ; *De ingeniorum adolescentium et puellarum institutione, libri duo* (*1525*); *De tradendis disciplinis, libri quinque* (*1531*).

L'ÉDUCATION DES FILLES

Je suis d'avis qu'il faut soigner l'éducation des jeunes filles plus qu'on ne pense généralement. Bien des gens se méfient de la femme instruite, disant qu'elle joint à la malice naturelle les ressources d'un savoir dangereux. Mais à ce prix, il faut se méfier aussi bien des hommes chez qui un naturel mauvais se double d'un savoir dangereux. La science, que je voudrais voir répandue dans l'humanité tout entière est sobre et modeste, elle forme l'âme et rend meilleur, bien loin d'exciter les passions mauvaises ou de donner les moyens de les satisfaire. Tels sont, pour parler de la femme, les préceptes de conduite et les exemples de vertu : si les connaître est mauvais, je ne vois pas en quoi les ignorer peut être bon. Quoi donc! vous voulez que

votre fille soit savante pour le mal et ignorante du bien? Ce qui peut porter à mal faire, elle le connaîtra, et ignorera ce qui en détourne? Vous avez sur la science des idées assez fausses pour croire qu'il y a péril à savoir le bien et qu'il n'y en a pas à savoir le mal? Lors donc que votre fille sera en butte aux suggestions du mal, qui lui sera familier, quel secours attendra-t-elle du bien, dont elle ne saura rien? D'après votre manière de voir, pourquoi la conduire au sermon? Pourquoi l'éclairer vous-même, la châtier, lui faire des remontrances? Il vaut mieux, croyez-moi, la reléguer à la campagne, enchaîner et étouffer son esprit (si elle en a un), bref, en faire une bête. De la sorte vous la préserverez plus sûrement de la science.

De institut. fem. christ.

ALLAITEMENT MATERNEL

La jeune mère nourrira elle-même, si elle le peut, et obéira à la voix de la nature qui, en gonflant ses mamelles d'un lait abondant, semble lui crier impérieusement : « Nourris, toi qui as enfanté; toute femelle fait ainsi. »

Rien n'est plus salutaire pour l'enfant que d'être nourri de la même substance qui l'a formé; puis une nourrice, bien souvent, donne le sein en rechignant et avec humeur; au contraire, la mère est toujours prête, toujours joyeuse, et, si elle a quelque sujet de tristesse, la vue même de son enfant l'égaye : elle est heureuse, toute riante de le voir teter avidement. Commence-t-il à faire des risettes ou à bégayer, la voilà tout enivrée

de joie et de bonheur : on ne saurait croire combien son lait en devient plus salubre.

Ibid.

LA MÈRE PREMIÈRE INSTITUTRICE

La mère, si elle est instruite, donnera à ses enfants leurs premières leçons : ils auront en elle une mère, une nourrice, une institutrice, ils l'en aimeront mieux et apprendront plus vite, pour l'amour de celle qui les instruit. La mère apprendra à ses filles, outre les lettres, les ouvrages féminins, c'est-à-dire à filer la laine et le lin, à tisser, à coudre, à diriger le ménage et la maison. Une mère pieuse ne fera pas difficulté d'étudier quelquefois, ou de faire des lectures intructives et édifiantes, sinon pour elle-même, au moins pour ses enfants, afin de pouvoir les instruire et les rendre meilleurs. C'est sa mère, en effet, que le petit entend la première, c'est elle qu'il s'efforce d'imiter dans ses premiers bégaiements. Cet âge ne fait qu'imiter et n'est capable que de cela ; ses premières impressions et la première façon que reçoit son esprit lui viennent de regarder sa mère et de l'écouter. Aussi la mère a-t-elle plus d'influence qu'on ne saurait croire pour former le caractère de ses enfants. Elle est toute puissante pour le bien ou pour le mal.

Ibid.

L'EMPLACEMENT D'UNE ÉCOLE

En première ligne, il faut parler de l'emplacement. C'est ce qu'on envisage d'abord quand on veut établir

une école. On choisira un ciel salubre, pour que les écoliers n'aient pas à prendre un jour la fuite, dispersés par la crainte d'une épidémie. Il faut la santé à ceux qui veulent s'adonner de bon cœur et fructueusement à l'étude des sciences. On choisira encore un endroit isolé de la foule, et surtout à distance des métiers bruyants, tels que ceux des forgerons, tailleurs de pierres, travailleurs au marteau, au tour, à la roue, au métier de tissage. Toutefois, je ne voudrais pas un endroit trop riant et gracieux, qui invitât les écoliers à de trop fréquentes promenades, à moins que les études ne fussent d'un genre attrayant, comme celles des poètes, de la littérature, de l'histoire.

De causis corruptarum artium.

RÉGIME INTÉRIEUR

Il ne faut pas que les maîtres vendent aux écoliers leur nourriture. Chaque semaine, ils éliront un d'entre eux pour servir de maître d'hôtel : celui-ci, chaque jour, devra pourvoir aux emplettes et provisions ; à la fin de la semaine, il présentera ses comptes ; chacun lui remboursera pour sa quote-part, avec un surplus pour les frais du service. La nourriture sera convenable, saine, de digestion facile. C'est ce qui fait le corps bien portant et l'esprit dispos.

Ibid.

CONDAMNATION DES DISPUTES PUBLIQUES D'ÉCOLE

Je désapprouve hautement ce qui se pratique, dit-on, dans quelques académies : deux maîtres font ensemble

une leçon sur un même sujet, on les appelle concurrents. Je ne sache pas de mot plus justement employé que celui-là : ils courent en effet l'un sur l'autre, se donnent mutuellement l'assaut et rivalisent d'invectives, d'acrimonie, de rage. Ils réjouissent l'auditoire, comme un public de théâtre qui donne la palme non au plus savant, mais au meilleur comédien. Car les auditeurs ne sont pas en état de prononcer en connaissance de cause, n'entendant rien au débat. Nos docteurs se chamaillent aux grands applaudissements des auditeurs qui sont là comme au spectacle, et pour qui cette bataille est un régal. Moyennant quoi, tout respect et toute déférence pour les maîtres s'en vont ; adieu la tranquillité des études philosophiques, adieu les progrès ! Maîtres et élèves s'accoutument à se jalouser, à s'emporter les uns contre les autres, à s'injurier, à ne plus mesurer leurs actes ni leurs paroles ; sans compter d'autres défauts aussi malséants que possible chez un honnête homme Et ainsi, quand on vient à se mêler des affaires publiques ou privées, on apporte dans les conseils et dans toutes les démarches de la vie un esprit incapable et ignare et des passions enflammées de bête fauve. Que les professeurs soient donc choisis et approuvés non d'après les suffrages d'une foule tumultueuse et ignorante, mais par la décision d'un petit nombre de juges pris dans le sein de l'Université, d'un savoir et d'un caractère éprouvés.

Lorsqu'un enfant sera conduit à l'école par son père, qu'on fasse entendre à celui-ci que le savoir n'est pas

à rechercher comme un moyen bon à procurer une vie de fainéant, et que ce serait là une indigne récompense d'un si honorable labeur. Qu'on lui dise bien que les études ont pour but de rendre l'enfant plus sage et, par là, meilleur.

De tradendis disciplinis.

L'ART ET L'ENSEIGNEMENT

Sans doute, il faut, dans l'exposition d'une science, présenter toujours ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait ; néanmoins, quand on enseigne, il faut prendre garde de ne rien proposer aux élèves qui ne soit à la portée de leurs esprits. L'artiste doit chercher la perfection et la traduire dans les règles de l'art ; à chacun de s'évertuer ensuite à atteindre cette perfection. Mais le maître, dans son école, doit se mettre au niveau de son auditoire ; il ne défigurera point la science et n'enseignera pas des faussetés comme vérités, mais il ne dira que des choses que l'auditeur puisse comprendre.

Le divin Maître est un modèle de ces deux côtés, comme le fait voir le saint Évangile.

Ibid.

RAMUS

RAMUS (Pierre La Ramée) naquit dans un village du Vermandois, au commencement du XVIe siècle. Il garda d'abord les troupeaux, s'enfuit à 8 ans, arriva à Paris, et, après deux séjours malheureux à cause de sa misère, y revint une troisième fois et entra comme domestique au collège de Navarre. Il réagit courageusement, dans ses écrits et dans son enseignement, contre l'autorité abusive de l'aristotélisme scolastique, écrivit en 1543 une *Nouvelle Logique*, en français, et se vit interdire d'enseigner la philosophie par un arrêt royal que Henri II annula en 1545.

Nommé professeur de philosophie et d'éloquence (1551) au Collége de France, il ne cessa de proposer des réformes dans les méthodes d'enseignement. Suspect de protestantisme, il dut quitter Paris où il revint en 1563 pour le quitter encore en 1567. Il visita l'Allemagne où il fit profession publique de protestantisme. De retour à Paris en 1571, il mourut l'année suivante, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, au collège de Presles, victime de la haine et de la jalousie que son mérite et ses critiques avaient excitées contre lui.

IMPORTANCE DE LA MÉTHODE

Autant que l'homme surmonte les bêtes par le syllogisme, d'autant luymesme (1) excelle entre les hommes par la méthode.....

ERGOTAGE OISEUX ET SAVOIR UTILE

Entre les grandes et admirables parties de la sagesse de Socrate, une fut qu'il maintenoit que tous les arts libéraux se debvoient raporter à la vie humaine,

(1) Celui qui use de la bonne méthode.

pour faire l'homme plus avisé à bien délibérer, et plus prompt à bien executer, et qu'il y avait en escolles trop d'enseignement et de livres, trop de subtilités et d'ergoteries sans utilité, sans usage; que pour estre nautonnier, maçon, laboureur, n'est point assez de sçavoir parler de regles de nautique, de maçonnerie, de labourage, mais qu'il falloit mettre la main à l'œuvre, et bien naviguer, bien maçonner, bien labourer, que les mathématiques (qui estoient pour lors les arts les plus traictez et celebrez) se debvoient ainsi demonstrer, l'arithmetique pour bien nombrer, la geometrie pour bien mesurer, l'astrologie pour la nautique, pour la médecine, pour l'agriculture, pour toutes choses naturelles, sur lesquelles l'empire du ciel peut commander.

— Quand je vins à Paris, je tombé es subtilitéz de sophistes et m'aprit-on les arts libéraux par questions et disputes sans m'en jamais montrer un seul autre ny profit ny usage. Apres que je fus nommé et gradué pour maistre es ars, je ne me pouvois satisfaire en mon esprit et jugeois en moy mesme que ces disputes ne m'avaient apporté autre chose que perte de temps. Ainsi estant en cet esmoy, je tombe, comme conduit par quelque bon ange, en Xenophon, puis en Platon, où je cognois la philosophie socratique; et lors, comme espris de joye, je mets en avant que les maistres es artz de l'Université de Paris estoient lourdement abusez de penser que les artz liberaux fussent bien enseignez pour en faire des questions et ergos, mais que, toute sophisterie delaissée, il en convenait expliquer et proposer l'usage. Messeigneurs, ce socratisme fut trouvé si

nouveau et si estrange, que je fus joué et farcé par toute l'université de Paris, puis condamné pour ignorant, impudent, malitieux, perturbateur, et calomniateur, la langue et les mains me furent liées par cette mesme condamnation : pour le faire court, il ne me resta de l'issue de Socrates, sinon la següe.

Remontrance au Conseil privé touchant la profession royale en mathématiques, 1567.

L'APPLICATION, LA PRATIQUE

Scavoir seulement les règles universelles, sans sçavoir l'usage particulier, n'est point sçavoir absolument et actuellement, mais l'homme peut errer souvent es choses speciales, combien qu'il en ayt la science generalle : et à ce propos dict Aristote, au huictiesme livre de la Philosophie, qu'il n'est possible que celuy soit maçon, qui oncques ne maçonna, ny soit harpeur qui oncques ne joua de la harpe... Finalement (comme est dict par luy mesme au neufiesme des *Morales* à son fils) ce n'est pas assez de scavoir que c'est de vertu; mais il faut mettre peine de l'acquérir et d'en user. Partant donc que nul n'estime estre Grammarien, Rhethoricien, Logicien, pour avoir apris les loix et ordonnances de Grammaire, Rhethorique, Logique, et pour sçavoir caqueter en l'eschole des reigles d'icelles, comme par grande follie communement nous estimons, mais ainsi que nous voyons en tous arts voire mechaniques, que l'apprenty est certain temps à observer et considerer non seulement les mandemens (1) du maistre mais beaucoup

(1) Les préceptes, les leçons.

d'avantage les exemples et les œuvres d'iceluy en l'enseignant petit à petit, et par cette méditation et imitation enfin de son apprentissage faict quelque chef-d'œuvre, pour approuver sa diligence et acquérir le degré de maistrise. Ainsi faut-il exercer et pratiquer les aultres arts et Poëtes, Orateurs, Philosophes, c'est-à-dire en toute espèce d'esprits, et quand ce disciple logicien aura, par telle diligence et assiduité de long temps confirmé l'intelligence des arts, alors qu'il se presente hardiment à l'espreuve et examen de maistrise; et après avoir faict foy de telle estude, qu'il soit mis en la chaire et jouisse des privilèges proposés par la republique à telle vertu.

Ibid.

LES RÈGLES ET L'USAGE

Tant que nous penserons estre maistres es arts pour avoir appris les preceptes des arts, et en avoir disputé en l'eschole l'un contre l'autre, sans interpreter par elle ny conseil, ny jugement d'autheur aucun : sans imiter les vertus des grands, sans nous exercer ny en logique ny autres disciplines, ne sera ja le clair mirouër de l'invention nous représentant les especes de toutes choses : ne sera ja le soleil du jugement cognoissant la conjonction de toutes choses, ains sera seullement comme une veüe troublée et esblouye et bien souvent prenant l'une pour l'autre : et vaudrait beaucoup mieux avoir l'usage sans art, que l'art sans usage : car par l'usage de raison sans art nous voyons en toute part de la Republique maints hommes sages et

de bon jugement, c'est-à-dire grands logiciens et dialecticiens; et par l'art de raison sans usage, nous cognoissons souvent en noz escholes selon le dict d'Aristote, je ne sais quel mercure de Plasson. Si l'homme est sçavant en l'art et ignorant dans la practique, ce sera, dict-il, le mercure de Plasson (1) et ne sçaura si la science est dedans ou dehors.

Remontrance, etc.

UN ABUS SIGNALÉ

Une infinité d'hommes s'est élevée lesquelz, moyennant qu'ils ayent acquis le nom et degré de maistre en la faculté dont ils font profession, sans aultre choix, tant les ignorants que les sçavans ont entrepris de faire mestier d'enseigner en la philosophie, médecine, jurisprudence ou theologie. C'est chose fort indigne que le chemin pour venir à la cognoissance de la philosophie soit clos et défendu à la povreté, encores qu'elle fust docte et bien apprise. De cette infinité de docteurs, non seulement se sont engendrez des fraiz infinis, mais encore un infini mépris et contemnement de la discipline. Que la seule et legitime dépense que fasse l'escolier soit d'avoir vescu, de s'estre entretenu d'accoutremens, d'avoir acheté livres, d'avoir travaillé, et passé les nuits entieres, d'avoir employé la meilleure part de sa vie aux lettres.

Advertissement au roy sur la réformation de l'Université de Paris, 1562.

(1) C'est Pauson qu'il faut lire et non Plasson, Ramus fait ici illusion à une image de mercure que Pausen avait inséré si habilement dans une pierre transparente qu'on ne savait si le mercure était en dehors ou en dedans.

A LA ROYNE MERE DU ROY,

Madame, si quelqu'un estime que grammaire soit une chose puerile et abjecte, et pour tant que ce soit ung present indigne d'être présenté à une royne si grande, et tout occupée en si grandes affaires, je me deffendrai de votre authorité, que c'est par votre suasion que le roy m'a commandé de poursuivre le cours des artz libéraux, non seulement en latin pour les doctes de toute nation, mais en françoys pour la France, où il y a une infinité de bons esprits capables de toutes sciences et disciplines, qui toutefois en sont privez pour la difficulté des langues. Et à la vérité, il nous est aujourd'huy plus difficile d'apprendre une langue grecque ou latine, qu'il ne fut oncques ny à Platon ny à Aristote d'apprendre toute la philosophie.

Préface de sa *Grammaire française*. 1752. — La 1re édition est de 1562.

Les lois des Romains étaient écrites dans leur langue et réduites en XII tables, que les enfants apprenaient par cœur. Au lieu de ces XII tables, les français ont des myriades de lois rédigées en une langue étrangère. Parmi tant de jurisconsultes n'y en aurait-il pas un qui entreprenne d'éclaircir et de simplifier ce chaos? Pourquoi Cujas, pour n'en nommer qu'un seul, trouverait-il cette tâche au-dessus de ses forces? Et vous, Michel de l'Hospital?

Cité par M. Waddington : *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions.*

Par l'espace presque de cinq cens ans, l'Université de Paris a été fleurissante, sans qu'il y eust colleges renfermez (1), et premièrement qu'ils furent instituez, ils n'estoient comme hostelz publicqz de l'Université, mais propres et particuliers à l'entretenement et instruction de certains pauvres escoliers. Qu'il soit doncques (comme il a tousjours esté) au choys libre des pères, de mettre leurs enfants en college renfermé, ou, si bon leur semble, de les entretenir et nourrir en la ville. Mais renclorre les lectures des artz libéraux en certains colleges, qu'est-ce autre chose que de commettre certain nombre de fermiers à l'estude des artz libéraux ?

EXTRAIT DU TESTAMENT DE RAMUS

« Sur ma rente annuelle de 700 livres à l'Hôtel de Ville de Paris, j'en lègue 500 pour le traitement d'un professeur de mathématiques qui, dans l'espace de 3 ans, enseignera au collége royal l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'optique, la mécanique, la géographie et l'astronomie, non selon l'opinion des hommes, mais selon la raison et la vérité.

... Le doyen du collége royal annoncera, 3 mois à l'avance, un concours où seront appelés, avec le professeur en fonctions, tous les autres mathématiciens, de quelque pays qu'ils soient. Pendant ce temps, les candidats pourront faire des leçons et donner

(1) Ramus proteste ici contre l'abus des cours de philosophie qui se faisaient dans les collèges privés, au lieu de se faire publiquement.

ainsi des preuves de leur savoir. Nul ne sera admis à concourir, s'il ne possède à la fois les lettres grecques et latines et tous les arts libéraux, outre les mathématiques. Les candidats subiront un examen public, etc. (1).

ÉLOGE DE RAMUS

Pourquoi n'élèverions-nous pas dans cette Université une statue à Pierre Ramus, comme un hommage à son mérite et un encouragement à la munificence d'autres fondateurs ? Car, si vous approuvez mon avis, croyez-moi, l'Université verra naître plus d'un Ramus, je veux dire plus d'un bienfaiteur et d'un donateur. Toutefois, quoi que vous décidiez là-dessus, et pour ce qui est de P. Ramus, l'Université de Paris revendiquera à jamais l'honneur de l'avoir eu dans son sein. Elle sera heureuse de redire ses louanges et de lui payer un tribut de gratitude. P. Ramus, le premier, a légué ses biens à l'Université ; le premier il a fondé, lui simple particulier, une chaire de mathématiques ; le premier il a institué un professeur extraordinaire pour l'enseignement des sciences les plus excellentes ; le premier, enfin, il a contribué, non en paroles seulement ou par ses écrits, mais de son argent et de sa fortune, au progrès, au lustre et à la diffusion de ces sciences.

Discours sur la profession (chaire) de mathématiques instituée par P. Ramus, prononcé en latin par M. Bressius, Paris, 1576.

(1) Cité par M. Waddington : *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions.*

MONTAIGNE

MONTAIGNE (Michel, Seigneur de), auteur des *Essais* né au château de Montaigne en Périgord, le 28 février 1533, mort le 13 septembre 1592.

LES ESSAIS — LIVRE I

Je me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez comedies italiennes tousjours un Pedante pour badin, et le surnom de Magister n'avoir gueres plus honorable signification parmy nous : car, leur estant donné en gouvernement, que pouvoi je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation? Je cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entièrement contraire les uns des aultres; mais en cecy perdois je mon latin, que les plus galants hommes c'estoient ceulx qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque;

et est cette coustume ancienne; car Plutarque dict

que Grec et Escholier estaient mots de reproche entre les Romains, et de mespris. Depuis, avec l'aage, j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* (1). Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vifve et plus esveillée; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les jugements des plus excellents esprits que le monde ait porté, j'en suis encores en doubte. A recevoir tant de cervelles estrangieres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la première de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux aultres : je diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile; aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matière : lequel occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se desmesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va aultrement; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps, il se veoid, tout au rebours, des suffisants hommes aux maniements des choses publicques, des grands capitaines et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tressçavants.

Thales accusant quelquesfois le soing du mesnage

(1) Proverbe de frère Jean des Entommeures dans Rabelais.

et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du regnard, pour n'y pouvoir advenir : il luy print envie, par passetemps, d'en montrer l'experience; et, ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proufit et du gaing, dressa une traficque qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoyent faire de pareilles. Ce qu'Aristote recite d'aulcuns qui appelloyent et celuy là et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles : oultre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents; et à veoir la basse et necessiteuse fortune dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer toutes les deux, qu'ils sont et non sages, et non prudents.

Je quitte cette première raison, et croy qu'il vault mieulx dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences; et qu'à la mode de quoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille si ny les escholiers, ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme! » et d'un aultre : « O le bon homme! » il ne fauldra pas à se destourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y fauldroit un tiers crieur : « O les lourdes testes! » Nous nous enquerrons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin?

escrit il en vers ou en prose? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derrière. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotants la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement et mettre au vent.

Nous ne sommes, ce crois je, sçavants que de la science presente ; non de la passée, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ainsi elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy et d'en faire des contes, comme une vayne monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et jecter. Nature, pour montrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduict, faict naistre souvent, ez nations moins cultivées par art, des productions d'esprit qui luictent (1) les plus artistes productions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie, est il délicat, « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* Souffler prou, souffler; mais à remuer les doigts nous en sommes là. » Nous sçavons dire : « Cicero dict

(1) Rivalisent avec.

ainsi; Voylà les mœurs de Platon; Ce sont les mots mesmes d'Aristote : » mais nous, que disons nous nous mesmes? que jugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que, quand il escheeoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'aultre, ils suppleassent en sa place, et feussent tout prets à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chascun selon son gibbier; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents; et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies (1). J'en cognois à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour me le montrer; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier, en son lexicon, que c'est que *Galeux*, et que c'est que *Derriere*.

... Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, et y ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous

(1) Bibliothèques.

augmente et fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'expérience, les eust prinses à nostre mode ? Nous nous laissons aller si fort sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces. Me veulx je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca. Veulx je tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre ? je l'emprunte d'un Cicero. Je l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eut exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendice (1) : quand bien nous pourrions estre sçavants de sçavoir d'aultruy, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est (2).

Dionysius se mocquoit des grammairiens qui ont soing de s'enquerir des maulx d'Ulysses, et ignorent les propres ; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs ; des orateurs qui estudient à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher que mon escholier eust passé le temps à jouer à la paulme : au moins le corps en serait plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez ; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son latin et son

(1) Ce savoir emprunté et mendié.

(2) Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user.

grec l'ont rendu plus sot et plus presumptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie ; et l'a seulement enflee, au lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont, de touts les hommes ; et seuls, entre touts les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loi que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suyvie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimoient le proufit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon icelluy satisfissent sa peine ; » mes paidagogues se trouveroient chouez, s'estant remis au serment de mon expérience. Mon vulgaire périgordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces sçavantaux ; comme si vous disiez *Lettre-ferus*, auquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesme du sens commun ; car le païsan et le cordonnier, vous leur veoyez allez simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent ; ceulx-ci, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles ; mais qu'un aultre les accomode : ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade : ils vous ont desjà rempli la teste de loix ; et si, n'ont encores conceu le nœud de la cause : ils sçavent la

theorique de toutes choses ; cherchez qui la mette en practique.

.....Il y a aulcuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adjoustent encores l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style ; et encores que ces deux pièces soyent necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce que la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du jugement ; cette cy se peult passer de l'aultre, et non l'aultre de cette cy. « A quoy faire la science, si l'entendement n'y est? » Pleut à Dieu que, pour le bien de nostre justice, ces compaignies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science ! *Non scholæ, sed vitæ discimus* (1). Or, il ne fault pas attacher le à sçavoir l'ame, il l'y fault incorporer ; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre ; et, s'il ne la change et meliore son estat imparfaict, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là : c'est un dangereux glaive et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage ; *ut fuerit melius non didicisse* (2).

A l'adventure est ce la cause que et nous et la

(1) Nous nous instruisons non pour l'école, mais pour la vie (SENÈQUE).

(2) Il vaudrait mieux n'avoir rien appris (CICÉRON).

theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretaigne, fils de Jean V, comme on lui parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Écosse, et qu'on lui adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit « qu'il l'en aymoit mieulx, et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference en la chemise et le pourpoinct de son mary. »

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaulx conseils de nos rois ; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposee, par le moyen de la jurisprudence, de la medecine, du pedantisme et de théologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses qu'elles feurent oncques. Quels dommages, si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire ! *Postquam docti prodierunt, boni desunt.* Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que je cherchoy tantost seroit elle pas aussi de là que nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit, mais de ceulx (1) que nature a faict naistre à plus genereux offices que les lucratifs, s'adonnants aux lettres, ou si courtement

(1) A l'exception de ceux.

(retirez, avant que d'en avoir prins le goust, à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'estude, que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre ; et de ces gents là les ames estants, et par nature et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faulsement le fruict de la science : car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle ; son mestier est, non de lui fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les jambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science ; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte ; et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas ; et veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa Republique, c'est donner à ses citoyens selon leur nature, leur charge. Nature peult tout, et faict tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous veoyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier : de mesme il semble que l'expérience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant que tout aultre.

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, tous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfants, comme les aultres nations font les lettres. Platon dict que le fils aisné, en leur succession royale, estoyt ainsi nourry : Aprez sa naissance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la première auctorité autour des rois, à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain ; et aprez sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorzième, ils le déposoient entre les mains de quatre ; le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation (1) : le premier luy apprenoit la religion ; le second, à estre tousjours véritable ; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez ; le quart à ne rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que, en cette excellente police de Lycurgus, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soingneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au giste mesme des muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si, cette généreuse jeunesse desdaignant tout aultre joug que de la vertu, on luy ayt deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et justice : exemple que Platon

(1) Prudence, Justice, Tempérance, Courage : les quatre vertus fondamentales de la morale antique.

a suivy en ses Loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions ; et, s'ils condemnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire ; et par ce moyen, ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon. C'est, dict il, qu'en nostre eschole un grand garson, ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant faict juge de ce différend, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'aultre sembloit estre mieulx accomodé en ce poinct : sur quoi il me remontra que j'avois mal faict ; car je m'estois arrêté à regarder la bienseance, et il falloit premièrement avoir pourveu à la justice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit ; et dict qu'il en feut fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son eschole vaut cette là (1). Ils ont voulu couper chemin ; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivée

(1) A part le fouet qui vient ici fort mal à propos : une erreur de jugement n'est pas un délit.

mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par ouï dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vivement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude ; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandait à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes, » respondit il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produict des effets si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens ; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee : à Athenes, on apprenoit à bien dire ; et icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles ; ceulx cy aprez les choses : là, c'estoit une continuelle exercitation de la langue : icy, une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater, leur demandant cinquante enfants pour ostage, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aimoyent mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts : tant ils estimoient la perte de l'éducation de leur païs! Quand Agesilaus convie Xénophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce

n'est pas pour y apprendre la rethorique ou dialectique, mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeir et de commander. »

Il est tresplaisant de veoir Socrates, à sa mode, se mocquant de Hippias, qui lui recite comment il a gaigné spécialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter ; et qu'à Sparte, il n'a gaigné pas un sol; que ce sont gents idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter, ne font estat ny de grammaire ni de rhythme, s'amusant seulement à sçavoir la suitte des roys, establissements et decadences des estats, et tels fatras de contes; et au bout de cela, Socrates, luy faisant advouer, par le menu, l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie privee, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

CHAPITRE XXV

DE L'INSTITUTION DES ENFANTS.

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON.

Je ne veis jamais pere, pour bossu ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'advouer; non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperçoive de sa defaillance; mais tant y a qu'il est sien : aussi moy, je veoy mieulx que tout aultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste première en son

enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, je sçay qu'il y a une médecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent; et à l'adventure encores sçay je la pretention des sciences en general au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré aprez quelque science, je ne l'ai jamais faict; ny n'est art de quoy je sceusse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon; et, si l'on m'y force, je suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur....

Je n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy.

Quelqu'un doncques, ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy, l'aultre jour, que je me debvois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfants : mais à la verité, je n'y entends, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroict, où il se traicte de la nourriture et institution des enfants.

Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande variété de façons, et difficulté ; pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter; mais depuis qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers, plein d'embesongnement et de crainte, à les dresser et nourrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et si faulses, qu'il est malaysé d'y establir aucun solide jugement. Veoyez Cimon, veoyez Themistocles, et mille aultres, combien ils se sont disconvenus à eulx mesmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle; mais les hommes, se jectant incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se desguisent facilement : si est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille on souvent, et employe lon beaucoup d'aage, à dresser des enfants aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer toujours aux meilleures choses et plus proufitables; et qu'on se doibt peu appliquer à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon, en sa Republique, me semble leur donner trop d'auctorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un outil de merveilleux service, notamment aux per-

sonnes eslevees en tel degré de fortune comme vous estes. A la verité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, madame, parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la doulceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encore les escripts de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte vostre mary et vous estes descendus, et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre touts les jours d'aultres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles) ; je vous veulx dire la-dessus une seule fantaisie que j'ay, contraire au commun usage : c'est tout ce que je puis conférer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donrez, du chois duquel despend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs aultres grandes parties, mais je n'y touche point pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille; et de cet article sur lequel je me mesle de lui donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence.

A un enfant de maison (1), qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abjecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde

(1) Fils de famille.

et despend d'aultruy), ny tant pour les commoditéz externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir habile homme qu'homme sçavant, je vouldrois aussi qu'on feust soingneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine; et qu'on y requist touts les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict : je vouldrois qu'il corrigeast cette partie; et que de belle arrivee, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la metere sur la montre, luy faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme; quelquefois luy ouvrant chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul; je veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Arcesilaus, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx. *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum qui docent* (1). Il est bon qu'il le fasse trotter devant luy, pour jujer de son train, et juger jusques à quel poinct il se doibt ravaller pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout; et de la sçavoir choisir et conduire bien mesu-

(1) L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 5.

reement, c'est une des plus ardues besongnes que je sçache; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Je marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val.

Ceulx qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes; ce n'est pas merveille si en tout un peuple d'enfants ils rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruict de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il juge du proufit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subjects, pour veoir s'il l'a encore bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progrez, des paidagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son opération, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre âme ne bransle qu'à credit, liee et contrainte à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captivee soubs l'autorité de leur leçon : on nous a tant assubjectis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures; notre vigueur et liberté est esteincte.

Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus

que ceulx des stoïciens ou epicuriens : qu'on lui propose cette diversité de jugements, il choisira, s'il peult; sinon, il en demeurera en doubte :

Che non men che saver, dubbiar m' aggrata (1) :

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes : qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien. Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes; et qu'il oublie hardiment, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La vérité et la raison sont communes à chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym, ni marjolaine : ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne veoyez pas les espices d'un homme de parlement; vous veoyez les alliances

(1) Aussi bien que savoir, douter a son prix (DANTE).

qu'il a gaignées, et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publicque sa recepte; chascun y met son acquest.

Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus, l'entendement qui veoid et qui oyt; c'est l'entendement qui approufite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne ; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy.

Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero? on nous les placque en la memoire toutes empennees, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sçait droictement, on dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attends qu'elle serve d'ornement. non de fondement; suyvant l'advis de Platon, qui dict : « La fermeté, la foy, la sincérité estre la vraye philosophie ; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard. » Je vouldrois que le Paluël ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinssent des caprioles à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement sans l'esbranler : ou qu'on nous apprinst à manier un cheval ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme

ceulx cy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des païs estrangiers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda*, ou la richesse des calessons de la signora Livia : ou comme d'aultres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Je vouldrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peult plier.

Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes, ni de le veoir nourry grossierement comme il faut et hazardeusement; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny le voir sur un cheval

rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede : qui veut faire un homme de bien, sans doubte il ne le fault espargner en cette jeunesse ; et fault souvent chocquer les regles de la médecine : ce n'est pas assez de luy roidir l'ame ; il lui fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressée, si elle n'est secondée ; et a trop faire de, seule, fournir à deux offices. Je sçais combien ahanne (1) la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle ; et apperceois souvent, en ma leçon, qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nayz, qu'une bastonnade leur est moins qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolori* (2). Il le faut rompre à la peine et aspreté des exercices pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du cautere, et de la geaule aussi et de la torture; car de ces derniers icy, encore peult il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les mes-

(1) Gémit.
(2) Le travail endurcit à la douleur (CICÉRON).

chants : nous en sommes à l'espreuve; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde.

Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la présence des parents : joinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legiere incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquérir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez trescommodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise ; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en présence : car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publicques : *Licet sapere sine pompa, sine invidia* (1). Fuye ces images regenteuses et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre; et comme si ce feust marchandise malaysée que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque peculiere

(1) On peut être sage sans éclat, sans orgueil (CICÉRON).

valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art, aussi n'est-il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilégier au dessus de la coustume.

On luy apprendra de n'entrer en discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa luicte; et, là mesme, à n'employer pas touts les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende délicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par conséquent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter les armes à la vérité tout aussitost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvisement : car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescript; il n'est engagé à aulcune cause, que parce qu'il l'appreuve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre : *neque, ut omnia, quæ præscripta et imperata sint, defendat, necessitate ulla cogitur* (1).

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, et tresaffectionné et trescourageux: mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un debvoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blecent nostre liberté par ces obligations

(1) Nulle nécessité ne l'oblige à défendre tout ce qu'on voudroit impérieusement lui prescrire. CICÉRON, *Acad.*, II, 3.

particulieres, le jugement d'un homme gagé et achepté, où il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres subjects, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouïssent : pourtant veoid on coustumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduicte. Qu'on luy face entendre que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effect de jugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche; que l'opiniastrer et constester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l'advertira, estant en compaignie, d'avoir les yeulx par tout; car je trouve que les premiers sieges sont communeement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance : j'ai veu, cependant qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'aultre bout. Il son-

dera la portee d'un chascun : un bouvier, un masson, un passant, il fault tout mettre en besogne, et emprunter chascun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesme et foiblesse d'aultruy luy sera instruction : à contrerooller les graces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantaisie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemaigne;

Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
Ventus in Italiam quis bene vela ferat (1);

il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celuy là : ce sont choses tresplaisantes à apprendre, et tresutiles à sçavoir.

En cette practique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres : il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veult; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette

(1) Quelle contrée est engourdie par le froid, ou calcinée par le soleil; quel vent propice porte les vaisseaux en Italie (PROPERCE).

part là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage, que les mœurs d'Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : j'ai leu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas leu; Plutarque y en a leu cent, oultre ce que j'y ay sceu lire, et à l'adventure oultre ce que l'aucteur y avoit mis : à d'aulcuns, c'est un pur estude grammairien; à d'aultres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus, tresdignes d'estre sceus; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne; mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; et se contente quelquefois de ne donner qu'une attaincte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot, « Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est : Non, » donna peult estre la matiere et l'occasion à La Boëtie de sa SERVITUDE VOLONTAIRE. Cela mesme de luy veoir trier une legiere action, en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours.

Il me semble que les premiers discours dequoy on luy doibt abruver l'entendement, ce doibvent estre ceulx qui règlent ses mœurs et son sens ; que lui apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commençons par l'art qui nous faict libres : elles servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme tous aultres choses y servent en quelque manière aussi; mais choisisons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs justes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage ; et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonseures tresinutiles que nous ferions mieulx de laisser là ; et, suyvant l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en icelles ou fault l'utilité :

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants la science des astres et le mouvement de la huictiesme sphère, avant que les leurs propres :

Anaximenes escrivant à Pythagoras : « De quel sens puis-je m'amuser au secret des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousjours présente aux yeulx ? car lors les rois de Perse preparoient la guerre contre son païs. Chacun doibt dire ainsi : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, iray je songer au bransle du monde ? »

Aprez qu'on luy aura apprins ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que

logique, physique, geométrie, rhetorique ; et la science qu'il choisira, ayant desjà le jugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'aucteur mesme propre à cette fin de son institution : tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee ; et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on lui pourra joindre quelque homme de lettres qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza (1), qui y peut faire doubte? Ce sont là préceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prinse, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'âme treuve où mordre, et où se paistre. Ce fruict est le plus grand sans comparaison, et si sera plustôt meury (2).

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrongné, sour-

(1) Savant du quinzième siècle, né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs autres savants de la Grèce. Auteur d'une grammaire grecque.

(2) Mûri.

cilleux et terrible : qui me l'a masquee de ce faulx visage, pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne die follastre; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien rencontrant, dans le temple de Delphes, une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit : « Ou je me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous : » à quoy l'un d'eux Heracleon le megarien, respondit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe βάλλω a double λ, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs χεἰρον et βέλτιον, et des superlatifs χείριστον et βέλτιστον, qu'il fault rider le front s'entretenant de leur science : mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouïr ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister. »

L'ame qui loge la philosophi edoibt, par sa santé, rendre sain encores le corps : elle doibt faire luire jusques au dehors son repos et son aise; doibt former à son moule le port exterieur, et l'armer, par consequent, d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif et alaigre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouïssance constante; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousjours serein : c'est *Baroco Baralipton* qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire.

Mon Gouverneur luy fera cette nouvelle leçon : Que le

prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice; si esloingné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement, c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïfveté et aysance de son progrez.

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieulx ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra; qui, au son du tabourin qui arme la jeune ardeur de ses compaignons, se destourne à un aultre qui l'appelle au jeu des batteleurs; qui, par souhait, ne treuve plus plaisant et plus doulx revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avecques le prix de cet exercice : je n'y treuve aultre remede, sinon qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville, feust il fils d'un duc; suyvant le precepte de Platon, « Qu'il fault colloquer les enfants, non selon les facultez (1) de leur pere, mais selon les facultez de leur ame. »

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les autres aages, pourquóy ne la luy communique lon?

On nous apprend à vivre quand la vie est passee. Cicero disoit que, quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques; et je treuve ces ergotistes plus tristement

(1) Les moyens.

encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé ; il ne doibt au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie; le demourant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se peult amender; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traicter à poinct : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Pour tout cecy, je ne veulx pas qu'on emprisonne ce garson : je ne veulx pas qu'on l'abandonne à la cholère et humeur melancholique d'un furieux maistre d'eschole; je ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix; ny ne trouverois bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrète à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay je veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science! Carneades s'en trouva si affollé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui

prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue. A la vérité, nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue; et, hommes faicts, on n'y veoid aulcune excellence : j'ay ouy tenir à gents d'entendement, que ces colleges où on les envoye, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un jardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre : toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estudes, car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire : » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices, ç'a esté le jugement commun de tous les sages, que, pour la doulceur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ni aux jeux; et Platon l'ayant invitee à son Convive (1), nous

(1) Banquet.

veoyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle, et accommodee au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

Ainsi, sans doubte, il choumera moins que les aultres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoyqu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligations de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les jeux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude; la course, la luicte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaulx et des armes. Je veulx que la bienseance exterieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quand et quand (1) l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme : il n'en fault pas faire à deux; et comme dict Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire egualement, comme une couple de chevaulx attelez à mesme timon; et, à l'ouyr, semble il pas prester plus de temps et plus de solicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au contraire?

Au demourant, cette institution se doibt conduire par une severe doulceur, non comme il se faict : au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur

(1) En même temps que.

presente, à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force : il n'est rien, à mon advis, qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurcissez pas; endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser; ostez luy toute mollesse et delicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout; que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoreux. Enfant, homme vieil, j'ay tousjours creu et jugé de mesme. Mais, entre aultres choses, cette police de la pluspart de nos colleges m'a tousjours desplu : on eust failly, à l'adventure, moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive : on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le poinct de leur office (1); vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholère. Quelle maniere pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintifves, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees de fouets! Inique et pernicieuse forme! joinct, ce que Quintilian en a tresbien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suittes perilleuses, et nommeement à notre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier sanglants! J'y ferois pourtraire la Joie, l'Alai-

(1) Au moment de leurs exercices.

gresse, et Flora, et les Graces, comme feit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur proufit, que là feust aussi leur esbat : on doibt ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soingneux, en ses Loix, de la gayeté et passetemps de la jeunesse de sa cité; et combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduicte et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses, et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommander particulierement la poësie que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de société. J'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebuzades; d'aultres s'effrayer pour une souris; d'aultres rendre la gorge à veoir de la cresme; d'autres à veoir brasser un lict de plume; comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l'adventure, à cela quelque proprieté occulte; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure.

Le corps est encores soupple; on le doibt, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes; et, pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté soubs boucle, qu'on rende hardiement un jeune homme commode à toutes nations et compaignies, voire au desreglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suive

l'usage : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas louable en Callisthenes d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avecques son prince. Je veux qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compaignons ; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté : *Multum interest, utrum peccare aliquis nolit, an nesciat.* Je pensois faire honneur à un seigneur aussi esloigné de ces débordements qu'il en soit en France, de m'enquerir à lui en bonne compaignie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la nécessite des affaires du roy, en Allemaigne : il le print de cette façon ; et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay qui, à faulte de cette faculté, se sont mis en grand peine, ayants à practiquer cette nation. J'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de sa santé ; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonnienne ; autant reformé à Sparte, comme voluptueux en Ionie. Tel vouldrois-je former mon disciple.

Voicy mes leçons : Celui là y a mieulx proufité, qui les faict, que qui les sçait. Si vous le veoyez, vous l'oyez ; si vous l'oyez, vous le veoyez.

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera ; il la repetera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence

en ses entreprinses, s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportements; s'il a du jugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de la tempérance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie; de l'indifférence en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : Le vray mirouer de nos discours est le cours de nos vies.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine, au deçà de Clery, deux regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre : plus loing derriere eux je veoyois une troupe, et, maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy; luy, qui n'avoit pas veu ce train qui le suyveoit, et qui penseoit qu'on luy parlast de son compaignon, respondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme, c'est un grammairien; et je suis logicien. » Or, nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suivront que trop; il les traisnera, si elles ne veulent suyvre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela? ce sont des umbrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclaircir au

dedans, ny par consequent produire au dehors; ils ne s'entendent pas encores eulx mesmes, et veoyez les un peu begayer sur le poinct de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matière imparfaicte. De ma part, je tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vifve imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mimes, s'il est muet : Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire; ne faict pas son laquay ou une harangiere du Petit Pont; et si, vous entretiendront tout votre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux regles de leur langage que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny, pour avant jeu, capter la benevolence du candide lecteur; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peincture s'efface ayseement par le lustre d'une vérité simple et naïve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme; comme Afer montre bien clairement chez Tacitus.

Voire mais, que fera il si on le presse de la subtibilité sophistique de quelque syllogisme? « Le jambon faict boire; le boire desaltere : parquoy le jambon desaltere. » Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : « Pourquoi le deslieray je, puisque tout lié il m'empesche? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques ; à

qui Chrysippus dict : « Joue toi de ces battelages avecque les enfants; et ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. » Si ces sottes arguties, *contorta et aculeata sophismata*, luy doibvent persuader un mensonge, cela est dangereux; mais si elles demeurent sans effet, et ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne veois pas pourquoi il s'en doibve donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue, pour courir après un beau mot. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Je veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui escoute, qu'il n'ayt aulcune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant délicat et peigné, comme vehement et brusque : plustost difficile qu'ennuyeux; esloigné d'affectation; desreglé, descousu et hardy : chasque loppin y face son corps; non pedantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cesar; et si je ne sens pas bien pourquoi il l'en appelle.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre jeunesse au port de leurs vestements : un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui représente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangiers, et nonchalante de l'art; mais je la treuve encores mieulx employee en la forme du parler. Toute affectation, nommeement en la gayeté

et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan; et en une monarchie, tout gentilhomme doit estre dressé au port d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant. Je n'ayme point de tissure où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on puisse compter les os et les veines. L'eloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy.

Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns qu'il nommoit φιλολόγους, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons; les aultres, λογοφίλους, qui n'avoyent soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire; mais non pas si bonne qu'on la faict; et suis despit de quoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je vouldrois premièrement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins où j'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand adgencement sans doubte que le grec et latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy mesme : s'en servira qui vouldra. Feu mon père, ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire, parmy les gens sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des an-

ciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a, que l'expedient que mon pere y trouva, ce feut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une règle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chascun y feit : mon pere et ma mere apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, j'avoy plus de six ans, avant que j'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque; et sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet et sans larmes, j'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny

alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges; on le donne aux aultres en françois. mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a escript *de comitiis Romanorum*; Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote; George Buchanan, ce grand poëte écossois; Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes précepteurs domestiques, m'ont dict souvent que j'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Buchanan, que je veis depuis à la suitte de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne; car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon père desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos déclinaisons, à la manière de ceux qui, par certains jeux de tablier, apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car entre aultres choses, il avoit été conseillé de me faire gouster la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon propre désir; et d'eslever mon ame en toute doulceur et liberté, sans rigueur et contraincte : je dis jusques à telle superstition, que, par ce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher

du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument; et ne feus jamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere; auquel il ne se fault prendre, s'il n'a recueilly aulcuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause : en premier, le champ stérile et incommode; car, quoique j'eusse la santé ferme et entière, et quand un natürel doulx et traictable, j'estoy parmy çela si poisant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oysifveté, non pas pour me faire jouer. Ce que je veoyois, je le veoyois bien; et, soubs cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit; l'apprehension, tardifve; l'invention, lasche; et, aprez tout, un incroyable default de memoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suyt toujours ceulx qui vont devant, comme les grues, et se rengea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premières institutions, qu'il avoit apportées d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tresfloris-

sant pour lors, et le meilleur de France : et là, il n'est possible de rien adjouster au soing qu'il eut, et à me choisir des précepteurs de chambre suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture, en laquelle il réserva plusieurs façons particulières, contre l'usage des colleges; mais tant y a que c'estoit tousjours college. Mon latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoutumance j'ay perdu tout usage; et ne me servist cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire enjamber d'arrivee aux premieres classes; car, à treize ans que je sortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et à la vérité, sans aulcun fruict que je peusse à present mettre en compte.

LIVRE II.

CHAPITRE VIII.

Je ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nayz, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aymables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir près de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre (1) et s'augmenter avec la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx ; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les cherir d'une

(1) On les aime avant même qu'ils ne soient nés, et on fait bien.

amitié vrayement paternelle ; et en juger de mesme. s'ils sont aultres : nous rendants tousjours à la raison nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours ; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, jeux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees ; comme si nous les avions aymez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les veoir paroistre et jouir du monde quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons comme pour nous soliciter de sortir : et si nous avions à craindre celà, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres.

Quand à moy, je treuve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et société de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est injustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, jouïsse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien

de plusieurs enfants. et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service public et cognoissance des hommes. On les jecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour injuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoing : comme j'ay veu, de mon temps, plusieurs jeunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction ne les en pouvoit destourner. J'en cognois un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme, je parlay une fois pour cet effect. Il me respondit, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere ; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins au larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me fait souvenir du conte que j'avais ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa jeunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, délibére d'abandonner cette traficque, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoing, de la desrober, en peine quitte à l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à celà, que, parmi leurs compaignons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je n'entende moins je le hais un peu plus par complexion, que je ne

l'accuse par discours ; seulement par desir, je ne sousmis rien à personne. Ce quartier en est, à la vérité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que feit un jour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage que pour se faire honnorer et rechercher aux siens ; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remède qu'il lui restoit pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde ; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose ; mais c'est la medecine à un mal, duquel on debvoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doibt nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu et sa suffisance, et aimable par sa bonté, et doulceur de ses mœurs ; les cendres mesmes d'une riche matière, elles ont leur prix ; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un

personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir reglé l'ame à leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force.

J'accuse toute violence en l'éducation d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la conctraincte ; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison et par prudence et adresse, ne se faict jamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. J'ai deu la pareille aux enfants que j'ay eu : ils me meurent touts en nourrice ; mais Leonor, une seule fille qui est eschappee à cette infortune, a atteint six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et pour le chastiement de ses faultes puériles (l'indulgence de sa mère s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon désir y seroit frusté, il est assez d'aultres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que je sçais être juste et naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nayz à servir, et de condition plus libre : J'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingénuité et de franchise. Je n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aymez de nos enfants ? leur

voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny juste ny excusable? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour celà, il ne nous fauldroit pas marier si jeunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur ; car cet inconvénien nous jecte à plusieurs grandes difficultez : je dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes ; car, ailleurs, où la vie est questuaire (1), la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

Je me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote. Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente.

.... Ce n'est pas à dire qu'on leur (2) donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : je leur lairrois (3), moy qui suis a mesme de jouer ce roole, la jouïssance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; je leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'auctorité des affaires en gros, je m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousjours jugé que ce doibt

(1) Gagné à la peine.
(2) Aux enfants.
(3) Laisserais.

estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir pendant sa vie contrerooller leur deportements, leurs fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peut prendre de leur conduicte à venir. Et pour cet effet, je ne vouldrois pas fuyr leur compaignie ; je vouldrois les esclairer de prez, et jouir, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si je ne vivois parmy eulx (comme je ne pourrois sans offenser leur assemblée, par le chagrin de mon aage et la subjection de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les règles et façons de vivre que j'aurais lors), je vouldrois au moins vivre près d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. J'essayerois, par une doulce conversation, de nôurrir en mes enfants une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict ; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siècle en produict par milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Je veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enjoindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere ; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : j'ay reformé cett'erreur

en ma famille. C'est aussi folie et injustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et dèsdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par conséquent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere. Quand je pourrois me faire craindre, j'aymerois encores mieulx me faire aymer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ay veu quelqu'un, duquel la jeunesse avoit esté tres imperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoyqu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un battelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du cellier, voire et de sa bource, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere, plus cherement que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en jeu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chascun



est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y adonne, soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit; combien il veoyaoit clair en ses affaires!

Je m'ouvre aux miens tant que je puis, et leur signifie tres-volontiers l'estat de ma volonté et de mon jugement envers eulx, comme envers un chascun : je me haste de me produire et de me presenter; car je ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cesar, cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny s'osoient trouver en public en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison

et de leur aage ; d'autant que la nécessité et l'indigence est plus malseante et malaysée à supporter à elles qu'aux masles : il fauet plutost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du païs : les loix y ont mieulx pensé que nous ; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, je tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la justice commune l'appelloit ; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees.

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est, à mon gré, la conference (1) : j'en treuve l'usage plus doulx que d'aulcune autre action de nostre vie ; et c'est la raison pourquoy, si j'estois asture forcé de choisir, je consentirois plustost, ce crois je, de perdre la veue, que l'ouïr ou le parler. Les Atheniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice, en leurs academies : de nostre temps, le Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs. L'estude des livres, c'est un

(1 Conversation.

mouvement languisant et foible qui n'eschauffe point : là où la conference apprend, et exerce, en un coup. Si je confere avecques une ame forte et un roide jousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes : la jalousie, la gloire, la contention, me poulsent et rehaulsent au dessus de moy mesme; et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoreux et reglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là; je sçais par assez d'experience combien en vault l'aulne. J'aime à contester et a discourir; mais c'est avecques peu d'hommes, et pour moy : car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, je treuve que c'est un mestier tresmesseant à un homme d'honneur.

CHARRON

CHARRON (Pierre), fils d'un libraire qui était père de vingt-cinq enfants, naquit à Paris en 1541. Exerça pendant cinq ou six ans la profession d'avocat, puis embrassa l'état ecclésiastique et se distingua dans la prédication. Se lia à Bordeaux avec Montaigne si étroitement que celui-ci lui permit par testament de porter les armes de sa famille. Député de la province ecclésiastique de Cahors à l'assemblée du clergé de 1595, il mourut subitement à Paris, dans la rue, d'une apoplexie sanguine, le 15 novembre 1603. Auteur du *Traité de la Sagesse* en 3 livres (Bordeaux, 1601), où Montaigne et Duvair sont souvent copiés.

Cette puissance paternelle, comme trop aspre et dangereuse, s'est quasi de soy-mesme perdue et abolie (car ç'a esté plus par desaccoustumance que par loy expresse), et a commencé de décliner à la venue des empereurs romains : mais soubs Constantin-le-Grand, et puis Théodose, finalement soubs Justinien, elle a esté presque du tout esteincte. De là est advenu que les enfants ont apprins à refuser à leurs parents obéissance, leurs biens et leurs secours, et à plaider contre eux : chose honteuse de voir nos palais pleins de tels procez.

Or l'on ne sent pas quel mal et préjudice il est advenu au monde du ravallement et extinction de la puissance

paternelle. Les républiques auxquelles elle a été en vigueur ont fleuri. Si l'on y cognoissoit du danger et du mal, l'on la pouvait aucunement modérer et reigler ; mais de l'abolir comme elle est, il n'est ny beau, ny honneste, ny expedient, mais bien dommageable comme nous venons de dire.

De la sagesse, l. I, ch. XLIX.

DOCTRINE DE LA MESNAGERIE

La nourisse, si elle est à choisir, soit jeune, de tempérament le moins froid et humide qu'il se pourra, nourrie à la peine, à coucher dur, manger peu, endurcie au froid et au chaud. J'ay dict, si elle est à choisir : car selon raison et tous les sages, ce doibt estre la mère, dont ils crient fort contre elle quand elle ne prend cette charge, y estant conviée et comme obligée par nature, qui luy appreste à ces fins le laict aux mamelles, par l'exemple des bestes, par l'amour et jalousie qu'elle doibt avoir de ses petits, qui reçoivent un très grand dommage au changement de l'aliment jà accoustumé en un estranger, et peut estre très mauvais et d'un tempérament tout contraire au premier ; dont elles ne sont mères qu'a demy.... L'enfant soit peu à peu accoustumé et endurci à l'air, au chaud et au froid; et ne faut craindre en cela; vu qu'en septentrion ils lavent bien leurs enfants sortants du ventre de la mère en eau froide, et ne s'en trouvent pas mal.

De la sagesse, l. III, ch. XIV.

Si tost que cet enfant marchant et parlant commencera à remuer son âme avec le corps, et que les facultés d'icelle s'ouvriront et desvelopperont la mémoire, l'imagination, la ratiocination (1), qui sera à quatre ou cinq ans, il faut avoir un grand soing et attention à la bien former; car cette première teincture et liqueur, de laquelle sera imbue cette âme, aura une très grande puissance. Il ne se peut dire combien peut cette première impression et formation de la jeunesse, jusques à vaincre la nature mesme: nourriture, dict-on, passe nature. Lycurgue le fit voir à tout le monde par deux petits chiens de même ventrée, mais diversement nourris, produicts en public: auxquels ayant présenté des souppes, et un petit lièvre, le nourry mollement en la maison s'arresta à la souppe; et le nourry à la chasse, quittant la souppe, courut après le lièvre. La force de cette instruction vient de ce qu'elle y entre facilement et difficilement sort. Car y entrant la première y prend telle place et creance que l'on veut, n'y en ayant point d'autre précédente qui la luy conteste ou dispute. Cette âme donc toute neuve et blanche, tendre et molle, reçoit fort aisement le ply et l'impression que l'on luy veut donner, et puis ne le perd aisement.

Or ce n'est pas petite besongne que cette-cy, et ose-t-on dire la plus difficile et importante qui soit. Qui ne voit qu'en un estat tout dépend de là? Toutesfois (et c'est la plus notable, pernicieuse, fascheuse et déplorable faulte qui soit en nos polices, remarquée par Aristote et Plutarque) nous voyons que la conduicte et

(1) L'argumentation.

discipline de la jeunesse et de tous abandonnée à la charge et mercy des parens, qui qu'ils soient, souvent nonchalans, fols, meschans, et le public n'y veille, ny ne s'en soucie point, et pourquoi tout va mal. Presque les seules polices, lacedemonienne et cretence (1), ont commis aux lois la discipline de l'enfance.

Il y en a qui travaillent fort à descouvrir leurs inclinations, et à quoy ils seront propres. Mais c'est chose si tendre, obscure et incertaine, qu'à chasque fois l'on se trouve trompé après avoir fort desfendu et travaillé. Parquoy sans s'arrester à ces foibles et legères divinations et prognostiques tirés des mouvemens de leur enfance, il faut leur donner une instruction universellement bonne et utile, par laquelle ils deviennent capables, prests et disposés à tout. C'est travailler à l'asseuré et faire ce qu'il faut toujours faire : ce sera une teincture bonne à recevoir toutes les autres.

Pour entrer maintenant en cette matière, nous la pourrons rapporter à trois points : former l'esprit, dresser le corps, reigler les mœurs. Mais avant que donner les advis particuliers servants à ces trois, il y en a de généraux qui appartiennent à la manière de procéder en cette affaire pour s'y porter dignement et heureusement, qu'il faut sçavoir par au préalable.

Le premier est de garder soigneusement son ame pucelle et nette de la contagion et corruption du monde, qu'elle ne reçoive aucune tache ny atteincte mauvaise. Et pour ce faict, il faut diligemment garder les portes ;

(1) Crétoise.

ce sont les oreilles principalement, et puis les yeux c'est-à-dire donner ordre qu'aucun, fust-il mesme son parent, n'approche de cet enfant, qui luy puisse dire ou souffler aux oreilles quelque chose de mauvais. Il ne faut qu'un mot, un petit propos, pour faire un mal difficile à reparer. Garde les oreilles surtout, et puis les yeux. A ce propos Platon est d'advis de ne permettre que valets, servantes et viles personnes entretiennent les enfants, car ils ne leur peuvent dire que fables, propos vains et niais, si pis ils ne disent. Or c'est déjà abbreuver et embabouyner cette tendre jeunesse de sottises et de niaiseries.

Le second advis est un choix, tant de personnes qui auront charge de cet enfant, que de propos que l'on luy tiendra et des livres que l'on luy baillera. Quant aux personnes, ce doibvent estre gens de bien, bien nays, doux et agréables, ayant la teste bien faicte; plus pleine de sagesse que de science, et qu'ils s'entendent bien ensemble, de peur que par advis contraire, ou par dissemblable voye de procéder, l'un par rigueur, l'autre par flatterie, ils ne s'entrempeschent, et ne troublent leur charge et leur dessein. Les livres et les propos ne doibvent point estre de choses petites, sottes, frivoles; mais grandes, sérieuses, nobles et genereuses, qui reiglent les sens, les opinions, les mœurs, comme ceux qui font cognoistre la condition humaine (1), les bransles et ressorts de nos ames, affin de se cognoistre et les autres; luy apprendre ce qu'il faut craindre,

(1) Sujets un peu graves et qui passent la portée de l'enfant.

aymer, désirer; que c'est que passion, vertu; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude de la subjection, la liberté de la licence. Aussi bien leur fera-t-on avaller les unes plus que les autres L'on se trompe : il ne faut pas plus d'esprit à entendre les beaux exemples de Valere-Maxime, et toute l'histoire grecque et romaine (qui est la plus belle science et leçon du monde), qu'à entendre Amadis de Gaule, et autres pareils contes vains. L'enfant qui peut sçavoir combien il y a de poules chez sa mère, et cognoistre ses cousins, comprendra combien il y a eu de roys, et puis de Cesars à Rome. Il ne se faut pas deffier de la portée et suffisance de l'esprit; mais il le faut sçavoir bien conduire et manier.

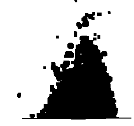
Le troisième est de se porter envers luy, et procéder de façon non austère, rude et sévère, mais douce, riante, enjouée. Parquoy nous condamnons icy tout à plat la coustume presque universelle de battre, fouetter, injurier, et crier après les enfants, et les tenir en grande crainte et subjection, comme il se faict aux colleges. car elle est tres inique et punissable, comme en un juge et medecin qui seroit animé et esmu de cholere contre son criminel et patient; préjudiciable et toute contraire au dessein que l'on a, qui est de les rendre amoureux et poursuivans la vertu, sagesse, science, honnesteté. Or cette façon imperieuse et rude leur en faict venir la hayne, l'horreur et le despit, puis les effarouche et les enteste, leur abbat et oste le courage, tellement que leur esprit n'est plus que servile, bas et esclave : aussi sont-ils traités en esclaves. *Parentes, ne provocetis ad*

iracundiam filios vestros, ne despondeant animum (1). Se voyant ainsi traictés, ne font plus rien qui vaille, maudissent et le maistre et l'apprentissage. S'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'est pour ce qu'on les regarde, c'est par craincte, et non gayement et noblement, et ainsi non honnestement. S'ils y ont failli, pour se sauver de la rigueur, ils ont recours aux remedes lasches et vilains, menteries, faulses excuses, larmes de despit, cachettes, fuites, toutes choses pires que la chose qu'ils ont faict....

Je veux qu'on le traicte librement et liberalement, y employant la raison et les douces remonstrances, et luy engendrant au cœur les affections d'honneur et de pudeur. La première luy servira d'esperon au bien : la seconde de bride, pour le retirer et degouster du mal. Il y a je ne scay quoy de servile et de vilain en la rigueur de contraincte, ennemie de l'honneur et vraye liberté. Il faut tout au rebours leur grossir le cœur d'ingenuité, de franchise, d'amour, de vertu et d'honneur.

Les coups sont pour les bestes, qui n'entendent pas raison; les injures et crieries sont pour les esclaves. Qui y est une fois accoustumé ne vaut plus rien : mais la raison, la beauté de l'action, la ressemblance aux gens de bien, l'honneur, l'approbation de tous, la gratification qui en demeure au dedans, et qui au dehors en est rendue par ceux qui la sçavent; et leurs con-

(1) Parents, ne provoquez pas vos fils à la colère, de peur qu'ils ne perdent courage (Ep. de saint Paul aux Corinth., c. III, v. 21).



traires, la laideur et indignité du faict, la honte, le reproche, le regret en cueur, et l'improbation de tous, ce sont les armes, la monnoye, les aiguillons des enfants bien nays, et que l'on veut rendre honnestes. C'est ce qu'il leur faut toujours sonner aux oreilles; si ces moyens ne font rien, tous les autres de rudesse n'ont garde de proffiter. Ce qui ne se peut faire par raison, prudence, adresse, ne se fera jamais par force ; et quand il se feroit ne vaudroit rien... Je ne veux pour cela approuver cette lasche et flatteuse indulgence, et sotte crainte de contrister les enfants, qui est une autre extrémité aussi mauvaise. C'est comme le lierre qui tue et rend sterile l'arbre qu'il embrasse; le singe qui tue ses petits par force de les embrasser ; et ceux qui craignent d'empoigner par les cheveux celuy qui se noye, de peur de luy faire mal, et le laissent périr. Contre ce vice, le sage Hébreu parle tant : il faut contenir la jeunesse en discipline non corporelle des bestes ou des forçats, mais spirituelle, humaine, liberale de la raison.

Voicy la leçon et l'advis que je donne icy; il ne faut pas s'amuser à retenir et garder les opinions et le sçavoir d'autruy, pour puis le rapporter et en faire monstre et parade à autruy, ou pour proffit sordide et mercenaire, mais il les faut faire nostres. Il ne faut pas les loger en nostre ame, mais les incorporer et transubstantier. Il ne faut pas seulement en arrouser l'ame, mais il la faut teindre et la rendre essentiellement meilleure, sage, forte, bonne, courageuse : autrement de quoy sert d'estudier ? *Non paranda nobis*

solum sed fruenda sapientia est (1). Il ne faut pas faire comme les bouquetières, qui pillottent par cy par là des fleurs toutes entières. et telles qu'elles sont les emportent pour faire des bouquets, et puis des presens: ainsi font les mauvais estudians qui amassent des livres plusieurs bonnes choses pour puis en faire parade et monstre aux autres : mais il faut faire comme les mouches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetières, mais s'asseant sur elles, comme si elles les couvoient, en tirent l'esprit, la force, la vertu, la quintessence et s'en nourrissent, en font substance, et puis en font de tres-bon et tres-doux miel, qui est tout leur : ce n'est plus thym ny marjolaine. Aussi faut-il tirer des livres la moëlle, l'esprit (sans s'assubjectir à retenir par cueur les mots, comme plusieurs font, moins encores à retenir le lieu, le chapitre ; c'est une sotte et vaine superstition et vanité, qui fait perdre le principal), et ayant succé et tiré le bon, en paistre son ame, en former son jugement, en instruire et reigler sa conscience et ses opinions, rectifier sa volonté, bref en faire un ouvrage tout sien, c'est-à-dire un honneste homme, sage, advisé, resolu. — Et à cecy le choix des sciences y est nécessaire. Celles que je recommande surtout, et qui servent à la fin que je viens de dire, sont les naturelles et morales, qui enseignent à vivre et bien vivre, la nature et la vertu, ce que nous sommes et ce que nous debvons estre.

(1) Il ne faut pas seulement amasser la science, il faut en jouir. (CICÉRON, *De Finib.* l. I, ch. I).

Les moyens d'instruction sont divers. Premierement deux : l'un par parole, c'est-à-dire preceptes, instructions et leçons verbales ; ou bien par conferences avec les honnestes et habiles hommes, frottant et limant notre cervelle contre la leur, comme le fer qui s'esclaircit, se nestoye et embellit par le frotter.. Cette façon est agreable, douce, naturelle. L'autre par faict, c'est l'exemple, qui est prins non-seulement des bons par imitation et similitude, mais encore mauvais par disconvenance.

Il y en a qui apprennent mieux de cette façon par opposition et horreur du mal en autruy. C'est un usage de la justice d'en condamner un pour servir d'exemple aux autres. Et disoit le vieux Caton, que les sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des sages. — Apprendre par preceptes est un chemin long, parce que nous avons peine à l'entendre : les ayant entendus, à les retenir ; après les avoir retenus, à les mettre en usage... Mais l'exemple et imitation nous instruisent sur l'ouvrage mesme, nous invitent avec beaucoup plus d'ardeur et nous promettent quasi semblable gloire que celle de ceux que nous prenons à imiter. Or ces deux manières de proffiter, par parole et par exemple, encores sont-elles doubles. Car elles s'exercent et se tirent des gens excellens : ou vivans, par leur fréquentation et conference sensible et externe, ou morts, par la lecture des livres. Le premier commerce des vivans est plus vif et plus naturel, c'est un fructueux exercice de la vie, qui estoit bien en usage parmi les anciens, mesmement les Grecs, mais il est fortuit, depen-

dant d'autruy et rare : il est malaisé de rencontrer telles gens et encore plus d'en jouïr. Et cecy s'exerce ou sans guères s'esloirgner de chez soy, ou bien en voyageant et visitant les pays estrangers, non pour s'y paistre de vanitez comme la pluspart, mais pour en rapporter la consideration principalement des humeurs et façon de ces nations-là.

C'est là un exercice profitable, le corps n'y est ni oysi, ni travaillé : cette moderée agitation le tient en haleine; l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer les choses incognües et nouvelles. Il n'y a point de meilleure escole pour former la vie que de voir incessamment la diversité de tant d'autres vies, et gouster une perpetuelle variété des formes de nostre nature.

L'autre commerce avec les morts par le benefice des livres est bien plus seur et plus à nous, plus constant et qui moins couste. Il nous descharge du poids d'une oysiveté ennuyeuse, nous distrait d'une imagination importune et des autres choses externes qui nous faschent : nous console et secourt en nos maux et douleurs : mais aussi n'est-il bon que pour l'esprit, dont le corps demeure sans action, s'attriste et s'altère.

Il faut maintenant parler de la procedure et formalité que doit tenir l'instructeur de la jeunesse, pour bien et heureusement arriver à son point. Elle a plusieurs parties : nous en toucherons quelques unes. Premierement, il doit souvent interroger son escolier, le faire parler et dire son advis sur tout ce qui se presente. Cecy est au rebours du style ordinaire, qui est que le maistre parle

tousjours seul, et enseigne cet enfant avec authorité, et verse dedans sa teste, comme dedans un vaisseau, tout ce qu'il veut : tellement que les enfans ne sont que simplement escoutans, et recevans, qui est une tres-mauvaise façon, *obest plerumque iis, qui discere volunt, authoritas eorum qui docent*. Il faut reveiller et eschauffer leurs esprits par demandes, leur faire opiner les premiers, et leur donner liberté mesmes de demandes, s'enquerir et ouvrir le chemin, quand ils voudront. Si sans les faire parler on leur parle tout seul, c'est chose presque perdue, l'enfant n'en fait en rien son profit, pour ce qu'il pense n'en estre pas d'escot : il n'y preste que l'oreille, encores bien froidement : il ne s'en pique pas comme quand il est de la partie. Et n'est assez leur faire dire leur advis, car il leur faut tousjours faire soustenir et rendre raison de leur dire, afin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils soient soigneux et attentifs à ce qu'ils diront : et pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils diront, au moins de leur essay. Cette façon d'instruire par demandes est excellemment observée par Socrates (le premier en cette besoigne), comme nous voyons partout en Platon, où par une longue enfileure de demandes dextrement faittes, il mène doucement au giste de la vérite : et par le Docteur de Verité en son Evangile. Or ces demandes ne doivent pas tant estre des choses de science et de memoire comme a esté dit, que des choses de jugement. Par quoy à cet exercice tout servira, mesmes les petites choses, comme la sottise d'un laquay, la malice d'un page, un propos de table : car l'œuvre de jugement

n'est pas de traitter et entendre choses grandes et hautes : mais estimer et resoudre justement et pertinemment quoy que soit. Il leur faut donc faire des questions sur le jugement des hommes, et des actions, et le tout raisonner : afin que par ensemble ils forment leur jugement et leur conscience. L'instructeur de Cyrus (en Xenophon) pour sa leçon luy propose ce fait. Un grand garçon ayant un petit saye le donna à un de ses compagnons de plus petite taille, et luy osta son saye, qui estoit plus grand : puis lui demanda son advis et jugement sur ce fait; Cyrus respond, que cela alloit bien ainsi, et que tous les deux garçons demeuroyent ainsi bien accommodez. Son instructeur le reprend et le tance bien aigrement de ce qu'il avoit considéré seulement la bien-seance, et non la justice qui doit aller beaucoup devant, et qui veut que personne ne soit forcé en ce qui est sien : voila une belle forme d'instruire.

... Ce n'est pas assez de reciter, comme une histoire, que Caton s'est tué à Utique pour ne venir aux mains de César, et que Brutus et Cassius sont autheurs de la mort de Cesar, c'est le moindre : mais je veux qu'il leur face le procez, et qu'il juge s'ils ont bien fait en cela, s'ils ont bien ou mal merité du public, s'ils s'y sont portez avec dence, justice, vaillance : en quoy ils ont bien et mal fait. Finalement et generalement, il faut requerir en tous ses propos, demandes, responses, la pertinence, l'ordre, la verité, œuvre du jugement et de la conscience. En ces choses ne luy faut quitter ou dissimuler aucunement, mais le presser et tenir subjet.

— Secondement il (1) doit le duire et façonner à une honneste curiosité de sçavoir tout : par la quelle premierement il aye les yeux partout à considerer tout ce qui se dira, fera et remura à l'entour de luy et ne laisser rien passer, qu'il ne juge et repaisse son esprit; puis qu'il s'enquiere tout doucement des autres choses tant du droit, que du fait. Qui ne demande rien, ne sçait rien, dit-on : qui ne remue son esprit il s'en rouïlle et demeure sot : et de tout il doit faire son profit, l'apliquer a soy, en prendre advis et conseil, tant sur le passé pour ressentir les fautes qu'il a fait, que pour l'advenir afin de se reigler et s'assagir.

Il doit aussi luy former et mouler son esprit au modele et patron general du monde et de la nature, le rendre universel, c'est à dire luy representer en toutes choses la face universelle de nature : que tout le monde soit son livre : que de quelque subjet que l'on parle, il jette sa veuë et sa pensée sur toute l'etendue du monde, sur tant de façons et d'opinions differentes qui ont esté et sont au monde sur ce subjet. Les plus belles ames et les plus nobles sont les plus universelles et plus libres; par ce moyen l'esprit se roisdit, apprend à ne s'estonner de rien, se forme à la resolution, fermeté, constance, bref, n'admire plus rien, qui est le plus haut et dernier point de sagesse. Car quoy qu'il advienne et que l'on luy dise, il trouve qu'il n'y a rien de nouveau et d'estrange au monde; que la condition humaine est capable de toutes choses; qu'il s'en est

(1) L'instructeur.

bien passé d'autres, et s'en passe ailleurs de plus vertes, de plus grandes. C'est en ce sens que Socrates le Sage se disoit citoyen du monde. Au contraire, il n'y a chose qui abbastardisse et asservisse plus un esprit, que ne luy faire gouster et sentir qu'une certaine opinion, créance et manière de vivre. O la grande sottise et foiblesse de penser que tout le monde marche, croit, dit, fait, vit et meurt comme l'on fait en son païs, comme font ces badaux, lesquels quand ils oyent reciter les mœurs et opinions d'ailleurs fort differentes ou contraires aux leurs, ils tremoussent, ils mescroyent, ou bien tout détroussement disent, que c'est barbarie, tant ils sont asservis et renfermez dedans leur berceau, gens, comme l'on dit, nourris dans une bouteille, qui n'ont vu que par un trou. Or cet esprit universel se doit acquerir de bonne heure par la diligence d'un maistre instructeur, puis par les voyages, et communication avec les estrangers, et par la lecture de livres et histoires de toutes nations. Finalement il doit lui apprendre à ne rien recevoir à crédit et par authorité : c'est estre beste et se laisser conduire comme un buffle ; mais d'examiner tout avec la raison, luy proposer tout, et puis qu'il choisisse. S'il ne sçait choisir, qu'il doute C'est peut-estre le meilleur, le plus seur, mais luy apprendre aussi à ne rien resoudre tout seul et se deffier de soy.

Après l'ame vient le corps, il en faut avoir soin tout quant et quant l'esprit, et n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chasser de

lui toute mollesse et delicatesse au vestir, coucher, boire, manger : le nourrir grossièrement, à la peine, et au travail; l'accoustumer au chaud, au froid, au vent, voire aux hazards, luy roidir et endurcir les muscles et les nerfs (aussi bien que l'ame), au labeur, et de là à la douleur; car le premier dispose au second, *labor callum obducit dolori* : bref le rendre verd et vigoureux, indifférent aux viandes et au goust. Tout cecy sert non seulement à la santé, mais aux affaires et au service public.

Venons au troisième chef, qui est des meurs, auxquels ont part et l'ame et le corps. Cecy est double empescher les mauvaises, enter et cultiver les bonnes. Le premier est encore plus nécessaire et auquel faut apporter plus de soin et d'attention. Il faut donc de tres bonne heure, et ne sçaurait on trop tost, empescher la naissance de toutes mauvaises meurs et complexions, specialement ceux icy, qui sont à craindre en la jeunesse.

Mentir, vice vilain et de valets, d'ame lasche et craintive : et souvent la mauvaise et trop rude instruction en est cause.

Une sotte honte et foiblesse par la quelle ils se cachent, baissent la teste, rougissent à tous propos, ne peuvent supporter une correction, une parole aigre sans se changer tout. Il y a souvent en cela du naturel : mais il le faut corriger par estude.

Toute affectation et singularité en habits, port, marche, parler, gestes et toutes autres choses; c'est témoi-

gnage de vanité et de gloire; et qui heurte les autres mesmes en bien faisant. *Licet sapere sine pompâ, sine invidiâ.*

Sur tout la cholere, le despit, l'opiniastreté ; et pour ce il faut tenir bon, que l'enfant n'obtienne jamais rien pour sa cholere, ou larmes de despit, et qu'il apprenne que ces arts luy sont du tout inutiles, voire laides et vilaines : et à ces fins il ne le faut jamais flatter. Cela les gaste et corrompt, leur apprend à se despiter, s'ils n'ont ce qu'ils veulent, et enfin les rend insolens, et que l'on n'en peut plus venir à bout. *Nihil magis reddit iracundos, quam educatio mollis et blanda.*

Il faut par mesmes moyens lui enter les bonnes et honnestes meurs; et premierement l'instruire à craindre et reverer Dieu, trembler sous cette infinie et incognüe majesté, parler rarement et très sobrement de Dieu, de sa puissance, éternité, sagesse, volonté, et de ses œuvres, non indifféremment et à tous propos, mais craintivement, avec pudeur et tout respect. Ne disputer jamais des mysteres et points de la religion, mais simplement croire, recevoir, et observer ce que l'Église enseigne et ordonne.

En second lieu luy remplir et grossir le cœur d'ingénuité, franchise, candeur, intégrité, et l'apprendre à être noblement et fièrement homme de bien, non servilement et mécaniquement, par crainte, ou espérance de quelque honneur, ou profit, ou autre considération, que de la vertu mesmes. Ces deux sont principalement pour luy mesmes.

Et pour autruy et les compagnies, le faut instruire

une douceur, soupplesse, et facilité à s'accommoder à toutes gens, et à toutes façons. *Omnis Aristippum decuit color, et status, et res.* En cecy estoit excellent Alcibiades. Qu'il apprenne à pouvoir et sçavoir faire toutes choses, voire les excès et les débauches, si besoin est; mais qu'il n'aime à faire que les bonnes : qu'il laisse à faire le mal, non à faute de courage, ny de force, et de science, mais de volonté. *Multum interest utrum peccare quis nolit aut nesciat.....*

..... Cet amour des parens est double, bien que touours naturel, mais diversement : l'un est simplement et universellement naturel, et comme un simple instinct, qui se trouve aux bestes, selon lequel les parens aiment et chérissent leurs petits encores begayans, trepignans, et tettans; et en usent comme de jouëts et petits singes. Cet amour n'est point vraiment humain. L'homme pourvu de raison ne doit point si servilement s'assujettir à la nature, comme les bêtes : mais plus noblement la suyvre avec discours de raison. L'autre donc est plus humain et raisonnable, par lequel l'on ayme les enfans plus ou moins, à mesure que l'on y voit surgir et bourgeonner les semences et estincelles de vertu, bonté, habilité. Il y en a qui, coiffés et transportés au premier, ont peu de soin de cestui-cy, et n'ayant point plaint la despense tant que les enfans ont esté fort petits, le plaignent quand ils deviennent grands et profitent. Il semble qu'ils portent envie et sont despités de ce qu'ils croissent, s'advancent et se font honnestes gens, peres brutaux et inhumains.

Or, selon ce second vray et paternel amour en le bien reglant les parens doivent recevoir leurs enfans, s'ils en sont capables, à la société et partage des biens, à l'intelligence, conseil et traité des affaires domestiques, et encores à la communication des desseins, opinions et pensées, voire consentir et contribuer à leurs honestes esbats et passe-temps, selon que le cas le requiert, se reservant toujours son rang et authorité. Parquoy nous condamnons cette troigne austere, magistrale et imperieuse de ceux qui ne regardent jamais leurs enfans, ne leur parlent qu'avec authorité, ne veulent estre appelés peres, mais seigneurs, bien que Dieu ne refuse point ce nom de pere, ne se soucient d'estre aymés cordialement d'eux, mais craints, redoutés, adorés. Et à ces fins leur donnent chichement, et les tiennent en nécessité, pour par là les contenir en crainte et obéissance, les menassent de leur faire petite part en leur disposition testamentaire. Or cecy est une sotte, vaine et ridicule farce; c'est se deffier de son autorité propre, vraye, et naturelle, pour en acquérir une artificielle. C'est se faire mocquer et desestimer, qui est tout le rebours de ce qu'ils prétendent. C'est convier les enfans à finement se porter avec eux, et conspirer à les tromper et abuser. Les parens doivent de bonne heure avoir réglé leurs ames au devoir par la raison, et non avoir recours à ces moiens plus tyranniques que paternels.

SALIAT (Pierre)

Auteur de la *Déclamation contenant la manière de bien instruire les enfants, dès leur commencement.* Cet écrit n'est que la traduction des deux opuscules d'Erasme. *De pueris statim ac liberaliter instituendis* et *De civilitate morum puerilium.*

Dédicace à Jacques de Silly (baron de Rochefort, etc.), qui avait prononcé la harangue aux États-Généraux d'Orléans (1), le 18 janvier 1560, par Bernard du Pay Monclar de Luc (2).

Monseigneur, les Romains pour nous faire preuve de la grandeur de leur republicque, et pour continuer longuement leur renommée par la memoire des survivans, d'un grand travail et penible exercice, se sont rendus admirables par les armes, et la superbe magnificence de la hauteur et beauté de plusieurs édifices et structure de tant de beaux bastimens, seul subjet des excellans et doctes architectes. Et encore moins imitables, par les artz et sciences, desquelles, d'autant que leurs successeurs nous semblent malicieusement ou par nonchalance avoir mesprisé la connaissance, ne nous

(1) Voir ci-après, page 193.

(2) En tête de l'impression de la *Déclamation* de Pierre Saliat.

ont laissé que ruïnes, et grand nombre de pieçes que malaisement toutz ensemble sçaurions raporter à leur moindre et entière partie, ou bien peu, comme le glaneur, recueillir les espis après ces diligentz moissonneurs.

C'a esté par la seule opinion des roys et des nobles, umière et exemple de toutz, qui legierement se laissoient persuader, que les lettres effeminoient les soldatz, et diminuoient de leur cruauté, ou pour avoir desdaigné la discipline du populaire, parmi lequel les lettres ont eu tousjours quelque rang. Jusques à nostre temps, que les plus illustres ont reconneu leur faulte, et ont commencé a reprendre les erres des hommes vertuëus. Si bien que maintenant la France n'est davantage en admiration pour les armes que des lettres. Car nous estimons grandement les personnes genereuses qui en l'un et l'autre exercice ont enploié l'usure de ceste perissable vie..

TRADUCTION en vers français de vers latins improvisés par un ami de Pierre Saliat, à propos de sa *Déclamation*.

(L'ENFANT PARLE)

Je ne veuil point, je ne veuil point de maistre,
N'enseignant rien, dont proufit ne puist m'estre
Au temps futur : en me faisant apprendre
Ce qu'il fauldroit puis apres desapprendre.
N'aussi qui ait maulvaise intention
De me tenir trop en subjection.
Et qui me frappe et bate par oultraige
Ce temps pendant que suys en petit aage.
Le jeune esprit est comme un tableau nud.
Le jeune esprit veult estre entretenu,

Orné, paré de bon art et science.
  Si possible est, maistre vouldrois, qui en ce
Fust bien expert, affin que mon esprit
D'espine plein, salle, et ord ne perist.
Ung laboureur vouldrois en cultivant
Qui le rendist de plusieurs fleurs luysant
De bonnes artz, y plantant la racine
De mainte honeste, et bonne discipline;
Dont la notice et heureuse leçon
Peust rendre fruict au temps de la moisson.
Qui mon esprit et mon tendre cerveau,
Vinst à remplir ainsi qu'un taiz nouveau,
D'un bon unguent d'odeur souesve et puissante,
Laquelle odeur par un long temps il sente.
  Qui eust ces deux, es choses jugement
Es lettres aussi. et monstrast dextremeut
Ce qu'il sauroit, eloquent en son dire
Soit en latin, ou grec qu'il voulsit lire.
Le jeune enfant qui ung tel maistre aura,
A mon advis assez heureux sera.

PIERRE SALIAT.

DÉCLAMATION CONTENANT LA MANIÈRE DE BIEN INSTRUIRE LES ENFANTS, DÈS LEUR COMMENCEMEMT (1).

Je t'admonesteray hardiment d'une chose, mais toutesfois amiablement : c'est qu'en ensuyvant le jugement ou l'exemple du vulgaire, tu ne permettes que le petit eage de ton enfant se passe sans nul fruict d'instruction : et que finablement tu ne le mettes lors à ap-

(1) Cette *Déclamation* de Pierre Saliat n'est que la traduction du *De pueris,* et du *De civilitate* d'Érasme.

prendre son *a. b. c.* quand son eage sera jà peu traictable, et son esprit enclin à mal, et peult estre occupé et remply d'espines de vices tres fort tenantz et enracinez. A ceste cause regarde moy de ce pas quelque homme doué de bonnes mœurs, doulces et faciles, pareillement de doctrine non triviale ni commune, auquel tu bailleras en son giron ton enfant, comme au nourissier de son tendre esprit, affin qu'avec le laict il boyve la doulce liqueur des lettres. N'escoute je ne scay quelles femmes, ou quelz hommes, excepté de la barbe semblables aux femmes, qui par une cruelle misericorde et ennemye bienveillance disent qu'il fault retenir les enfants jusques à l'eage de quatorze ans entre les bras de leurs mères, les blandices et mignardises des nourrices, et entre les jeuz et follies peu chastes des chambrieres et serviteurs.

Certainement, comme je voy, tu veulx estre du tout pere, et veulx qu'il soit vrayement ton filz : affin que non seulement, il te soit semblable en traict de visage, et linéatures du corps mais aussy en perfections d'esprit. Mais il y en a d'aulcuns auxquelz semble qu'ilz ont grondement accomply l'office de pere et de mere, s'ilz les ont engendrez seulement : combien que c'est la moindre portion de l'amour que requiert le nom de pere et de mere. Pour estre vrayement père, il te fault avoir soing entierement de tout ton filz : et le premier et principal soing est deu a la partie, par laquelle il surmonte les bestes brutes, et approche de tres prez à la semblance de Dieu.

Il en est aussy qui non sans esgard choisissent pre–

cepteur pour leurs enfants, mais ils s'en rapportent aux prieres de leurs amys.

On laisse l'ouvrier idoine à instruire l'enfance, et en appelle on quelque inutile, non pour aultre raison si non qu'il est recommandé par les prieres des amys. Que fais tu hors du sens? Au fait de navigage tu ne t'arrestes à l'affection de ceulx qui te recommandent aultruy, mais tu commets celluy au gouvernail qui est tresexpert à gouverner la navire : n'as tu point semblable esgard à ton filz, en chose ou non-seulement luy mesme est en dangier, mais ses pere et mere, ta famille et la Republique mesme?

— Les livres des jurisperites (1) racontent comment ung cordonnier fit saillir ung œil hors de la teste à ung sien apprenty, en luy baillant d'une forme de soulier sur le chaisnon du col, dont il fut puny par les loix. Que fault il dire des maistres d'escolle qui adjoustent avec le battre, abominable contumelie et vitupere? Je ne l'eusse jamais creu si je n'eusse congneu de bien pres l'enfant et l'auteur de la cruauté. Ung enfant qui a peine avoit encores douze ans, duquel les tres honnestes parens avoient faict tout plein de biens à son precepteur, fut traicté de sorte si cruelle, qu'a peine un Mezentius ou ung Phalaris, c'est-à-dire tyrans inhumains ne l'eussent pu traicter plus cruellement. On luy mist en la bouche tant de fiente humaine qu'il ne pouvoit cracher, et estoit contrainct d'en avaller la plus grande part. L'enfant est pendu tout nud par dessoulz les aiselles,

(1) Docteurs en droit.

pour representer l'infame supplice du larcin, dont n'y a plus execrable entre les alemans. Incontinent on frappe de tous costez sur le pendu a grandz coups de verges presque jusques à la mort. Car tant plus l'enfant nyoit ce qu'il n'avoit point faict, tant plus la bourrelerie s'augmentoit... Incontinent apres ces tormentz, une malladie prent à l'enfant avec grant peril et de l'entendement et de la vie... Tu presupposes desjà qu'il est besoing que la faulte fust bien grave. Je te le diray en peu de paroles. Les livres de celluy qui avoit esté battu, pareillement et de deux aultres avoient esté trouez tous barbouillez d'encre, etc...

— Quelques ungs, quant ils voyent ces choses (1), estiment qu'elles sont pardessus les forces humaines, et les attribuent aux artz magiques. Par artz magiques se faict il voirement, mais l'enchantement de si grande efficace, est d'estre baillé d'heure à ung precepteur saige, vertueux, vigilant et diligent, et d'apprendre incontinent des saiges, et entre les saiges choses bonnes. Par telz artz magiques Alexandre le Grant encores adolescent, avoit oultre l'éloquence parachevé d'apprendre toutes les parties de philosophie.

Vray Dieu immortel quel estoit ce temps là, quand on lisoit aux enfans avec grande pompe et solennite, les distiques de Joannes de Garlandia (2) avec commentz (3)

(1) La science.
(2) Jean de Garlande
(3) Commentaires.

et gloses laborieuses et prolixes ? Quant la plus grande part du temps estoit consumee à bailler par esprit, repeter, et faire rendre ses vers ineptes et maussades ? Quant on apprenoit Florista et Floret ? Car quant est de Alexandre (1), je pense qu'il se doit nombrer entre les tolerables. D'aventaige combien se perdoit il de temps en sophisterie, es inutiles labyrinthes des dialecticiens ? Et, affin que je ne soye prolixe, combien estoient baillees confusement toutes les sciences : combien fascheusement quant chescun regent pour se monstrer dès le commencement proposoit à ses escolliers choses qui estoient très difficiles et aulcunes fois frivoles (1) !

EXTRAIT DES CAHIERS DE LA NOBLESSE AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX D'ORLÉANS DE 1560.

« Plaise au roi de lever une contribution sur les bénéfices ecclésiastiques pour raisonnablement stipendier des pédagogues et gens lettrés, en toutes villes et villages, pour l'instruction de la pauvre jeunesse du plat pays, et soient tenus les pères et mères, à peine d'amende, à envoyer lesdits enfants à l'école, et à ce faire soient contraints par les seigneurs et les juges ordinaires (2). »

(1) Alexandre de la Ville-Dieu.

(2) Cité par M. Compayré dans son *Histoire critique des doctrines de l'Éducation*, vol. I.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET C[ie],
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 1416-0.